



uOttawa

L'Université canadienne  
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND  
POSTDOCTORAL STUDIES

-----  
Josée Madéia Charlebois  
AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

-----  
M.A. (sociologie)  
GRADE / DEGREE

-----  
Département de sociologie et d'anthropologie  
FACULTE, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

La jeunesse : être politique/ être démocratique via le mouvement social  
*Being Political / Political Beings: Youth, Democracies and Social Movements*  
-----  
TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

-----  
Dominique Masson  
DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

-----  
CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

-----  
José López  
-----

-----  
Marie-Josée Massicotte  
-----  
-----

-----  
Gary W. Slater  
Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

**la jeunesse : être politique / être démocratique via le mouvement social**  
**being political / political beings : youth, democracy and social movements**

**Josée Madéïa Charlebois**

**Thèse soumise à la  
Faculté des études supérieures et postdoctorales  
dans le cadre des exigences  
du programme de maîtrise en programme**

**Département de sociologie  
Faculté de sciences sociales  
Université d'Ottawa**

**© Josée Madéïa Charlebois, Ottawa, Canada, 2008**



Library and  
Archives Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Published Heritage  
Branch

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file    Votre référence*  
*ISBN: 978-0-494-48595-8*  
*Our file    Notre référence*  
*ISBN: 978-0-494-48595-8*

**NOTICE:**

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

**AVIS:**

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

  
**Canada**

## Résumé

Les jeunes environmentalistes, en cherchant une concordance et une cohérence entre leurs styles de vie et leurs idéaux, entre leurs pratiques individuelles et la collectivité dont ils sont membres, parviennent à créer et adopter des pratiques démocratiques alternatives et innovatrices. Ces jeunes feraient alors de leur vie et de leur quotidien une œuvre politique. Ainsi, par leur profonde remise en question (et dans certain cas, leur plus décisif rejet) de la politique institutionnelle, les jeunes écolos parviendraient, par leur engagement politique différencié, à rendre compte du caractère poreux des frontières du politique. Cette thèse est une étude de jeunes membres de groupes environnementaux à Ottawa, et de leur participation dans ces groupes, permettant de mieux comprendre comment ils font de la politique autrement, d'une part par la forme et le lieu de leur engagement et d'autre part l'expérimentation de nouvelles formes de démocraties et de pratiques démocratiques alternatives.

## Table des matières

- ⇒ Les remerciements : page iii
- ⇒ Les notas : page iv
- ⇒ La liste des abréviations et des acronymes : page v
- ⇒ Le chapitre 1 — cadre théorique : page 1
- ⇒ Le chapitre 2 — la méthodologie : page 41
- ⇒ Le chapitre 3 — résultats : engagements : page 65
- ⇒ Le chapitre 4 — résultats : pratiques démocratiques : page 97
- ⇒ Le chapitre 5 — la politique formelle, les jeunes, la démocratie : page 135
- ⇒ La conclusion : page 148
- ⇒ La bibliographie : page 161
- ⇒ Annexe 1 : Guide d'entrevue pour les membres de groupes de jeunes : page 169
- ⇒ Annexe 2 : Guide d'entrevue pour les *leaders* de groupes de jeunes : page 171
- ⇒ Annexe 3 : Texte de recrutement : page 173
- ⇒ Annexe 4 : Liste des groupes mentionnés par les interviewéEs : page 174

## Liste des tableaux

- ⇒ Le tableau 1 : Caractéristiques des formes d'engagements : page 14
- ⇒ Le tableau 2 : Les pratiques démocratiques et les formes d'engagement : page 38

## Remerciements

À ma chère famille—Francine, Roxanne et Denis Charlebois—pour leur soutien et leur amour. Je serai éternellement reconnaissante pour l'énergie, le temps et la patience dont vous avez fait part pour m'aider avec mes projets. Je n'aurais pu le faire sans vous.

À ma belle mémé, Madeleine Cyr, qui par la sérénité et la magie de sa présence et de son amour m'a toujours fait savoir à quel point elle était fière de moi et combien je suis choyée d'avoir eu l'occasion de passer tant de temps à l'école, et à mon cher pépé, Raymond Cyr, pour sa détermination dont j'ai sûrement hérité et pour sa confiance en moi.

À Dominique Masson, pour la direction, les défis, le soutien, et pour avoir cru, comme moi, que les jeunes, les mouvements sociaux, et la créativité peuvent, une fois bien tissés, faire un beau projet.

À tout le beau monde à Otesha Project et au Sierra Youth Coalition: For the community, the inspiration, the support and the awesome work that you're all doing. Thank you for providing so many beautiful and joyful examples of youth effecting change You've made my work so much more soulful.

À Andrea Doucet et José Lopez. For the opportunity to work with you, to learn from you, to critically discuss real issues with you, and for your support in this alternative and engaged research process.

À Nancy Peckford, pour la confiance, l'amitié, la force, les affirmations positives, et la solidarité. Je ne sais exprimer le respect et l'admiration que j'ai pour toi. Merci également à mes ami(e)s du *Glebe House* pour les débats et la communauté.

À tous les jeunes qui ont partagé avec moi leur temps et leur énergie pour parler d'engagement et de politique – Merci pour vos histoires, vos convictions, et votre perspicacité./To all the youth who gave of their time and energy to talk about engagement and politics with me – thank you for your stories, your convictions and your insights.

Je suis énormément reconnaissante de l'inspiration dont vous m'avez insufflée et de vos œuvres. Merci pour la force de vos convictions, de votre détermination, et d'avoir su si bien cultiver cette croyance que le changement est possible et qu'il mérite d'être préparé avec soin.

*« Another world is not only possible, she is on her way. On a quiet day, I can hear her breathing. » (Arundhati Roy)*

---

### *Nota - les langues d'usage*

La littérature étudiée et incluse dans ce projet provient en grande partie des États-Unis, de l'Europe francophone et du Québec. Les auteurEs et chercheurEs de ces différentes régions traitent de thèmes et d'enjeux différents, et ne rendent pas nécessairement compte de la réalité de cette portion du Canada bilingue qu'est Ottawa. J'ai découvert que pour travailler sur les jeunes et les mouvements sociaux, il faut savoir jongler avec nos langues. Si aux États-Unis on traite de *culture jamming*, en France on parle d'Attac, si au Québec on parle de citoyenneté et d'économie sociale, la littérature de provenance anglo-saxonne traite davantage d'action directe non-violente. De plus, l'activisme à Ottawa doit se faire dans le bilinguisme, doit savoir traverser ces frontières linguistiques afin de pouvoir mobiliser les jeunes de l'autre côté de la rivière, mais aussi afin de ne pas faire de faux pas linguistique, pouvoir communiquer avec notre gouvernement comme il communique avec nous : en politiquement correct, dans les deux langues officielles. Ainsi, les pages qui suivent vont rendre compte de ce méli-mélo de langues, ce tiraillement linguistique— parce que si on peut arriver à faire avec ce chaos, on peut peut-être en arriver à oublier les rivalités et les hostilités qui trop souvent caractérisent notre expérience de Canadienne française ou de English Canadian en milieu minoritaire. Pardonnez donc mon code switching.

### *Nota - l'usage du « nous »*

Comme ce travail porte sur les jeunes et la démocratie, et comme la raison qui m'a poussé à entreprendre ce projet est mon propre engagement dans les groupes écolos de jeunes, je tiens à utiliser, dans les pages qui suivent, le « nous ». Il s'agira donc d'un double positionnement, c'est-à-dire d'une tension choisie et maintenue entre un « nous » activiste et une posture analytique/universitaire. Pour de plus amples explications, prière de vous référer au chapitre deux, le chapitre méthodologique.

---

## *La liste des abréviations et des acronymes*

ALT 101 - Alternative 101

AARRG! - Apprentis agitateurs pour un réseau de résistance globale

COPS - Communities Organized for Public Service

CYCC - the Canadian Youth Climate Coalition

DAN - Direct Action Network

DIY - Do-It-Yourself

EXCOMM - Comité exécutif (de SYC)

GRIPO - Le groupe de recherche d'intérêt publique de l'Ontario

Otesha - The Otesha Project

PEN - Peace and Environmental News

PERC - Peace and Environment Resource Centre

PRD - People's Republic of Delicious

PROCOMM - Comité de programme (de SYC)

RTS - Reclaim the Streets

SCAW - Student Coalition Against War

SDS - Students for a Democratic Society

SYC - Sierra Youth Coalition

## chapitre 1 : cadre théorique

Apolitiques, les jeunes? C'est bien ce qu'affirment maints journaux, commentateurs/trices, politicienNEs et universitaires<sup>1</sup>. Selon celles et ceux-ci, les jeunes ont une faible implication dans le jeu électoral, ce qui exprimerait une érosion de leur confiance dans les institutions politiques. Comme l'affirment Quéniart et Jacques, « il semble y avoir une sorte de consensus sur la dépolitisation de la jeunesse d'aujourd'hui.» (2004 :11) Bien que les données statistiques à cet égard soient irréfutables, la participation croissante des jeunes dans le mouvement altermondialiste et les mobilisations québécoises contre les frais de scolarité en 2004, pour ne donner que deux exemples, sont parlantes. Les jeunes CanadienNEs ne sont pas apolitiques, elles et ils font de la politique différemment. Le projet que je propose cherche à documenter l'implication et l'engagement des jeunes dans le changement social ainsi que d'explorer la façon dont ceux-ci développent et adoptent des pratiques démocratiques alternatives.

### La crise démocratique

Notre démocratie serait en crise. En effet, les médias *mainstream* aiment à nous rappeler les tristes chiffres de l'abstention électorale, le peu de confiance que nous inspirent nos éluEs et nos institutions, ainsi que le désengagement et la non-participation que nous inspirent ces dernières. Par contre, s'il est juste d'affirmer que la démocratie fait aujourd'hui l'objet d'une crise, il n'est pas moins juste de souligner que celle-ci n'a jamais été autant glorifiée ou célébrée. Elle ne connaît nul vrai adversaire, et, qui plus est, celles et ceux qui luttent « contre » elle, luttent aussi « pour » elle (Duchastel, 2005). La démocratie est donc un projet et un travail autant qu'elle est une idée et un concept<sup>2</sup>. Alors tout en identifiant les déficits que connaissent nos démocraties, nous devons savoir rendre compte du refus ; du véritable « travail » effectué au nom de la démocratie, même si ce travail

---

<sup>1</sup> Je tiens à inclure le féminin dans ce texte, et ce, parce que « L'émancipation par le langage ne doit pas être dédaignée. N'est-ce pas à force de prononcer certains mots qu'on finit par en accepter le sens qui tout d'abord nous heurtait? La féminisation de la langue est urgente puisque, pour exprimer la qualité que quelques droits conquis donnent à la femme, il n'y a pas de mots. » (Hubertine Auclert, tel que cité dans Jacquart et Domergue, 2001)

<sup>2</sup> C'est Touraine qui a écrit « La démocratie est plus un travail qu'une idée » (tel que cité dans Rui, 2004 : 57)

est effectué au nom d'une démocratie « de rejet » plutôt qu'une démocratie « de projet » (Rosanvallon, 2006).

Réfléchir sur la démocratie politique aujourd'hui nous renvoie à son paradoxe. D'un côté, l'idéal de la participation politique comme l'entendaient les Grecs, un « système de gouvernement dans lequel le pouvoir est exercé par l'ensemble des citoyens [libres], » (lexilogos, dictionnaire en ligne), et de l'autre, la notion libérale de gouvernement représentatif indirect. Aujourd'hui, plusieurs s'entendent pour affirmer que « la démocratie a subi un déplacement de sens pour se rapprocher de [cette dernière] ; mais [que] ce déplacement n'a jamais pu complètement évacuer la signification originelle de la démocratie comme 'pouvoir par le peuple'. » (Thuot, 1998 : 27) En effet, cette réflexion sur le paradoxe démocratique nous invite et nous oblige en quelque sorte à effectuer un retour conceptuel afin de savoir d'où nous viennent nos outils de travail. Castoriadis le souligne, « [l]a démocratie, c'est la souveraineté du *dèmos*, du peuple » (1978 : 159). Par souveraineté, il faut entendre

la capacité de prendre les décisions—toutes les décisions—qui concernent la vie du groupe et par « peuple » la totalité des hommes et des femmes concernés par ces décisions et qui, en tant que tels, sont égaux parce qu'ils s'instituent égaux par l'exercice même de ce pouvoir collectif de gestion de leurs propres affaires—en même temps que, se reconnaissant comme égaux, ils s'instituent comme ce pouvoir collectif de décision. (Siméon, 1989 : 381)

La distance qui sépare ces deux démocraties, celle de la Grèce ancienne de la nôtre— démocratie représentative, peu participative et on ne peut moins directe—est importante. Il n'est pas surprenant qu'elle suscite chez plusieurs la défiance et le rejet.

Avant que ce rejet ou ce refus puisse être organisé, il peut paraître inutile ; une série incohérente et aléatoire de gestes gratuits, comme par exemple les dégâts matériels qu'occasionnent certains *black blocks* lors de manifestations—tel que les décrit Pleyers<sup>3</sup>, ou encore, les émeutes et la « rage pure »

---

<sup>3</sup> L'appellation «black block» se réfère «aux groupes extrêmement hétérogènes de jeunes qui se masquent le visage lors des manifestations et dont une partie occasionne des dégâts matériels». L'auteur en identifie trois composantes : « Le première est constituée de jeunes peu ou pas politisés avant tout attirés par la perspectives d'actions violentes. [...] Une autre mène des actions violentes en s'attaquant parfois aux forces de l'ordre et en créant des « zones autonomes anticapitalistes » [...] une troisième composante est constituée de jeunes déterminés à pénétrer dans les zones prohibées lors des sommets internationaux mais ne cherchant pas forcément la confrontation. » (Pleyers, 2004 : 125-6)

des jeunes des banlieues parisiennes—telles que les explique Dubet.<sup>4</sup> Malgré ces formes parfois violentes et décidément moins constructives de contestation, les contestations en tant que telles ne sont nullement le signe d'un affaiblissement démocratique ou politique quelconque puisque la capacité de dire « non » à l'intérieur de la sphère politique est loin d'être une entrave à la démocratie. Au contraire, « l'histoire des démocraties réelles est indissociable d'une tension et d'une contestation permanentes. » (Rosanvallon, 2006 : 11) Malgré ceci—la nécessité et le caractère souhaitable de cette contestation—la démocratie aujourd'hui déçoit, elle « s'accompagne d'une profonde désillusion [...] et elle entérine la distance infranchissable entre l'idéal et la réalité. » (Rui, 2004 : 2).

Si nos démocraties ne parviennent guère à donner une impression de direction, à inspirer la population à s'y investir, il va de soi que la création d'un « nous » et d'une solidarité citoyenne s'établira ailleurs, notamment dans les instances de contre-pouvoir, par la défiance, la *contre-démocratie*. Rosanvallon définit son concept de contre-démocratie non comme

« le contraire de la démocratie [mais] plutôt la forme de démocratie qui contrarie l'autre, la démocratie des pouvoirs indirects disséminés dans le corps social, la démocratie de la défiance organisée face à la démocratie de la légitimité électorale. Cette contre-démocratie fait de la sorte système avec les institutions démocratiques légales. Elle vise à en prolonger et à en étendre les effets; elle en constitue le contrefort. » (2006 : 16)

Comme l'affirme Serge Denis, « les phénomènes significatifs d'abstention et de désintérêt pour « le » ou « la » politique peuvent coïncider avec des actions et une volonté d'intervention non moins massives sur de grands enjeux de la vie en société. » (2005 : 24) C'est ici, dans les instances de contre-pouvoir, que se retrouveront beaucoup de ces jeunes « apolitiques ».

### **La jeunesse et sa participation**

Qu'est-ce que signifie être « jeune »? Y aurait-il une véritable condition de « jeune » qui pourrait préoccuper sociologiquement? Comme le souligne Gaudet, ce stade de la vie doit être défini « autant par de processus psychiques et biologiques que par des normes sociales qui marquent les âges tels que les rites symboliques, les événements de la vie, les lois, les normes et les rôles sociaux (Elder at

---

<sup>4</sup> Dubet écrit, à propos de l'acte de brûler des voitures, de détruire pour détruire, que cette « rage apparaît comme l'opposé du conflit car elle ne se canalise dans aucune représentation collective d'un rapport social de domination. » (Dubet, 1994 : 193) Les jeunes ne définissent donc « aucun adversaire social qui apparaîtrait comme un obstacle spécifique à leurs aspirations. À ce niveau, l'expérience de l'exclusion domine totalement. (Dubet, 1987 : 381)

al., 2005). » (Gaudet, 2007 : 3) Puisque nous avons ici affaire à des « processus », la période de transition qu'est aujourd'hui la « jeunesse » doit nécessairement être « empreinte d'un certain flou » (Gaudet, 2007 : 5)<sup>5</sup>. Bien qu'il soit intéressant de s'inspirer de théories psychologiques qui veulent que la jeunesse soit avant tout « a time in life for taking stock—of oneself and one's society » (Flanagan et Syvertsen, 2006 : 13), il est important de retenir, que

les limites pour passer [...] de l'adolescence à l'âge adulte dépendent [...d'une] multitude de facteurs. Ces normes [sociales] changent en fonction des contextes macrosociaux (la conjoncture socioéconomique, les règles de droit ou les politiques), mésosociaux (les valeurs de différents groupes ou communautés), et microsociaux (les valeurs des familles et des individus.) » (Gaudet, 2007 : 5)

Il est alors intéressant d'examiner les travaux d'Arnett. Ceux-ci confirmant qu'avoir entre 18 et 25 ans signifie, pour plusieurs, de se sentir « *in-between* », entre deux âges, en transition.<sup>6</sup> Voilà pourquoi Arnett parle de « Emerging Adulthood », plutôt que de « late adolescence », « young adulthood », « transition to adulthood », et même « youth », catégories qu'il refuse. (2004 : 17–21). Cette période de *emerging adulthood* est caractérisée par cinq grandes caractéristiques dont : (1) l'exploration identitaire—c'est une période pendant laquelle plusieurs possibilités, notamment en amour et en ce qui a trait au travail, sont explorées<sup>7</sup>; (2) l'instabilité; (3) le souci de soi; (4) l'« in-between »—une période de transition où plusieurs ne se sentent ni adulte, ni adolescentE; et (5) les grandes possibilités, les grands espoirs—la période pendant laquelle l'individu a la possibilité sans parallèles de transformer sa vie. (Arnett, 2004 : 8) Voilà ce que les débuts de l'âge adulte signalent pour l'individu mais, socialement, cette période est caractérisée, encore selon Arnett, par « une absence de repères institutionnels » ou, selon Gaudet, par « une *pluralité* de repères qui font en sorte

---

<sup>5</sup> En traitant des trajectoires scolaires et professionnelles des jeunes, Gaudet les surnomme de « transitions « yo-yo » ». (2007 : 12) Façon amusante de penser à nos parcours.

<sup>6</sup> En effet, dans son article "Emerging Adulthood : A theory of development from the late teens through the twenties" publié en 2000 (*American Psychologist*, 55, 469–480), Arnett pose la question "Do you feel that you have reached adulthood?" à des personnes entre 12 et 55 ans, et presque 60% des personnes entre 18 et 25 ans choisissent la réponse "yes and no". (voir Arnett, 2004: 15)

<sup>7</sup> Comme je m'intéresserai particulièrement aux explorations identitaires dans les pages qui suivent, notons maintenant que, comme l'affirme Arnett, ces explorations prennent davantage place dans ce qu'il nomme l'*emerging adulthood*. Il écrit, "Over a half century ago, Erikson observed that the primary challenge of adolescence is the identity crisis, in which young people face the challenge of evaluating their abilities, interests, and childhood influences, then using that knowledge to explore possible futures and eventually make enduring choices in love and work. What has changed since Erikson postulated the identity crisis is that it now takes place mainly in emerging adulthood, not adolescence (Arnett, 2004, 2006; Côté, 2000, 2006). The first tentative steps toward an adult identity may take place in adolescence, but identity explorations become more prominent and serious in emerging adulthood." (2007: 24)

qu'il existe une période de la vie—sur le plan institutionnel et social—qui est imprécise. » (2007 : 11, je souligne) Et c'est justement parce qu'elle est imprécise qu'elle est à définir, qu'elle permet (et oblige) chaque jeune à faire des choix, à se construire une identité et une vie, et ce par l'entremise de ses choix scolaires, professionnels, interpersonnels, etc. Plusieurs auteurEs ont, en effet, étudié ce trop-plein de choix de vie qu'ont aujourd'hui les jeunes. (Irwin, 1995; Shanaha, 2000; Gaudet, 2007; Schwartz et al., 2005; Côté et Levine, 2002). Notons que les auteurEs qui s'intéressent aux théorisations sur la jeunesse soulèvent également les thèmes et les enjeux de la détraditionnalisation<sup>8</sup> et de l'individualisation<sup>9</sup> des parcours, ainsi qu'une reconnaissance que ces parcours sont de moins en moins « univoques et unidimensionnels. » (Gaudet, 2007 : 11)

Plus encore que la multitude des choix de vie ouverts aux jeunes, c'est le thème de la quête identitaire qui nous intéresse ici. Bien que « [p]our la plupart des jeunes, l'univers de la consommation représente un secteur par excellence pour développer et expérimenter leur identité » (Gaudet, 2007 : 19), les différents engagements d'un jeune permettent également d'expérimenter, de projeter et d'afficher une identité. Dans une enquête effectuée auprès de jeune MontréalaisES de 25 à 30 ans, Gaudet explique que plusieurs répondantEs se considèrent adultes « parce qu'ils sont engagés dans plusieurs sphères de leur vie à la fois. » (2007 : 42), soulignant ainsi que, pour plusieurs d'entre elles/eux,

l'age adulte se définit, entre autres, par le caractère multiple des engagements. Ils varient en importance, mais leur poids témoigne du moins de la différence entre les engagements de l'adolescence et ceux de l'age adulte. La caractéristique de l'intensité prend d'ailleurs son importance quand il s'agit, pour les interviewés, de définir l'engagement adulte. (Idem)

Comme je le démontrerai tout au long de ce projet, et particulièrement en rapportant les propos des jeunes engagés, l'engagement politique est souvent un marqueur identitaire important, et, pour plusieurs, un lieu privilégié d'explorations identitaires. Par contre, je tiens à retenir que, comme leur

---

<sup>8</sup> Gaudet écrit, « les jeunes dans la vingtaine s'engagent moins dans leurs vies conjugale, familiale et professionnelle. Les engagements à long terme comme la parentalité semblent plutôt repoussés vers la trentaine. Le moment de la vingtaine est maintenant réservé, pour la majorité, aux explorations autant dans les trajectoires scolaires et professionnelles que dans les trajectoires familiales. » (2007 : 15) Voir aussi Gaudet, 2005.

<sup>9</sup> À cet effet, Schwartz et al. écrivent, « emerging adults are increasingly required to "individualize" their life courses in general, and their identities in particular, by taking the initiative to form working and personal relationships, to gain educational credentials and employment experience, and to plan for the future. » (2005: 203)

parcours de vie, « leur implication, elle aussi, s'individualise. » (Gaudet et Charbonneau, 2002). » (Gaudet, 2007 : 19) J'y reviendrai.

Comment parler de l'engagement des jeunes sans attirer l'attention sur les différences qui existent dans l'engagement entre jeunes de différents milieux, de différents groupes ethniques, de différents statuts d'immigration, statuts Autochtones, langues maternelles, classes sociales, pour ne nommer que certains marqueurs? Et encore, comment parler de cette intersectionnalité sans reconnaître que « la jeunesse » est elle-même une catégorie souvent arbitraire? Bourdieu fut un des premiers à le reconnaître, « la jeunesse, comme tous les groupes d'âge, est une construction sociale manipulable (Bourdieu, 1980). » (Perreault, 2005 : 80) Il faut donc reconnaître que la catégorie « jeune » est extrêmement hétérogène—pour ne rien dire d'on ne peut plus élastique—et que je parle ici de « la jeunesse » que pour faciliter méthodologiquement ma tâche de discuter de certaines tendances chez les 18–25 ans. Mais pourquoi traiter de cette classe d'âge en particulier? Qu'est-ce qui la rend particulièrement intéressante et révélatrice en termes de tendances sociétales dans l'engagement politique?

Les théories qui portent sur la socialisation politique<sup>10</sup> permettent de comprendre, soit comment les nouvelles générations sont intégrées au corps politique, soit comment, en se remplaçant les unes les autres, les générations révèlent des discontinuités au niveau des croyances et des comportements politiques. En ce qui a trait à l'intégration des nouvelles générations au corps politique, Flanagan et Syvertsen (2006) soutiennent qu'il y aurait une entente ou un pacte qui garantirait aux plus jeunes qu'eux aussi, s'il remplissent leurs rôles et responsabilités en bonNES citoyenNES, auront accès aux droits et aux bénéfices d'un univers social stable. Examiner l'engagement des jeunes permet donc de voir, en premier lieu, comment les jeunes s'intègrent dans le corps politique et comment, en deuxième lieu, ils apprivoisent le politique; donc comment ceux-ci peuvent être, à la fois citoyenNES passifs/ives, épongeant les principes du fonctionnement démocratique et les valeurs qui lui sont rattachées, et des observateurs/trices et acteurEs critiques, qui plus que leurs aînéEs, vont prendre des risques et agir sur base de leurs convictions politiques. (ibid.: 17) Voilà pourquoi Mannheim

---

<sup>10</sup> Mentionnons brièvement que lorsque nous traitons de la socialisation politique, nous entendons la transmission du politique—des comportements et des croyances—dans et par la famille, l'école, les médias, les groupes de pairs, etc. (voir Percheron, 1993)

affirme que « youth [have] a 'fresh contact' with their social order, seeing it from new perspectives » (tel que cité dans Flanagan et Syvertsen, 2006 : 15), reconnaissant ainsi, comme bien d'autres, l'apport que cette jeunesse peut avoir à la politique. (Keniston, 1968; Pleyers, 2004) Cette 'nouveau' que représente la jeunesse rejoint le concept de natalité chez Arendt. Ici, les jeunes, de par le fait d'être nouveaux dans le monde, contiendraient en eux le germe de ce qui pourrait naître. Et c'est parce qu'ils sont nouveaux qu'ils doivent avoir l'occasion, certes d'être intégrés au corps social et politique, mais aussi de l'approprier à leur façon et de rendre leur ce corps dans lequel ils devront prendre place. (Arendt, 2006) Voilà pourquoi la question de l'engagement des jeunes doit préoccuper à titre de tendance sociétale importante.

Plusieurs l'admettent, en notes en bas de pages pour s'en excuser ou explicitement dans leurs composantes méthodologiques, que traiter « des jeunes » équivaut à imposer une identité « jeune » à des personnes qui ne se reconnaissent pas nécessairement ainsi, et souvent mène à essentialiser une classe d'âge. Il faut le reconnaître, des jeunes provenant de catégories sociales différentes auront reçu une socialisation politique fort différente et ceci se traduira par des niveaux d'engagement et des manières de s'engager qui, à leur tour, seront fort différentes. Par exemple, dans leur étude des jeunes membres de partis politiques, Young et Cross (2007) démontrent que ceux-ci sont plus souvent masculins, nés au Canada, sont plus nombreux à avoir une quelconque affiliation religieuse, ont des parents qui, pendant leur enfance, parlaient de politique, étaient impliqués dans des activités politiques, et appartenaient à un parti. (8, 11) Ces différences biographiques, sociologiques, et de trajectoires sont donc reflétées dans la socialisation politique des jeunes. Même le sens que peut prendre l'acte de voter varie selon les groupes, comme le démontre l'étude de Alfred, Pitawanakwat et Price (2007) sur le sens de la participation politique pour les jeunes Autochtones. Plus important encore, la socialisation politique que reçoit un jeune décidera si oui ou non celui-ci développera cette capacité de définir politiquement un incident, de l'insérer et de le rattacher au structurel et au symbolique. Mathieu écrit :

Quel qu'en soit le lieu, la socialisation politique est décisive pour l'engagement, en ce qu'elle dote d'une aptitude à définir certains éléments du monde social ou de sa propre condition comme relevant du registre politique –et non de registre individuel ou moral – et donc à les concevoir comme susceptibles d'un traitement d'ordre lui aussi politique. (Mathieu, 2002 : 76)

Un autre élément dont il faut tenir compte est le fait que, chez plusieurs activistes mais particulièrement chez les jeunes, la socialité et le plaisir d'appartenir à un groupe sont une composante importante de l'engagement.<sup>11</sup> Dans l'étude d'O'Neill, nous voyons que les jeunes sont parmi les plus nombreux à participer dans des groupes et des organisations (communautaires et/ou civiques) et que cette participation est également plus fréquente et régulière que celle de CanadienNEs plus âgés. (Statistiques Canada, 2006; O'Neill, 2007 : 18) Plutôt que de se joindre à des organisations plus traditionnelles, comme le Club Sierra, les jeunes sont plus portés à agir de concert avec ou au sein de 'petits groupes', comme l'affirme Hudon et al. (1991)<sup>12</sup>, ou de 'groupes d'affinités', comme le soutient Pleyers (2004). Ces derniers peuvent être de nature très diverses : « groupes d'amis, militants d'une même section locale, groupes de jeunes plus anxieux ou au contraire avides d'action... » (Pleyers, 2004 : 127). Peu importe la nature du groupe, « le réconfort de ne pas être seul mais d'appartenir à un groupe qui partage les mêmes valeurs que soi, [...] sont des dimensions souvent sous-estimées, mais pourtant décisives, de l'engagement. » (Mathieu, 2004 : 73-4) C'est aussi par ce groupe que plusieurs jeunes prennent conscience des enjeux qui les touchent, souvent par l'indignation collective, (Gauthier et al., 2004 : 153) et ainsi, ces jeunes concrétisent et formulent *ensemble* leurs opinions, croyances et valeurs politiques.

---

Le travail que je propose porte avant tout sur la question de l'engagement des jeunes, (Gauthier 2004, 2005; Hudon 1991, 1994; Ion 1997, 2001; Jordan 2002; Mathieu 2001, etc.), qui se situe dans la lignée de travaux à l'intérieur du courant des nouveaux mouvements sociaux. Une analyse d'étude de cas, comme les travaux de Quéniart et Jacques sur l'implication politique des jeunes femmes (2004), et ceux de Pleyers sur les jeunes alter-mondialistes (1994, 2005), s'avérera nécessaire. Cet examen me permettra de situer diverses formes d'engagement : le rejet de l'engagement traditionnel, l'engagement individualisé, ainsi que le modèle de l'engagement distancié développé par Ion (1997). Je serai alors en mesure de vérifier si ces formes d'engagement, qui impliquent « un

---

<sup>11</sup> Ion l'écrit, noir sur blanc, « La sociabilité constitue sans aucun doute une dimension capitale du fonctionnement des groupements de jeunes. » (Ion, 1997 : 90)

<sup>12</sup> La jeunesse « délaierait l'engagement dans les organisations traditionnelles—« tentaculaires » et sans contact avec la réalité—pour s'occuper des « problèmes concrets » au sein de « petits groupes », comme les associations pour la défense des droits de la personne. » (Hudon et al., 1991 : 8)

haut degré d'analyse, d'initiative personnelle et de compréhension de la situation » (Peyers, 2004) ainsi qu'une autre vision du politique, sont présentes au Canada aujourd'hui.

La deuxième composante de ce projet portera sur les pratiques démocratiques alternatives. Par l'examen d'ouvrages classiques sur les pratiques démocratiques et organisationnelles (Mansbridge 1980, 2001; Rothchild-Whitt 1979; Starr, 1979), j'explorerai les pratiques et les différents répertoires adoptés dans des groupes de jeunes activistes (Losson et Quinio 2002; Shepard et Hayduk 2002; Peyers 1994, 2005; Sommier 2003; Klein 2002, etc.). Je serai alors en mesure d'explorer les différentes formes que peuvent prendre les divers engagements politiques des jeunes ainsi que d'explorer comment et pourquoi les jeunes créent et adoptent des pratiques démocratiques alternatives, à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs groupes.

## L'engagement

---

Quels indicateurs utilisent les théoriciens pour décrire une chute dans l'engagement politique des jeunes? De quoi parlent-elles/ils : de participation ou d'engagement? Et encore, rendent-elles/ils compte des nouvelles formes d'engagements? Les jeunes votent moins que leurs homologues plus âgés, sont moins nombreux à être membres de partis politiques, et ainsi, à croire qu'un tel *membership* politique est une façon efficace de faire survenir des changements sociétaux, et ils prêtent également moins attention aux actualités provenant de médias traditionnels, tels la télévision et les journaux. (Norris, 2003; Hudon et al. 1991; Venne 2005; O'Neill 2007; Young et Cross 2007) À ces constats d'un engagement moindre, on peut juxtaposer ce que Norris appelle cette génération de jeunes « politiquement sophistiqués » (2003, dans O'Neill 2007). Ceux-ci sauraient donc faire de la politique en empruntant des voies qui leurs sont propres.

La distinction entre « participation » et « engagement » s'impose de prime abord. O'Neill précise que l'engagement comporte une caractéristique supplémentaire, qu'il donne à la participation sa dimension psychologique, et donc que les croyances, les opinions et les attitudes politiques doivent intéresser tout autant que les actions politiques telles que définies communément. (2007 : 2) Comme

le souligne Gauthier, « peut-être serait-il plus juste de parler d'un plus grand nombre de jeunes contemporains fortement intéressés par certains enjeux collectifs, [et reconnaître que ceci] ne se traduit pas nécessairement en action politique dans l'immédiat (Muxel, 2001 : 13; Gauthier, 2003) » (2004 : 150). Bref, les jeunes peuvent être engagés sans « participer ». Mais les jeunes peuvent également participer sans que cette participation soit reconnue. C'est Pleyers qui le dit le mieux :

Si les jeunes votent de moins en moins et ont perdu une partie de leur confiance dans les institutions démocratiques traditionnelles (Norris, 2003; Galland et Roudet, 2001), ils remplissent les rues de Seattle et de Gènes, détruisent les murs de l'ALCA et de l'OMC à Québec et à Cancun, se rencontrent dans leurs sommets et contre-sommets à Porto Alegre ou à Paris, campent sous le chaud soleil à Thessalonique et du Larzac, occupent des maisons ou des églises pour soutenir les sans-abris et sans-papiers à Buenos Aires et à Séville, organisent des protestations contre la guerre ou face aux sommets européens... (2004 : 123)

Il s'agit donc d'une distinction à faire entre l'engagement dit traditionnel et l'engagement distancié (voir tableau 1), plus *activiste*, plus autonome et davantage ancré dans l'ici maintenant. C'est Ion (1997) qui a élaboré ces types idéaux de l'engagement et comme ceux-ci sont d'essentielles composantes de mon projet, je vais effectuer un bref survol de ses hypothèses et de la méthodologie qu'il a emprunté pour élaborer cette typologie avant de traiter de chacune de ces formes d'engagement.

L'hypothèse de départ du projet qu'entreprend Ion dans *La fin des militants?* est la suivante, «le militantisme tel qu'il s'est exercé depuis un siècle n'est peut-être qu'une modalité parmi d'autres de l'engagement et que de nouvelles formes de participation sociale sont en gestation, correspondant à l'évolution des rapports entre la société et l'individu.» (1997 : 12) Afin de voir si, en effet, de nouvelles formes d'engagement se dessinent, Ion choisit, plutôt que d'étudier des individus (et leurs formes d'engagement), de « focaliser l'analyse principale sur les groupements dans lesquels ils agissent et ceci sans nécessairement distinguer tel type de groupement plutôt que tel autre » (1997 : 13) De mon côté, pour mon projet j'ai choisi de me rapprocher quelque peu de l'étude des individus acteurs dans les groupements, en passant par des groupes écologiques pour rejoindre mes participantEs et effectuer des entretiens avec elles/eux. Ce choix méthodologique chez Ion, qui n'est pas explicitement justifié, est alors à noter.

Avec une équipe de recherche, Ion a étudié, à partir de documents et d'observations ethnographiques, une douzaine de groupements de la région Rhône-Alpes en France. À travers divers indicateurs, tels « comment sont organisés les groupements, par quelles procédures concrètes y entre-t-on, quels en sont les signes d'appartenance, où se réunit-on, à quelles heures, quels jours, comment se manifeste-t-on à l'extérieur, etc. » (1997 : 15) Ion tente « de saisir l'articulation entre le JE de l'individu, le NOUS du groupement et le ILS de la société globale [...et ce afin de répondre à la question : ] comment les individus s'associent-ils? » (1997 : 15) Et ainsi, de pouvoir dresser un tableau de différentes formes d'engagement.

Le premier type idéal d'Ion est celui de « l'engagement militant », cet engagement dit traditionnel, celui qui est « enraciné dans les appartenances « communautaires » [...] privilégiant le *nous*, fonctionnant sur le mode de la délégation du pouvoir et de l'adhésion » (Corcuff, 2005 : 69-70). Notons que les groupements qui fonctionnent davantage par engagement militant sont structurés en fédérations associatives, signifiant qu'on a ici affaire à une organisation pyramidale et des relations hiérarchiques entre le centre et le local. L'entrée dans ces groupements se fait très souvent par les appartenances primaires : la famille, l'église, le quartier, etc., créant ainsi un « nous » très intense et une forte sociabilité interne (Ion, 1997 : 28). Ce « nous » est donc, pour une grande part, imperméable aux « ils/elles » extérieurEs, et ce parce qu'il y a tout un « ensemble de rites d'entrée et de confirmation de l'identité collective (cartes et timbres d'adhésion, cérémonies annuelles de renouvellement de l'adhésion, manifestations extérieures, insignes, etc.) [...qui sert à authentifier] la qualité spécifique des membres associés » (Ion, 1997 : 29)

Étant donné sa structure et son mode d'organisation, Ion souligne que l'engagement dans des groupements qui demandent davantage un engagement militant de la part de leurs membres se fait en quelque sorte « par le haut, par la structure, sans que l'individu se trouve nécessairement impliqué en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'individu particulier. » (1997 : 38) Puisque le nombre fait la force, l'individu-militant est citoyen anonyme—« compagnon interchangeable (du point de vue du groupement) » (1997 : 74)—sa vie privée et son individualité étant exclues de l'univers de celui-ci. L'adhérentE adopte le rôle social de militantE par son engagement durable et total dans le groupement.

Le deuxième idéal-type de l'engagement, celui qui m'intéresse davantage, lon le nomme « l'engagement distancié » qui lui, suppose « des individus déliés de leurs appartenances, valorisant des ressources personnelles, se mobilisant ponctuellement sur des objectifs limités pour une durée déterminée, privilégiant l'action directe et l'efficacité immédiate même restreinte. » (lon, 1997 : 100) Son élaboration de ce deuxième idéal-type est éclairante et permet de rendre compte de maintes critiques faites par les jeunes activistes, parmi bien d'autres citoyenNEs, de ces formes plus traditionnelles de militantisme.

Précisions avant tout ce qu'on veut traduire lorsqu'il parle d'engagement « distancié » ; par rapport à quoi est-ce que l'activiste « nouvelle » est-elle distanciée? lon écrit,

la façon actuelle de s'engager se caractérise [...] à la fois par la diversité possible des intérêts pris en compte et donc aussi par leur mise à distance relative. C'est donc moins d'un rôle social incorporé qu'il convient désormais de parler que d'une attitude qui peut être aussi bien endossée que quittée ; pour désigner ce mode d'engagement, nous parlerons donc d'engagement distancié. (1997 : 81)

On se réfère donc, en premier lieu, à la distance qui existe entre les différents engagements de l'individu—plutôt que d'être adhérentE de différents groupements faisant partie d'un même conglomérat ou d'une même association ou fédération, les réseaux sont fabriqués par l'individu même, dans l'action. C'est donc l'individu qui « établit lui-même la cohérence de ses diverses participations. » (lon, 1997 : 106). La distance n'a donc pas nécessairement à faire avec une distance entre soi-même et le groupement ou soi-même et les autres membres/adhérentEs/activistes du groupe (en effet, comme je le montrerai, pour plusieurs jeunes la présence d'un groupe d'affinité est extrêmement importante), mais bien plutôt la distance *relative* entre l'individu—ses intérêts, ses amitiés, ses idéaux, sa voix—et le groupe. La distance a donc également à voir avec, en deuxième lieu, le caractère transitoire, circonstancié et réversible de l'engagement.

L'émergence de l'engagement distancié est née de critiques faites à l'engagement militant, telles les critiques concernant les mécanismes de délégation, la pratique du vote et celui du mandat. Ces trois pratiques sont souvent aujourd'hui abandonnées dans les nouvelles formes d'engagement pour être remplacées par des pratiques de démocratie directe. J'y reviendrai lorsque j'aborderai les pratiques démocratiques alternatives. Liée à la critique de la démocratie représentative et de la délégation, il y a la critique de la « langue de bois ». Où l'unicité, l'opacité et la fixité du discours étaient de mise par

le passé, aujourd'hui, c'est au contraire, l'ouverture à l'expression individuelle, la transparence et la souplesse du discours, qui permettent à un collectif ou un groupement de recruter et de maintenir son influence.<sup>13</sup> L'ouverture à l'expression personnelle serait également un emprunt aux groupes d'auto-conscience de jadis, parce que, non seulement cette expression est-elle encouragée mais le « témoignage personnel acquiert même ainsi parfois valeur politique après avoir été longtemps entaché de beaucoup de soupçons. » (Ion dans Corcuff et al., 2005 : 100) Les émotions et l'identité sont ainsi reconnues comme des composantes importantes de l'engagement d'une personne dans un collectif. (Poletta et Jasper, 2001; Mathieu, 2004)<sup>14</sup> La critique de la pratique du vote est également parlante. Dans des groupes composés d'une diversité de jeunes, dont plusieurs pratiquent une forme quelconque de pluri-appartenance, le vote apparaît à plusieurs comme un moyen de « créer des majorité s'imposant à tous [...] un moyen trop souvent utilisé pour freiner les processus de discussion et de délibération, confortant la conception d'un groupement comme organisation unifiée parlant d'une seule voix » (Ion, 1997 : 71) Et bien que plusieurs décrivent ce manque d'unicité dans les groupes et mouvements d'aujourd'hui, nous ne voulons pas pour autant abdiquer notre droit à notre mot afin de parler d'une seule voix.

---

<sup>13</sup> Selon Ion, « ce que l'on pouvait identifier hier comme 3 qualités de la « langue de bois » apparaissent aujourd'hui comme 3 défauts rédhibitoires en regard de la représentation présente de l'association. D'abord, l'unicité : la langue de bois est une, et ne tolère aucun discours divergent; elle suppose un corps uni, dans une logique de combat où la moindre discordance pourrait donner prise à l'adversaire. Ensuite l'opacité : ce qui est exprimé au nom du collectif peut être le produit de discussions internes, mais rien de cette élaboration ne doit transparaître; en quelque sorte, la décision échappe à ses énonciateurs individuels pour acquiescer, à l'image de la loi, un statut quasi intemporel, qui s'impose à tous et se maintient identique quel que soit le devenir du cours des événements. D'où sa qualité : sinon la fixité, du moins la permanence relative, cette capacité à s'imposer pour dire le vrai et le juste en dépit des aléas et du changement. Autant de caractéristiques aujourd'hui décriées : déni des expressions individuelles, non-transparence, inadéquation avec le réel, tels sont précisément les reproches les plus couramment formulés derrière la revendication omniprésente du « parler vrai ». (1997 : 70)

<sup>14</sup> Mathieu écrit « Plusieurs travaux récents (Jasper, Goodwin, Polletta, etc.) ont de ce point de vue entrepris de corriger [le] biais utilitariste qui imprègne encore une large part de la sociologie des mouvements sociaux en attirant l'attention sur la dimension émotionnelle de l'engagement. La colère, la honte, le ressentiment, l'indignation, la joie, la fierté, l'espoir... traversent et façonnent les engagements militants au moins au même titre que les intérêts. » (2004 : 48)

Tableau 1 – Caractéristiques des formes d'engagement (selon Ion, 1997)

	<b>l'engagement militant</b>	<b>l'engagement distancié</b>
<b>La structure</b>	Fédérations associatives. Insertion du groupement dans un conglomérat	Redéfinition des rapports entre le centre et le local, inscription associatives individuelles indépendantes des réseaux d'appartenance (46)
<b>Le mode d'organisation</b>	Organisation pyramidale. La délégation, le mandat, le vote.	L'abandon du juridisme, démocratie plus participative, pratiques de démocratie directe
<b>L'entrée en association</b>	Par les appartenances primaires	Par les intérêts, préoccupations, idéaux personnels.
<b>La légitimité</b>	Le nombre. Le « nous » intense et imperméable.	La compétence technique (Le nombre devient une donnée stratégique.)
<b>Le rapport au groupement</b>	L'adhésion. Un rôle social qui est incorporé.	L'association. Une implication circonstanciée, réversible. Participation à la carte.
<b>Manifestations du nous</b>	Un « nous » très intense, très forte sociabilité interne. De fortes repères identitaires collectives marquent la frontière entre ce « nous » et les « ils » extérieurs. Le « nous » est garanti par des rites.	“Dépérissement du nous organisé”, mais certes des célébrations collectives qui permette de vivre la sociabilité. Existence de « niches » ou de « petits nous ». Cercle de sociabilité à l'extérieur du groupement
<b>Le « je »</b>	Citoyen anonyme. Atome. La vie privée est sacrifiée et donc exclue de l'univers du groupement.	Le je individu, davantage « adhérent transitoire ». Les compétences personnelles de celles/ceux-ci sont recherchées : le groupe cherche l'individualité de ses membres, son expression.
<b>L'Idéal-type de l'« adhérentE »</b>	L'atome. Le « compagnon interchangeable » (74) Membre à cause de son lien à la communauté	L'acteur. Le « détenteur de ressources particulières » (74)
<b>La nature des objectifs du groupement</b>	La volonté de victoire, exposition de la puissance (75)	L'idéalisme pragmatique, l'action plus directe, les actions souvent pensées comme des « coups » (79)
<b>Le rapport au temps du groupement</b>	La vie personnelle est sacrifiée sur l'Autel de la cause. Temps plein.	Le temps qu'on « donne » au groupe est limité, à la carte. Temps partiel. (surtout suite à la féminisation des groupements)

Comment classer les groupements de jeunes *actuels* dans ce tableau idéal-typique? Si la sociabilité, le « nous », est si important pour les jeunes, est-ce que leur engagement peut être considéré, même conceptuellement, comme relevant de l'engagement « distancié »? Ou encore, si plusieurs jeunes rejettent l'organisation pyramidale, la délégation, bref, la militance traditionnelle, est-ce que leur engagement peut réellement être « militant »? Ion confirme, d'une part (et comme plusieurs autres), que la sociabilité « constitue sans aucun doute une dimension capitale du fonctionnement des groupements de jeunes » (1997 : 90), mais il ajoute, « si cette affirmation d'un nous renvoie bien au modèle militant, c'est bien plutôt du côté de l'engagement distancié qu'il faut aller chercher les principales caractéristiques des associations de jeunes » (1997 : 90) Pour démontrer la justesse de cet énoncé, Ion décrit quelques traits de la spécificité de la vie associative dans des groupements associatifs dans les cités. En voici quelques-uns.

- affirmations idéalistes mais visée pragmatique et donc priorité à l'obtention de résultats ici et maintenant;
- faible respect des règles formelles et juridiques : noyau dirigeant restreint à un petit nombre de personnes, voire à un seul leader ; absence de régularité dans la réunion des instances plutôt réunies au coup par coup;
- structures légères excluant l'engagement durable de professionnels, voire refusant leur intervention;
- responsabilité collective limitée et légitimation interne moins soucieuse de représentativité que d'une capacité reconnue de type personnelle à exprimer les intérêts du groupe;
- défiance envers les structure d'animation et les associations en place et souvent très grandes difficultés à gérer les relations avec les pouvoirs locaux. (Ion, 1997 : 90)

On peut alors convenir que la majorité de ces traits relèvent d'un engagement distancié. En effet, même si les groupes de jeunes sont souvent composés d'appartenances préalables et que les « nous » ainsi composés sont relativement imperméables aux « ils/elles » extérieurEs (particularités qui ne font que traduire « la spécificité des modes de sociabilité juvéniles »)<sup>15</sup>, Ion conclut que « le particularisme associatif jeune émerge dans une conjoncture marquée par un profond bouleversement de l'associationnisme militant en général. » (Ion, 1997 : 91)

La scène politique actuelle serait caractérisée, au moins en partie, par une jeunesse qui choisit de faire de la politique autrement, qui s'engage à sa façon, qui cherche à inscrire ses intérêts et ses croyances politiques à l'agenda sans passer par les instances traditionnelles de pouvoir. Cette jeunesse exprime différemment, et de façon bien personnelle, les idéaux pour lesquels elle s'engage, n'est pas militante professionnelle à temps plein, et insiste pour parler en son nom propre, donnant elle-même sens à son expérience du collectif et des enjeux qui l'ont poussée à s'y joindre.<sup>16</sup> De plus, et par conséquent, cet acteur est nomade dans ses engagements, c'est-à-dire qu'il peut appartenir, de façon passagère ou plus permanente, à plusieurs collectifs structurellement indépendants les uns des autres. La pluri-appartenance, le papillonnage, est à l'heure du jour. Pour se servir d'une métaphore : « À l'engagement symbolisé par le timbre renouvelable et collé sur la carte, succéderait

---

<sup>15</sup> Ion note ici l'existence de la résurgence des « niches identitaires » qu'il qualifie comme « des lieux où se confortent les identités collectives quand les identités individuelles sont difficilement vivables, et où une partie des membres tente de perpétuer un fonctionnement à l'ancienne, préservant notamment une forte sociabilité interne (un « nous privé ») autorisant des mécanismes de réassurance identitaire. » (1997 : 91)

<sup>16</sup>À cette pratique individualisée de l'action collective, Thévenot souligne que même "la participation aux manifestations est apparue plus individuelle, décidée sur des motifs variés et non principalement en raison d'une affiliation à des collectives stables" (Thévenot, 2006: 214)

l'engagement symbolisé par le *post-it*, détachable et mobile : mise de soi à disposition, résiliable à tout moment. » (Ion, 1997 : 81)

Il s'agirait donc souvent d'un engagement distancié, même si ces deux formes d'engagement, l'engagement militant et l'engagement distancié<sup>17</sup>, peuvent être simultanément présents chez une même personne et dans un même mouvement, jeunesse incluse, insiste Pleyers (2004 : 125). C'est alors le rapport du *je* au *nous* qui est en cause et qui appelle à être redéfini.<sup>18</sup> Je tiens également à rappeler que ce deuxième idéal type de l'engagement et ces soi-disant « nouvelles » façons de militer, ne datent pas d'hier. Il faut se garder d'« opposer nouveaux et anciens militants, nouveaux et anciens mouvements. Il y a seulement plusieurs façons légitimes aujourd'hui d'être militant. » (Corcuff et al., 2005 : 101)

Un autre mécanisme d'invisibilisation de la participation politique des jeunes est de ne pas reconnaître la participation civique comme un symbole et une composante de l'engagement politique.<sup>19</sup> La participation politique se réfère à l'arène de la politique formelle, c'est-à-dire : les partis politiques, les élections, les groupes d'intérêts, les mouvements sociaux, et les manifestations, tandis que la participation civique comprend la participation dans les activités et les instances communautaires ainsi que les organisations sociales. (O'Neill, 2007 : 2) Il est alors important de souligner que maintes études démontrent que les jeunes intégrés font état d'un plus grand engagement bénévole que leurs homologues plus âgés. (O'Neill, 2007; Statistique Canada, 2006; Galston, 2005, Gaudet, 2007). En effet, Galston écrit, "young people typically characterize their

---

<sup>17</sup> Notons qu'Anne Collovald (2002) effectue une critique importante de cette typologie, refusant en premier lieu la possibilité d'un schéma évolutif entre ces formes d'engagement, et nommant, en deuxième lieu, le risque d'ethnocentrisme social : d'une dévalorisation des formes anciennes ou traditionnelles du militantisme pour les formes « nouvelles », branchées, cosmopolites, de l'engagement social.

<sup>18</sup> Ion écrit que ce « nous » se « réfère à un nous entité collective insécable; y affirmer un je, c'était risquer de fragiliser la force du nous ; d'où d'ailleurs la violence qui entourait la plupart du temps les scissions, perçues comme de véritables drames collectifs mettant en péril l'unité du tout. » (Ion, 1997 :73) Comme nous le verrons plus loin dans Starr (1979), pour certains groupes, notamment les « organisations exemplaires », les scissions et la dissolution sont parfois préférables aux compromis idéologiques ou politiques.

<sup>19</sup> "Norris (2003) makes clear that political behaviour research focuses almost exclusively on the traditional repertoire of political activism, designed to influence the agents, agencies and outcomes of representative democracy (such as voting and campaign work). She notes that "today, this represents an excessively narrow conceptualization of activism that excludes some of the most common targets of civic engagement" (3). Others have made similar arguments. Vromen (2003), for instance, has argued that political science has to reconceptualize political participation to include activity aimed at shaping society rather than simply aimed at influencing those institutions associated directly with representative democracy." (O'Neill, 2007: 31)

volunteering as an alternative to official politics, which they see as [...] unrelated to their deeper ideals.” (Galston, 2005 : 24) Quéniart et Jacques, de leur côté, reconnaissent que, pour plusieurs jeunes Québécoises, la participation civique et bénévole mène à l’engagement et à la participation politique.

En toile de fond de leur engagement, on retrouve de multiples expériences de participation civique ou de bénévolat, une sensibilité précoce aux questions politiques ou au féminisme et, dans la plupart des trajectoires, un contexte politique particulier qui a joué un rôle de déclencheur ou, à tout le moins, de catalyseur de l’engagement concret. (2004 : 34)

Bien qu’il soit utile de maintenir une distinction entre l’engagement “politique” à proprement parler et l’engagement civique ou communautaire, il faut à tout le moins reconnaître les maintes façons dont un jeune aujourd’hui choisit de s’engager. C’est ce qu’exprime cet étudiant lors d’un colloque à l’Université Laval en 1985 :

Depuis tantôt, on parle de politisation, sauf que tu n’as pas défini ce que tu entends par politisation et j’ai effectivement l’impression que tu fais référence à la politisation classique, c’est-à-dire l’implication du parti politique, les manifestations tournées vers l’État, etc. Tu n’en as pas donné d’autres et cela t’a peut-être amené à rejeter un peu vite l’implication dans les groupes communautaires. Les maisons de femmes, les maisons de jeunes, ça existe. Il y a des jeunes qui s’organisent pour vivre différemment à des niveaux peut-être plus individualistes mais en même temps plus collectifs parce que les coopératives existent de plus en plus. (AEESPUL 1986, 37). (Hudon et al., 1991 : 7)

Il est alors possible de parler d’un engagement dans le quotidien et déjà en 1989 les recherches le reconnaissent : « Le ‘jeune’ apparaît désormais ‘mobilisé’ par le ‘quotidien’ et non par de grands idéaux abstraits—et ‘utopiques’. » (Carraud, 1989 : 20; Lichterman, 1996)<sup>20</sup>. D’où l’intérêt aussi de revenir sur les écrits des années soixante et soixante-dix sur les coopératives, les communes et les collectifs, ce que nous ferons plus loin.

La façon dont ces groupements expriment les idéaux pour lesquels ils militent est sans doute l’aspect le plus frappant de la différence entre cette façon de faire l’action collective et l’engagement

---

<sup>20</sup> Gaudet le souligne elle aussi, « les jeunes développent un discours qui porte beaucoup plus sur l’éthique et la responsabilité individuelle dans les pratiques quotidiennes. Ils sont notamment de plus en plus présents dans les ONG à vocation internationale et dans les organismes de protection de l’environnement et de défense de l’altermondialisation (Ion et Ravon, 1998; Best et Kellner, 2003). Ils sont également nombreux à défendre des modes de consommation responsables comme l’achat de produits équitables (Quéniart et Jauzion, 2007). » (2007 : 20)

« traditionnel ». Premièrement, l'action est privilégiée.<sup>21</sup> « il s'agit d'abord et principalement d'agir, ici et maintenant. Les utopies sont comme mises en réserves. » (Corcuff et al., 2005 : 95) Les valeurs continuent d'inspirer les actions, certes, sinon l'engagement n'aurait guère de sens pour l'acteur, mais il s'agit plutôt d'un idéalisme pragmatique<sup>22</sup>. Dans le paragraphe qui suit, nous voyons comment ce pragmatisme s'exprime, pourquoi l'urgence est un principe mobilisateur et organisateur dans ces groupes. Il s'agit ici,

moins de se battre pour des « lendemains meilleurs » que de parer aux dangers qui nous guettent. C'est donc une vision de l'avenir qui a organisé la vie sociale et politique depuis plusieurs siècles qui se trouve aujourd'hui battue en brèche. Non plus : demain sera meilleur qu'aujourd'hui, mais demain risque d'être pire qu'aujourd'hui. » (Corcuff et al., 2005 : 95-6)

C'est énorme comme changement. L'entrée en vrac des femmes dans les mouvements aurait également mené à des modifications importantes. La féminisation des mouvements serait responsable de la réélaboration de ce qu'implique l'adhésion dans la vie privée des membres. Par exemple, les horaires et la durée des réunions ont été modifiés pour tenter d'accommoder les membres qui ne pouvaient pas faire du mouvement toute leur vie ; « le sacrifice de la vie privée sur l'autel de la Cause n'est [alors] plus de mise. » (Ion, 1997 : 82)

Ces nouveaux modes d'engagement dans l'action collective, plus fluides, seraient également responsables d'une plus grande inclusion et représentativité des intérêts et des voies/voix. Force est de constater qu'il est désormais possible de parler de l'apparition de nouveaux acteurs dans l'arène politique.<sup>23</sup> Encore une fois, les *black-blocks*<sup>24</sup> sont le parfait exemple. Jeunes exclus qui

---

<sup>21</sup> Nous le voyons très clairement chez les *black-blocks*, « davantage tournés vers l'action, ils manifestent par exemple peu d'enthousiasme pour participer aux longues négociations menant à la rédaction de déclarations ou de plates-formes et sont souvent volontaires pour s'échapper d'un forum social mondial ou continental pour participer à une occupation d'immeuble ou à la destruction d'un camp d'OGM. » (Pleyers, 2004 : 128)

<sup>22</sup> Celui-ci est défini comme « le maintien simultané d'objectifs à long terme et la recherche concrète d'une efficacité sur le court ou moyen terme. Plutôt que l'exposition de la puissance : l'action directe, même si elle n'est que symbolique par rapport à l'ampleur du problème considéré. Plutôt que la référence explicite obligée aux clivages politiques, le rappel des principes et des valeurs fondant l'action. » (Ion, 1997 : 75) Ou encore « Le souci principal est celui d'intervenir au plus pressé et au plus près des populations sans forcément attendre que soit transformé le cadre politico-économique dans lequel se déroule l'action. Mais simultanément, ces initiatives, comme le montrent les squattages ou d'autres actions spectaculaires, indiquent que peuvent co-exister radicalité et souci de résultats, idéal de transformation et lutte au jour le jour : « utopie d'Occase » chante le groupe Zebda. Ainsi, ce qui était hier perçu comme action de ravaudage ou de suppléance du politique peut aujourd'hui être considéré comme de l'ordre de la militance. » (Ion dans Corcuff et al., 2005 : 96)

<sup>23</sup> Voilà alors un autre élément « qui vient bouleverser tout autant le paysage : c'est l'apparition en masse de nouveaux acteurs exclus précédemment directement du jeu politique ou qui n'y avaient accès que par la médiation d'organisations collectives fédérées. » (Corcuff et al., 2005 : 109)

parviennent, malgré la violence de leurs tactiques, à faire reconnaître publiquement leur identité de jeunes exclus, leur mobilisation et peut-être même la pertinence des idéaux qu'ils défendent.

Suite à ces changements dans le caractère et la forme des engagements, la nature du fonctionnement interne et des activités de ces groupes ont aussi beaucoup changé, comme le démontre l'examen des types idéaux de Ion (1997). Pleyers le confirme pour les groupes de jeunes : « La délégation et l'institutionnalisation des associations sont par exemple massivement refusées par ces jeunes<sup>25</sup>. » (2004 : 127) Ils sont là à titre d'individus, parlent en leur nom propre, et veulent faire les choses autrement, agir dans l'ici et maintenant et rendre compte, par cette action, du monde qu'ils voudraient voir poindre. De la même façon que la participation civique et bénévole doit être comprise comme une forme d'engagement, cette création de groupes politiques par des jeunes doit être reconnue comme un engagement à part entière parce que, encore plus que l'acte de voter, elle rend compte d'une conscience politique et de jeunes citoyenNES qui reconnaissent leur pouvoir d'action. Celles et ceux-ci :

« créent de nouveaux espaces permettant davantage de participation. Pour eux, l' « autre monde possible » commence hic et nunc, dans la construction même du mouvement. Très attachés à la continuité entre les moyens et les fins, ils entendent y créer des espaces qui permettent d'expérimenter d'autres formes de vie en commun et de relations sociales, d'autres modes d'engagement et d'organisation davantage en phase avec le monde qu'ils souhaitent. » (Pleyers, 2004 : 130)

Et ce monde qu'ils souhaitent est, souvent, un monde où les gens savent se réunir et avoir du plaisir ensemble. Gauthier et al. le souligne, « le fait d'être jeune transforme parfois la militance et ses manifestations en occasions de festivité et de convivialité » (2004 : 155). Je rappelle, à titre d'exemple, les manifestations qui ont eu lieu à Ottawa lors de la visite du Président George W. Bush en 2004 : les tam-tams, les marionnettes géantes, les masques, le théâtre, pour ne rien dire des gens qui distribuaient de la nourriture végétalienne aux manifestantEs. Pensons également, à titre

---

<sup>24</sup> Je tiens à souligner que « le Black block est une tactique, et rien d'autre. Il n'y a ni leader, ni hiérarchie, ni structure. Il agrège. Surtout des jeunes. Dans la filiation des artistes-activistes de la mouvance des squats, notamment en Allemagne ou en Scandinavie, le Black block s'est articulé autour de l'anticapitalisme, l'antifascisme, l'antiautoritarisme » (Losson et Quinio, 2002 : 156-7)

<sup>25</sup> Par « ces jeunes » Pleyers entend les jeunes « alter-activistes », terme qu'il utilise pour désigner « des jeunes profondément marqués par le mouvement et les grands rassemblements altermondialistes, mais qui en contestent cependant les formes d'organisations. Si les forums sociaux constituent pour eux des références importantes, ils entendent garder « un pied dedans et un pied dehors » et demeurer critiques face à ces événements. » (2004 : 126)

d'exemple, au travail qu'effectue *Reclaim the Streets* (Losson et Quinio, 2002; Shepart et Hayduk) – son nom le dit bien – on réclame notre droit à la rue, à un espace véritablement public, et ce en y organisant des fêtes. Ce qui importe lors de ces mobilisations festives, outre le message, est l'énergie et la créativité qu'on y insufflé. Et oui, « résister, c'est créer » (Aubenas et Benasayag, 2002)

Les jeunes seraient donc « davantage tournés vers l'action [directe] » (Pleyers, 2004 : 128) employant plus souvent des types d'action politique dits « non traditionnels » (O'Neill, 2007 : 11) tel les boycotts et les « buycotts. »<sup>26</sup> Norris (1999, 2003) le souligne « This generation is not "dropping out" of politics but shifting to a new and to different forms of participation. [...] Increasing political sophistication and cognitive mobilization have meant that alternative forms of participation and engagement have become the preference of younger generations.<sup>27</sup> » (tel que cité dans O'Neill, 2007: 21) Donc une fois que les études tiennent compte de ces formes non traditionnelles d'engagement, une perception nouvelle de la jeunesse se dessine. O'Neill écrit, par exemple, « the conclusion that youth engage in a different manner than other Canadians seems more appropriate than one of indifference or apathy » (O'Neill, 2007: 20)— conclusions que tirent plusieurs théoriciens (Pleyers 2004; Quéniart et Jacques 2004; Gauthier et al. 2004, Ion 1997, etc.) Ion lui-même le soulignait en 1997 : « Les quelques études existantes confirment que les discours sur le désengagement des jeunes ne tiennent qu'en se fondant sur une conception étroite de l'engagement référant au modèle traditionnel et qu'il convient de prêter attention à d'autres formes d'inscription civique. » (1997 : 89) Un bref retour sur les formes d'engagement développées par Ion (voir tableau 1) permettra de mieux voir quelles sont les implications de ces transformations dans l'engagement des jeunes avant d'explorer comment ceux-ci adoptent et développent des pratiques démocratiques alternatives.

L'individu qui fait preuve d'un engagement distancié participe bien à sa façon : il a une plus grande autonomie, pratique souvent la pluri-appartenance – et donc forge des liens avec différents groupes,

---

<sup>26</sup> Se réfère au fait de se conscientiser afin d'être un consommateur plus responsable : acheter des produits provenant du commerce équitable, des aliments de cultures biologiques, des savons biodégradables et certifiés « contre l'expérimentation sur les animaux », etc.

<sup>27</sup> Et si on veut parler du vote (puisque c'est un des indicateurs préférés de celles et ceux qui veulent montrer l'apolitisme de la jeunesse d'aujourd'hui), "Voting, for example, can be a particularly unsatisfying form of participation in that the structure of the process provides little in the way of opportunity for engagement (Norris, 2003)" (O'Neill, 2007: 21)

rendant ainsi compte de plusieurs de ses intérêts et convictions, et il est aussi impliqué par « projets » plutôt « qu'à vie », mais plus encore, il connaît, par ces différentes appartenances,

un fonctionnement interne moins collectivisé et moins anonymisé, un moindre formalisme juridique, un moindre emploi du nombre comme moyen de revendication, des actions souvent pensées comme des « coups », l'exigence accrue de technicité, une participation davantage à la carte, une plus grande intermittence des adhésions, un moindre souci d'implantation durable et massive, l'utilisation des compétences personnelles, un autre rapport au temps. (Ion, 1997 : 79)

Voilà des caractéristiques hautement prisées par les jeunes et qui sont souvent présentes dans les formes d'engagement de ceux-ci. Ion le dit lui-même : « Pour n'être donc pas spécifique des jeunes, il reste que l'engagement distancié s'y manifeste assez clairement alors même que cette catégorie est souvent celle disposant de moins de ressources techniques ou relationnelles. » (1997 : 89) C'est, en effet, des formes d'engagement qui répondent bien aux besoins de ceux-ci, non seulement au niveau identitaire – par la pluri-appartenance, le soutien retrouvé dans les groupes d'affinités, et la reconnaissance de leur « je » bien individuel – mais aussi au niveau de leurs ressources temporelles et physiques – la vie étudiante et son horaire bien particulier, la facilité avec laquelle on se sert des nouvelles technologies, etc. Par contre, comme le démontre la littérature sur l'engagement des jeunes, ces nouvelles formes d'engagement ne sont pas sans conséquences. Peu sont celles et ceux qui savent prendre en compte l'avis des jeunes parce que nulLES ne sait qui consulter, aucune représentantE ne peut parler en leur nom. Et bien que, lors de mobilisations ponctuelles, on découvre des réseaux importants, ceux-ci semblent souvent disparaître une fois la mobilisation terminée.

Pleyers souligne également que leur rejet des formes « traditionnelles » ou « formelles » d'engagement implique nécessairement leur absence non seulement des partis politiques (Young et Cross, 2007), mais aussi des mouvements sociaux plus traditionnels, qu'il appelle « les premières victimes [...] de leur détachement et [de leur] remise en cause. » (2004 : 131) Il s'agira donc, dans ce projet, de réfléchir à cette grande question que pose Pleyers en conclusion de son texte :

Ce rejet du débat avec des acteurs politiques traditionnels peut être interprété comme le signe d'une volonté de « faire de la politique autrement », mais ne reflète-t-il pas également les caractéristiques d'un mouvement naissant et encore immature n'ayant pas encore la capacité de confronter ses idées face à d'autres acteurs sociaux? (2004 : 130)

Est-ce que, comme le suggère Pleyers, le refus de faire de la politique formelle, sans avoir « un pied dedans et un pied dehors » des institutions politiques traditionnelles signale nécessairement l'existence d'une tendance de refuser sans proposer, de critiquer et de chercher à déconstruire sans mettre de l'avant des possibilités et des solutions nouvelles? Ou est-ce qu'il ne faut pas plutôt reconnaître, comme l'avance Gaudet que « l'absence remarquable des jeunes dans les institutions formelles [...] laisse entrevoir un groupe qui a peu accès à des institutions qui leur ressemblent ou à des lieux de pouvoir où ils peuvent défendre leur intérêt [...] » (2007 : 20)?<sup>28</sup> Une réponse n'exclue pas l'autre, mais les politiques adoptées varieront de beaucoup dépendant de laquelle de ces explications est privilégiée.

## Les pratiques démocratiques

---

Que les citoyenNEs d'aujourd'hui choisissent de s'engager différemment n'est pas surprenant et il s'ensuit que les pratiques qu'elles/ils adoptent s'adaptent à ce type d'engagement distancié, fluide et nomade. Les pratiques que j'ai rattachées à l'engagement distancié, je les appellerai « pratiques démocratiques alternatives », et leur analyse constituera le deuxième point focal de mon projet. Comme j'ai souligné dans les pages précédentes, il est important de demeurer ouverte à la possibilité d'observer aujourd'hui des formes d'engagement qui sont « militantes » plus qu'elles ne sont « distancées ». De même, il est primordial, dans les pages qui suivent, de garder en tête les pratiques démocratiques plus traditionnelles et conventionnelles qu'empruntent et adoptent les groupes de jeunes. Dans ce but, le tableau 2 en fin de chapitre servira d'aide-mémoire visuel. Ici, j'examinerai avant tout certains ouvrages classiques qui traitent de ces pratiques pour ensuite voir, dans la littérature récente, comment celles-ci se traduisent dans les faits aujourd'hui.

Les auteurEs parlent d'institutions parallèles, de contre-institutions (*counterinstitutions*) ou de contre-organisations (*counterorganizations*), d'organisations communautaires, de démocratie

---

<sup>28</sup> Retenons que Gaudet conclut en affirmant qu'il n'est « pas surprenant de constater l'absence des jeunes des institutions formelles, puisque cet âge de la vie se définit entre autres par une absence d'institutions. Tel que l'explique Arnett, la période d'émergence de l'âge adulte a justement cette particularité de ne pas être normée par des institutions sociales qui standardisent les calendriers de la vie. » (Gaudet, 2007 : 20)

adversariale et de démocratie unitaire, de consciences oppositionnelles, d'actions directes non-violentes, mais surtout de démocratie participative et de démocratie radicale, avec ses répertoires et ses nombreux écrits sur la prise de décision. Afin de fournir un inventaire de pratiques alternatives, il est utile d'examiner avant tout différentes typologies et modes de classification de ces divers modes organisationnels.

Starr aborde la question par le biais de deux grandes catégories pour classer les «contre-institutions» des années soixante et soixante-dix, soit les institutions exemplaires (*exemplary institutions*) et les institutions adversariales (*adversary institutions*). Les premières sont avant tout des communautés utopiques ou des coopératives cherchant à exemplifier, de par leur structure et leur conduite, une série d'idéaux alternatifs. (1979 : 246) Les institutions adversariales, tels les partis politiques ou les syndicats, cherchent plutôt à apporter des changements à l'ordre social. (Ibid., 247) Bien que cette typologie puisse paraître trop simple pour être un réel outil aidant à comprendre différentes pratiques démocratiques, cette dichotomie est une clé de voûte. Comme l'affirme Starr en se référant aux travaux d'Albert Hirschman, cette dichotomie marque le contraste entre les stratégies de « sortie/exit » et de « voix/voice ».

By "exit," Hirschman means any form of unilateral departure from an economic or political entity [...] By "voice," Hirschman means any attempt to exert influence on an organization or government by directly complaining to it, grumbling, demonstrating, or even committing violence towards it. Exemplary Institutions, like utopian communities, are a form of organized exit from a dominant institutional system, whereas adversary institutions are a form of organized voice. (Starr, 1979: 249)

Il va sans dire que les pratiques adoptées par les groupes qui « sortent » de l'arène politique formelle diffèrent de celles qui utilisent leur « voix ». Par contre, certaines organisations, telle *Students for a Democratic Society* (SDS), ont tenté d'être à la fois exemplaires et adversariales. Je tiens à noter qu'une des préoccupations premières de ces contre-institutions fut celle de retisser des liens communautaires. Ceci est également le cas dans les démocraties unitaires (*unitary democracies*) traitées par Mansbridge (1980), qui, elles, cherchent à créer un espace politique basé sur des liens affectifs. Elle écrit « The strength of unitary democracy derives partly from its simplicity: it makes formal and extends to the level of a polity the social relations of friendship. » (1980: 8-9) Cette démocratie unitaire est opposée à la démocratie adversariale (*adversary democracy*), à l'intérieur de laquelle le conflit est perçu comme étant légitime et la pratique du vote et la prise de décision par un

vote majoritaire est instituée. (1980 : 15) Il est utile de remarquer que « l'adversaire », chez Mansbridge, est à l'intérieur du groupe, se référant ainsi au fonctionnement interne, tandis que pour les institutions adversariales de Starr, l'adversaire est à l'extérieur, et n'est atteint que par l'usage de la « voix », telle que développée par Hirschman.

D'autres écrits permettent de voir, au lieu des dichotomies exemplaire/adversariale ou sortie/voix, une typologie qui traite plutôt des différences qui existent entre les groupes qui mettent soit l'accent sur le processus (la participation, l'inclusion, l'égalité), soit sur l'action (le changement social, l'impact direct).<sup>29</sup> Par contre, plusieurs groupes se préoccupent du processus par lequel ils arrivent à leurs décisions *et* l'action qui en résulte; les catégories sont donc poreuses et mouvantes. Polletta utilise, à titre d'exemple, l'organisation communautaire *Communities Organized for Public Service* (COPS), qui, s'inspirant de *Reveille for Radicals* de Saul Alinsky (1946)<sup>30</sup>, cherche à former des alliances entre groupes, sans pour autant rejeter un mode de fonctionnement plutôt hiérarchique, centralisé, fonctionnant par « faible » consensus et ce afin d'arriver à des décisions plus rapidement. Elle oppose COPS au *Direct Action Network* (DAN) pour qui la recherche d'un consensus « fort » est primordiale parce qu'elle permet non seulement une démocratie plus délibérative, où chacun a l'occasion de faire entendre sa voix, mais aussi de trouver une proposition qui peut rendre compte de toutes ces différentes voix/voies et ainsi, créer de la solidarité et de l'empathie au sein du groupe.<sup>31</sup>

Dans son article « Conditions for Democracy: Making Participatory Organizations Work », Rothschild-Whitt traite d'institutions alternatives, qu'elle qualifie également de parallèles et d'oppositionnelles. Pour qu'une démocratie participative règne au sein de ces groupes, certaines caractéristiques sont

---

<sup>29</sup> Poletta écrit justement qu'il s'agit là d'un des dilemmes et source de conflit potentielle pour les groupes qui se veulent démocratiques et participatifs. « Participatory groups did sometimes become preoccupied with how decisions in the group were made, to the detriment of the efforts to bring about external change. » (2002: 214)

<sup>30</sup> Un classique dans la littérature à propos de l'organisation communautaire. Notons que les idées proposées, « as often as [...] they were taken up, they were criticized by other organizers and activists. Particularly in communities of color and among feminists, people took issue with Alinsky's rules, the issues he considered good to work on, the lack of a deeper analysis, and his reliance on formal leadership. » (Ren, 2003: xlix)

<sup>31</sup> De la même façon que les groupes qui pratiquent la « sortie » et la « voix » peuvent avoir des difficultés à travailler ensemble, ne reconnaissant pas la validité des tactiques de l'autre, COPS et DAN, Poletta le souligne, auraient des difficultés à travailler ensemble étroitement. « A DAN activist would be dismayed by COPS leaders' practice of securing agreement on an issue before even bringing it to a meeting. She would likely see the pro forma ratification of positions that takes place at delegates' assemblies as a masquerade of popular control. A COPS leader, for her part, might be put off by the time that DAN activists put into meetings with no clear outcome. A debating society, she might call it, armchair activism for the middle class. » (Poletta, 2002: 177-8)

souhaitables, telles (1) une organisation à caractère transitoire (celle-ci préférerait donc se dissoudre que de modifier drastiquement ces objectifs), (2) l'espace pour la critique, mutuelle et personnelle, (3) la taille du collectif, qui doit être restreinte et qui, lorsque le développement et la croissance sont souhaitables, devraient déboucher sur l'établissement d'une nouvelle organisation, (une deuxième, décentralisée, par exemple), (4) la marginalité économique (pour éviter les hiérarchies, le carriérisme et une trop grande spécialisation), et (5) la diffusion des savoirs, encore une fois pour encourager la participation de chacun. (1979 : 219-234) Chacune de ces caractéristiques implique certaines pratiques. Je me pencherai maintenant sur celles d'entre elles qui font d'une organisation un collectif radicalement démocratique.

Une des pratiques alternatives qui a fait couler le plus d'encre est incontestablement la pratique de la prise de décision par consensus. Le consensus est non seulement une façon plus délibérative et participative de discuter et de décider du fonctionnement, des objectifs et du devenir d'un groupe, mais également une façon de tenter d'instituer l'égalité de pouvoir, de respect et ainsi, de dignité et de statut. (Mansbridge, 1980 : 236) Œuvrer par consensus permet à un groupe de révolutionner la façon dont il vit et fait de la politique, surtout lorsque l'arène politique formelle refuse cette forme de participation et de délibération. Pour les groupes qui y parviennent, le consensus peut créer non seulement solidarité et empathie, mais l'unanimité ainsi créée peut devenir symbolique d'un groupe unitaire et d'une communauté saine. (Idem. : 255)<sup>32</sup> Comme il y a maintes façons de *faire* la démocratie, il y a plusieurs façons de pratiquer le consensus. Mansbridge donne l'exemple d'un collectif féministe à New York où chaque personne, avant une réunion, prend douze disques et doit en « dépenser » un à chaque fois qu'elle parle (1980 : 241), s'assurant ainsi que la réunion n'est pas dominée par quelques « grandes gueules », et ainsi éviter ce que Jo Freeman (1973) a appelé « the tyranny of structurelessness ». Il s'agit donc de modérer, avec ces pratiques plus formelles pour faciliter le consensus, ce que Sommier a appelé « l'anarchie organisée » (2003 : 140).

---

<sup>32</sup> Dans un article de *Students for a Democratic Society* sur la résistance au service militaire, on lit : "you are a serious resistance: don't vote on issues, discuss them until you can agree. All the pain of long meetings amounts to a group which knows itself well, (and) holds together with a serious, human spirit..." (tel que cite dans Mansbridge, 1980: 253)

En 2000, à titre d'anthropologue, Poletta assiste à une réunion<sup>33</sup> du *Direct Action Network* (DAN). Ses observations contiennent maints exemples de pratiques adoptées par ce groupe qui, rappelons-le, fut formé en 1999 pour coordonner les protestations contre l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à Seattle. (2002 : 189). Poletta observe :

Participants in DAN meetings display real respect for the process. [...] A 1960s activist would be surprised by the procedural paraphernalia that accompanies democratic decision making today. There are formal roles in the process—timekeeper, stacker, facilitator, vibes watcher—and sophisticated hand signals. Waving one's fingers as if playing a piano in the air ("twinkling") signals agreement with a point made; forming a triangle in the air with the forefinger and thumb of each hand indicates a concern about whether the deliberative process is proceeding according to form; a raised fist indicates one's intention to block a decision. There is a whole literature on consensus based decision making too, available in handbooks and pamphlets, on websites, and in periodicals. (2002: 190-1)

Bien que les procédures adoptées aujourd'hui pour faciliter la prise de décision par consensus, et, par ricochet, la démocratie participative, diffèrent du mode de fonctionnement dans les groupes des années soixante et soixante-dix<sup>34</sup>, c'est de cet héritage que ces principes sont nés. Il est alors intéressant de voir que Mansbridge qualifie l'usage de l'unanimité, par le consensus, comme à la fois droit de veto (pour que l'individu puisse protéger ses intérêts personnels), et comme moyen d'unifier un groupe. (1980 : 260, 262) Bien qu'elle soit partisane d'une relecture de la démocratie participative et unitaire, son pragmatisme est ici rafraîchissant. Elle affirme qu'un usage de l'unanimité pour à la fois unir et pour se protéger de l'autre, produit souvent une impasse (en faveur du statu quo), des compromis forcés, ou, pis encore, la conformité : l'acquiescement à cause de pressions sociales. (1980: 263)<sup>35</sup> Starhawk est du même avis, soulignant que « when deep divisions exist within a group, or when members don't value the group's bonding over their individual desires, consensus becomes

---

<sup>33</sup> Cet organisateur de SDS le dit si bien que Poletta y trouve le titre de son bouquin " freedom is an endless meeting" (2002: 205)

<sup>34</sup> Poletta le souligne : « Much more than I had expected, 1960s activists were making participatory democracy up as they went along. » (2002: 204)

<sup>35</sup> Pour ce qui est de l'unanimité comme droit de veto, Mansbridge écrit, "the adversary end of equal protection of interests is best met not by consensus, in either its unifying or protective incarnations, nor even by majority rule, the classic adversary device for protecting interests equally, but by some procedure for arranging proportional outcomes." (1980: 269) Dans « The Agony of Inequality » cette fois, elle écrit: « collectivities should look to the ends, rather than fixating on the means. They should insist on equal power only if it is the easiest available way of generating equal respect and opportunities for growth. As for the protection of interests, participants should always ask themselves to what extent their interests are really in conflict.[...] When interests differ, a collective ought to recognize this fact and deal with it by distributing power as equally as possible on that issue—by taking turns, or by making a bargain in which each party loses and gains equally." (1979: 211)

an exercise in frustration. » (1990: 186) Plusieurs groupes sont alors ouverts à diverses méthodes de prise de décisions, telles que de passer à un vote majoritaire.

Comme je l'ai déjà souligné, l'idée de communauté prend ici une importance toute particulière. Comme l'écrit Starr, "It was a romantic ideal of the organization as a community, in which social relations were to be direct and personal, open and spontaneous, in contrast to the rigid, remote and artificial relations of bureaucratic organization." (1979: 245) Avec des relations "directes et personnelles" il s'agit nécessairement de relations qui s'apparentent à la "*face to face society*" de Peter Laslett (1956). Contrairement à la « société territoriale »—que Laslett oppose à la « société du face-à-face »—ici, les membres se connaissent les uns les autres, et toute situation de crise se règle par la rencontre et la discussion. (Mansbridge, 1980 : 270-1) L'idée du face-à-face est alors primordiale<sup>36</sup> : c'est ainsi que l'Autre devient voisinE, que l'empathie est cultivée, et que les intérêts communs ressortent, même si seulement afin d'éviter le conflit. (1980 : 271) Bien que le face à face permette aux membres de construire un environnement où chacunE apprend à vivre avec l'autre, à discuter, à trouver des compromis, à développer son écoute active, le face-à-face tend, comme ce fut le cas dans les groupes refusant une structure formelle, à privilégier certaines personnes et à désavantager des groupes d'individus qui, socialement, le sont déjà.

La question de la représentation physique et de l'inclusion des voix de personnes membres de groupes marginalisés est aussi un enjeu qui a préoccupé et qui préoccupe encore les groupes qui se soucient de leur démocratie interne. Je n'ai ici qu'à rappeler toute la vague de littérature sur l'« *anti-oppression* » qui est publiée, non seulement dans des ouvrages universitaires et théoriques, mais également sur des sites web de groupes politiques/communautaires et d'ONG, sous forme de mandats, de constitutions ou de règlements.<sup>37</sup>

---

<sup>36</sup> Plus loin, Mansbridge écrit « As Laslett writes, the members of a face-to-face society can "share enough of each other's experience" to put themselves effectively in the other's place. He goes so far as to say that "it is only under face to face conditions that such intuitive behaviour—putting yourself in the position of the man you are face to face with—is both continuously possible, appropriate, and sufficient." (271)

<sup>37</sup> Voir, comme exemple, le site du *Student Environmental Action Coalition*, dont les ressources servent maintenant d'inspiration aux jeunes du *Sierra Youth Coalition* qui sont en train de développer leur propre politique *d'anti-oppression*. <http://www.seac.org/resources/antioppression>

Il est important de revenir brièvement sur ce qu'implique une communauté fondée sur des liens affectifs entre membres. Mansbridge le dit dans son chapitre intitulé « The Limits of Friendship » (1980)<sup>38</sup>, et Freeman (1973) l'a écrit en traitant de groupes féministes aux structures informelles. Rinku Sen écrit « [Freeman] argued that the lack of formal structures elevated the role of the informal structure—friendship networks and leadership patterns—that govern human interactions,” (2003: 27)<sup>39</sup> ainsi la non-structure risque d'être aussi hiérarchique et oligarchique que la structure formelle de groupes pratiquant une démocratie plus adversariale, mais d'autant plus pernicieuse parce que ces inégalités ne sont pas nommées. Comme l'écrit Jordan, « flat hierarchies tend to hide bumps » (2002 : 70)

Poletta, en écrivant à propos des « New Leftists » des années soixantes, est du même avis :

[they] had wanted to operate in ways that reflected the humanistic values of personhood and community that they sought on a grand scale. But they lacked a behavioral idiom for enacting such commitments. Instead, they treated each other like friends, taking from a familiar relationship instruction on how to interact with political associates, but also in the process coming up against the limitations of friendship as the basis of a diverse and growing body. (Poletta, 2002: 195)

Elle écrit, plus loin, “this is the participatory democratic dilemma. The very relationships generating the trust and respect that democracy requires may also come with norms that undercut a democratic project (Idem.: 221) Comme je l'ai démontré par l'entremise d'exemples tirées des travaux de Pleyers (2004), pour les jeunes et les groupes d'affinités aujourd'hui, l'amitié et le sentiment d'appartenir à un groupe qui partage des valeurs semblables est très porteur, mais cette absence de structure ne peut servir les organisations et les groupes sans qu'elle empiète sur leur désir d'une démocratie plus participative et plus radicale. Cultiver un fonctionnement interne qui soit réellement démocratique

---

<sup>38</sup> Sur la place de l'amitié dans la démocratie participative, Mansbridge écrit : “In the late 60s and early 70s, the thousands of small collectives that sprang up across the US called themselves “participatory democracies.” They used the term not just as a slogan, but to define themselves as organizations that made decisions: (1) so that the members felt equal to one another; (2) by consensus rather than by majority rule; and (3) in face-to-face assembly, not through referenda or representation. As Aristotle pointed out, these are the principles of friendship. Friendship is an equal relation: it does not grow or maintain itself well at a distance; and its expression is unanimity. “Participatory democracy” tried to extend the ideals of friendship to larger, and in many cases less voluntary associations.” (1980: 290)

<sup>39</sup> Plus loin, Sen ajoute: “Freeman pointed out that many past women's movements fought to formalize and reveal the structures of decision making embedded in informal old boys' networks so that they could confront the exclusion of women directly.” (2003: 27)

participatif implique sans aucun doute la nécessité de gérer la grosseur du groupe, et à restreindre le *membership*.

Bien que l'amitié puisse être problématique pour créer ce que plusieurs ont appelé la culture interne aux mouvements, les groupes pratiquent des formes diverses de rituels. Ceux-ci peuvent consister en rencontres hebdomadaires, soupers « potlatch/potluck », fêtes, camping en groupe, contacts physiques non sexuels, danse (Poletta, 2002 : 196), « cercle de reconnaissance » avant les repas (qui consiste à prendre quelques minutes pour que chaque membre puisse dire pourquoi elle ou il est reconnaissantE de sa journée, de l'événement, du regroupement). À ces rituels on peut rattacher également la pratique du « *checking-in* » ou du « *go around* » au tout début et à la fin des réunions (qui consiste à donner quelques minutes à chaque personne afin de connaître son humeur, ses espoirs pour la rencontre, etc.), celles de raconter des histoires personnelles en groupe, de faire des exercices pour cultiver la créativité, tels les remue-méninges (Starhawk 1990) ou les exercices de théâtre (Boal 1979, 2002), etc. Il y a donc une distinction à faire entre les pratiques démocratiques alternatives adoptées pour radicaliser le groupe quant à son fonctionnement interne et les pratiques qui ont trait au monde extérieur—les pratiques qui sont déployées à l'extérieur du groupe. Comme j'ai traité majoritairement de pratiques internes, en parlant du consensus et des outils pour développer une communauté et l'amitié, je me pencherai maintenant sur les pratiques et les stratégies qu'emploient les groupes pour avoir un impact sur leur environnement politique au sens large.

Si j'ai parlé de communauté, je dois maintenant parler de coalitions. Celles-ci sont des agrégations de divers groupes qui cherchent, par le fait de travailler de concert, à unir leurs forces et leurs ressources. Comme le soulignent Wood et Moore, il y a trois niveaux de coalitions, « ad hoc or project coalitions used to organize mass actions and events; longer-term local organizing coalitions, which link issues, organizations, and movements; and global coalitions between movements in different countries, which exchange information, human and material resources, and coordinate actions.” (2002: 29–30) Il est intéressant de noter que l'existence de mécanismes développés dans le but de créer des communautés et des organisations non-hiérarchiques, mécanismes « hérités des féministes radicales, du mouvement pour les droits civils, l'antiracisme, et le mouvement anarchiste » (ibid. : 30), ont grandement facilité l'établissement des coalitions qui existent aujourd'hui.

Dans son manuel "Training for Change" (2002) George Lakey, développe, afin de démystifier le changement social, cinq étapes pour faire advenir ces changements. La première est la préparation culturelle, qui consiste en l'éducation populaire. Pour arriver à « préparer la culture », il y a certainement un travail d'auto-conscience qui doit être effectué, comme je l'ai démontré dans la section précédente en discutant des jeunes qui prennent conscience d'enjeux importants au sein de groupes d'affinités, en discutant et en s'éduquant collectivement. Ce travail d'auto-conscience peut également prendre des formes plus organisées, voire institutionnalisées. Prenons par exemple les *teach-in*, où les participantEs se rassemblent pour prendre part à des ateliers divers, pour « Expliciter. Échanger. Vulgariser. » (Losson et Quinio, 2002 : 201). Les *teach-in* peuvent être plus petits et locaux, tel *Integrate This! Challenging the Security and Prosperity Partnership of North America* du Conseil des Canadiens qui a eu lieu à Ottawa en avril 2007, ou le *Imagine Ottawa Social Forum* en octobre 2007, ou encore, peuvent être plus important en taille et rassembler des activistes d'un peu partout, comme c'est le cas des plus fameux contre-sommets, les forums sociaux mondiaux<sup>40</sup>. Ceux-ci se veulent avant tout « a space for experiences sharing, debate, networking and the engagement in different plans of actions—as many of them and on as many issues as participants wish. Indeed, social forums are a form of coordination of the GJM [Global Justice Movement].” (Haeringer, 2007: 1) Nous reviendrons à ce thème d'espace, mais pour le moment examinons plus longuement ce qu'implique une « préparation de la culture. »

Cette prise de conscience, par des groupes d'auto-conscience ou par des *teach-in*, permet aux individus mobilisés de se créer une vision afin de savoir vers quoi ils veulent collectivement travailler et lutter. Lakey est un partisan enthousiaste de la pratique du « *soapbox* » qui permet de rejoindre des populations marginalisées ainsi que de développer, chez les locuteurs/trices, des habiletés et des compétences nécessaires pour le travail d'organisation. Il écrit « Standing on a soapbox on a busy street corner is an exercise that develops the speaker as much as the movement.” Et ce parce que

By speaking several times the agitator gains in fluency, in ability to think fast on the spot, in motivation to learn more about the issue, in ability to deal with crowds and hecklers, and in understanding what is on the people's minds. This last is most important. When radicals do

---

<sup>40</sup> Je ne peux, dans un paragraphe, rendre justice à toute la littérature et les réflexions récentes sur le forum social mondial. Prière de consulter l'ouvrage *World Social Forum. Challenging Empires*, Sen et al. (ed.) (2004)

street-speaking we cannot be sectarian, cannot develop elaborate jargon which distance us from people. A speaker also learns to overcome fear. (Lakey, 1973: 63)

Les mouvements sociaux qui veulent représenter des groupes sociaux marginalisés cherchent alors à faire du *outreach* et à diffuser leurs idées de façon innovatrice et accessible.

Les groupes doivent donc avoir une vision, doivent tenter de mobiliser du support et des corps et, pour ce faire, des groupes comme le *MidWest Academy* produisent des guides permettant aux organisateurs/trices de choisir leur cause<sup>41</sup>, de savoir comment la cadrer, et savoir bien se servir des ressources à leur disposition. En ce qui a trait au cadrage, ceci se fait avant tout par les individus qui « préparent la culture », ce que Gamson et al. ont appelé le processus de recadrage, processus par lequel « les participants [identifient] l'expérience qu'ils vivent comme relevant de l'injustice, » il y aurait donc, d'après ceux-ci, « l'adoption d'un « cadre d'injustice ». » (Mathieu, 2004 : 65) Ce cadre doit être assez flexible pour être applicable à plus d'une campagne, et doit être avantageux quant à la façon dont il sera reçu par les médias et la population. (Sen, 2004 : 69–70).<sup>42</sup>

Une autre pratique dont les groupes luttant pour des changements sociaux se servent de plus en plus est l'utilisation de la recherche. Ceci permet non seulement de s'assurer d'avoir ses « *facts straight* » et ainsi demeurer crédible, mais aussi de répliquer aux arguments faux ou biaisés des adversaires, ainsi que de générer une couverture de presse pour conscientiser et mobiliser. (Sen, 2004 : 116) Avec la professionnalisation des mouvements sociaux et la hausse du niveau d'éducation de plusieurs activistes, l'usage de la recherche spécialisée est également en hausse. Il existe, en effet, une multiplicité d'ONG qui font du *lobbying* par l'entremise de leurs efforts en recherche. L'Alliance canadienne féministe pour l'action internationale (FAFIA/AFAI) et l'Institut canadien de recherche sur les femmes (CRIAW/ICREF), par exemple, effectuent toutes deux de la recherche sur le *Transfert canadien en matière de programmes sociaux* pour démontrer les conséquences du trop peu d'argent

---

<sup>41</sup> Le manuel dit « the issue (1) meets the principles of direct action organizing [...], (2) is worthwhile, widely and deeply felt, nondivisive and consistent with the organization's values and visions [...], (3) suggests clear demands [...], (4) is winnable [...], (5) is easy to understand [...], (6) has a clear target [...], (7) has a clear timeframe that works for you. [...], (8) gives you opportunities to build leadership [...], (9) sets up your organization to tackle additional and related issues. » (Sen, 2003: 51)

<sup>42</sup> Notons que « Frames can be expressed in various ways—through campaign slogans and names, the headlines of press releases, or simply the repetition of particular words and phrases. » (Sen, 2004: 70) Autre point intéressant que soulève cette auteure, "One way we can measure progress is by noting the extent to which we can use more radical frames over time." (idem)

versé par le gouvernement fédéral et son impact sur les femmes. Cette propension à la recherche permet également, comme c'est ici le cas, de créer des alliances entre groupes afin de partager les résultats des recherches. (Sen, 2004 : 118)

La pratique du cadrage et la recherche seront considérées comme faisant partie des pratiques démocratiques alternatives parce que la production et la manipulation d'informations, dans le but d'éduquer et de mobiliser la population, est une sorte de *lobbying* auprès de la population. Emprunter ces pratiques équivaut à reconnaître que la démocratie n'existe réellement que lorsque le corps citoyen est informé et prêt à prendre une part active dans les débats sociétaux. La recherche et le cadrage seraient donc des façons plus académiques de pratiquer le « *soapbox* ».

Malgré cette professionnalisation et cette académisation du travail de maintEs activistes, l'action directe comme pratique démocratique alternative est toujours chérie par plusieurs. Dans la documentation du *MidWest Academy*, on dit que l'action directe « leads to a real difference in people's everyday lives, it gives people a sense of their own power, and it changes the relations of power. » (tel que cité dans Sen, 2004: 51). Où la recherche tend à être du domaine quasi-exclusif des universitaires et des individus ayant accès à une formation en méthodologie et en écriture, l'action directe a comme mandat d'être plus accessible—et pour la participation et pour la compréhension. Et comme le dit le slogan de la *Ruckus Society*, groupe qui a pour mandat de former des jeunes activistes dans le répertoire de l'action directe non-violente, « Action Speaks Louder than Words » (Shepard et Hayduk, 2002 : 17) Pour mériter son titre, l'action directe doit comprendre un groupe cohésif, une cible et une revendication. (Sen, 2004 : 79) Elle requiert un changement de paradigme, un désir d'agir dans l'ici et le maintenant. Jordan écrit,

Direct action is about perceiving reality, and taking concrete action to change it yourself. It is about working collectively to sort out our own problems, doing what we thoughtfully think is the right course of action, regardless of what various 'authorities' deem acceptable. It is about pushing back the boundaries of possibility, about inspiration, empowerment. It is about thinking and taking, not asking and begging. (2002: 62)

Ou encore,

Direct Action is the driving force behind the new unrest [...] The key is action, not dull rallies where one speaker after another drones on, or meetings that just lead to more meetings, or

studies that never end. Instead, most of the new organizing [...] emphasizes praxis over long debates. (Shepard et Hayduk, 2002: 17)

L'action directe, avec tout ce qu'elle peut contenir de transgressions créatives et de mobilisations festives, nous ramène aux jeunes de Pleyers, pour qui "le caractère festif des mobilisations est dès lors particulièrement important [et pour qui] la socialité, la joie d'être ensemble et l'amitié sont des éléments fondamentaux de l'engagement." (2004 : 127) Pour faire le pont avec les nouveaux mouvements sociaux, les mobilisations actuelles et récentes, et les activistes qui s'engagent de façon distanciée, je tiens à rappeler ce que Saul Alinsky écrit dans *Rules for Radicals*, « A good tactic is one that your people enjoy. If your people are not having a ball doing it, there is something very wrong with the tactic." (1971: 128)

Bien que l'exploration d'actions et de mobilisations particulières effectuées par des groupes peut sembler appartenir davantage au répertoire d'action<sup>43</sup> du groupe qu'à ces pratiques démocratiques, je soutiens qu'il est juste, dans le cadre de ce projet, d'explorer des pratiques relevant plus largement du répertoire parce que celui-ci permet de rendre compte de l'impératif à la créativité, surtout dans les groupes de jeunes. Pour cultiver l'idéal de démocratie participative il faut évidemment mobiliser pour que des individus participent, et quel meilleur outil d'*outreach* que la créativité? Belles affiches attrayantes<sup>44</sup>, mobilisations festives<sup>45</sup>, usage de graffiti pour diffuser de l'information sur les rassemblements<sup>46</sup>, théâtre de rue<sup>47</sup> : quoi de mieux pour faire un *statement*! Et quoi de mieux pour les groupes « par et pour » les jeunes qui cherchent à faire de la politique *autrement*, et de créer des façons d'être politique qui soient réellement *alter* que d'adopter un répertoire d'action qui se traduit nécessairement en pratiques démocratiques *alternatives*. Comme l'écrivent Wood et Moore, pour démontrer qu'une culture politique dynamique facilite la mobilisation et l'esprit critique,

---

<sup>43</sup> Définissons : « le terme de répertoire a été choisi en référence au théâtre : de la même manière qu'une troupe inscrit différentes pièces à son répertoire [...] chaque groupe ou organisation maîtrise un nombre donné de formes d'action [...] Selon le degré d'inventivité de leur militants, mais aussi en fonction de l'importance que revêt pour elles la médiatisation, des organisations vont se cantonner à un répertoire composé de formes relativement « classiques » et routinières de protestation, tandis que d'autres vont davantage miser sur la nouveauté et le caractère spectaculaire ou perturbateur de leurs actions. » (Mathieu, 2004 : 134)

<sup>44</sup> Voir les œuvres du Beehive Design Collective, <http://www.beehivecollective.org/>

<sup>45</sup> Pensons, encore une fois, à la manifestation à Ottawa lors de la visite de Bush en 2004.

<sup>46</sup> Rappelons nous tous les « Oct.28th—Say No to War » peints sur les murs de notre ville à l'aide de pochoirs.

<sup>47</sup> Comme exemple, un groupe de jeunes de la Coalition jeunesse Sierra (SYC/CJS), lors de April Fools – Fossil Fools 2006, se promènent dans le Marché By costumés en gens d'affaires avec des canettes d'huile, accusant des passantEs d'avoir une dépendance au pétrole, pour conscientiser les gens quant aux méfaits de notre dépendance sur les combustibles fossiles.

theatrics are central to a vision of a creative empowered society. The “carnavalesque” approach to protest is in part a backlash against routinized demonstrations and negotiated arrests, and is aimed at directing attention to issues of power and control. As the puppet-making network Art and Revolution explains: “We believe that our politics suffer without creative vision in the same way that our art suffers without political or social relevance” (Art and Revolution 2001)<sup>48</sup>. (2002: 31)

Creusons ici les effets de cette créativité, cette ouverture, sur la vision que se donnent les groupes de jeunes, plus précisément les groupes altermondialistes. Pleyers affirme que les jeunes aujourd’hui, étant les enfants de « la modernité, la crise et du désenchantement », sont les « orphelins des grandes idéologies du 20<sup>e</sup> siècle qui promettaient des lendemains qui chantent » (2004 : 129)<sup>49</sup>, d’où la préférence pour la militance dans l’ici maintenant.<sup>50</sup> Dans l’article “The vision thing: were the DC and Seattle protests unfocused, or are the critics missing the point” (2002), Naomi Klein affirme que cette critique du mouvement altermondialiste est non pas la critique d’une pénurie de vision, mais d’une absence d’une grande théorie révolutionnaire, telle le marxisme, l’écologie radicale, ou l’anarchie (2002 : 272). Elle ajoute qu’en effet, il n’y a pas aujourd’hui de grande théorie révolutionnaire, « and for this we should be extraordinarily thankful » (ibid.) J’ai déjà brièvement mentionné les effets et les inconvénients de cette absence, notamment l’incapacité de la politique formelle à rendre compte de leurs intérêts et de leurs voix—puisqu’ils représentent des multitudes d’intérêts et parlent de plusieurs voix, mais, comme l’écrit si bien Klein :

It is to this young movement’s credit that it has as yet fended off all of these agendas and has rejected everyone’s generously donated manifesto, holding out for an acceptably democratic, representative process to take its resistance to the next stage. Perhaps its true challenge is not finding a vision but rather resisting the urge to settle on one too quickly. If it succeeds on warding off the teams of revolutionaries-in-waiting, there will be some short-term public relations problems. Serial protesting will burn some people out. Street intersections will declare autonomy. And, yes, young activists will offer themselves up like lambs – dressed, frequently enough, in actual lamb costumes – to the New York Times op-ed page for ridicule. But so what?

---

<sup>48</sup> Artandrevolution.org par exemple assure, Berthold Brecht à l’appui, que « l’art n’est pas un miroir destiné à refléter la réalité, mais un marteau avec lequel on le façonne ». » (Losson et Quinio, 2002 : 33)

<sup>49</sup> Il affirme, un peu plus loin, que « les formes même de l’engagement des jeunes basées sur les projets et l’expérience concrète sont incompatibles avec une grande idéologie « clé en main » » (Pleyers, 2004 : 129)

<sup>50</sup> Comme le souligne Losson et Quinio, « Loin des idéaux révolutionnaires, les jeunes militants savent que « le Grand Soir ne viendra pas ». « Le dernier siècle était celui du gros. Gros héros, grandes idées, gros projets, grosses bombes, grosses entreprises. Le prochain sera celui du « small » [...] » dit Soren Ambrose. « Vrai, répond Naomi Klein, il n’y a plus chez les néo-radicaux aujourd’hui cette idée de renverser purement et simplement le pouvoir. L’Avenir passe par les actions locales, c’est la seule manière de recycler leurs idées en les faisant foisonner. » (2002 : 30)

Already, this decentralized, multi-headed swarm of a movement has succeeded in educating and radicalizing a generation of activists around the world. Before it signs on to anyone's ten-point plan, it deserves the chance to see if, out of its chaotic network of hubs and spokes, something new, something entirely its own, can emerge. (2002: 273)<sup>51</sup>

Voilà. Il faut accepter pour le moment que l'agenda, le plan suprême et la grande idéologie seront pour plus tard. J'examinerai donc maintenant ces manifestations de créativité, ces occupations festives, ces transgressions délicieuses.

Un des éléments qui revient souvent lorsqu'on parle des manifestations de groupes (composés surtout) de jeunes, est la problématique de l'espace public. Pensons, par exemple, au groupe *Reclaim the Streets* (RTS)<sup>52</sup>, ou encore, son plus petit et plus récent homologue français, le groupe Apprentis agitateurs pour un réseau de résistance globale (AARRG!). Pour ces groupes, la réappropriation urbaine est au cœur du message qu'ils veulent faire entendre et ce désir de réappropriation englobe leur revendication d'une démocratie plus participative dans le fait qu'ils cherchent un espace pour participer, pour être entendus, et pour échanger. Comme le dit cette publication de RTS, « If there is no place to freely assemble, there is no free assembly. If there is no place to freely express, there is no free expression. » Et plus loin « We demand great feasts of public space. » (Duncombe, 2002: 221) Par l'occupation d'intersections, les « tea party » fantasques, les « fêtes de rue » qui réussissent à bloquer des rues entières, des groupes comme RTS, souhaitent pousser les participantEs et les passantEs non seulement à penser de façon critique à propos de notre usage de l'espace urbain—sa commercialisation et la corporatisation de nos villes—mais aussi à imaginer pour un moment, le temps d'une danse ou d'un thé, ce que pourrait être cet espace dit public. Avec son usage de l'ironie, de la fantaisie, et sous l'influence du dadaïsme, du surréalisme, et du situationnisme, nous avons affaire à ce que Sommier a appelé « l'esthétisation de la révolte. » (2003 : 186)<sup>53</sup>

---

<sup>51</sup> Losson et Quinio l'affirme eux aussi : « il s'agirait non pas de se trouver une vision, une alternative, mais plutôt résister à l'envie d'en choisir une. Bien sûr, il y a des filiations, des héritages. Mais la nouvelle radicalité revendique un droit d'inventaire. » (2002 : 30) Voir aussi Corcuff et al. (2005).

<sup>52</sup> L'organisation *Reclaim the Streets* est « née au début des années 1990 dans la frange radicale des écologistes pour lutter contre un plan de construction routière, avant qu'elle ne se déplace, en 1995, par une alliance avec les squatteurs et les ravers, dans les centres urbains sur le thème de la « réappropriation de la ville ». » (Sommier, 2003 : 184-5)

<sup>53</sup> Losson et Quinio l'affirme également: « La contestation mondiale ne se limite pas au « fuck capitalismo » entendus par exemple à Gênes. Il y a aussi une forme d'esthétisme de la colère, un humour de la rage, une utopie créatrice. » (2004 : 32)

Si pour les jeunes alter, « résister, c'est créer » (Aubenas et Benasayag, 2002), pour ces Argonautes— les membres/participantes de AARRG!—« s'émanciper, se révolter, lutter, bref faire de la politique, c'est d'abord se faire plaisir. » (Sommier, 2003 : 186) Ceci est apparent dans les rassemblements de *Critical Mass* également, encore une fois avec le thème de la réappropriation d'espace urbain,<sup>54</sup> cette fois-ci utilisant vélos et souvent des costumes, des trompettes et autres musiques à bouche, pour monter une fête-caravane<sup>55</sup>. La créativité et le plaisir de la transgression<sup>56</sup>—mais aussi le plaisir d'être ensemble et de prendre une part active dans un collectif, rend compte de la prégnance du mouvement *Do-it-Yourself* (DIY) dans la culture activiste chez les jeunes. En discutant du fonctionnement interne de RTS, Duncombe l'affirme :

The meetings were messy: chaotic and long, reflecting the inexperience of a number of newcomers to political organizing. But the chaos reflected something else: a certain studied non-professionalism, an unspoken commitment to keep things messy in order to allow for maximum participation of those who were new to organizing. But newcomers didn't come to RTS because of messy meetings (and more experienced politicians didn't leave because of them); instead they came because of those meetings, and the action that was being planned symbolized a philosophy that had been percolating in the cultural underground for the past two decades: Do-it-Yourself. (Duncombe, 2002: 219)

Ce qui est central dans la mouvance DIY est donc la participation, l'initiative personnelle, la persévérance, l'énergie.<sup>57</sup> La pratique DIY signale également, comme ce fut le cas des organisations exemplaires et de la démocratie unitaire, un activisme dans le quotidien, au niveau local, à petite échelle (*small-scale*).

Comment parler des groupes de jeunes et de leurs pratiques activistes sans parler des médias. Je tiens à noter, avant tout, l'instrumentalisation des médias lors des manifestations, avec des actions chacune plus spectaculaires les unes que les autres dans le but d'attirer l'attention et de se retrouver sur les ondes le lendemain. *Act Up* fut le premier à pousser cette instrumentalisation (Sommier,

---

<sup>54</sup> « But what exactly is Critical Mass? It has been referred to as a protest, a form of street theater, a method of commuting, a party and a social space. » (Blickstein et Hanson, 2001: 352)

<sup>55</sup> Où les jeunes hurlent et chantent des slogans tels « Whose streets? Our streets! », « If you love your car, set it free! », « Ride your bicycle! » (Critical Mass Ottawa, 2006)

<sup>56</sup> Pour une élaboration de l'articulation entre le plaisir et la transgression, voir le chapitre « Pleasure as State Crime » de Tim Jordan, 2002 : 81-100.

<sup>57</sup> Un porte-parole de RTS l'affirme également : « Les jeunes [...] vont montrer que si on veut reconquérir nos rues, repousser symboliquement les voitures et au-delà faire à l'individualisme érigé en mode de vie, il faut passer à l'acte. On ne change pas les choses en votant. On les change en le faisant soi-même. » (tel que cité dans Losson et Quinio, 2004: 24)

2003 : 184) avec ses « *die-in* » spectaculaires. Par contre, loin de ne vouloir que s'attirer les médias *mainstream*, les activistes aujourd'hui, comme le suggère cette fameuse citation : « don't hate the media, *become the media* » (Losson et Quinio, 2002 : 177), deviennent journalistes et se servent des médias alternatifs, l'Internet notamment, pour diffuser les nouvelles que le *mainstream* refuse de couvrir, tel les collectifs AlterNet.org, Indymedia, New Internationalist, OneWorld.Net, ZMagazine/ZNet, Rabble.ca, parmi bien d'autres. (Wainwright, 200 : 248-9) L'Internet permet donc, à la fois la création et l'échange d'un fouillis chaotique d'information, et un environnement dans lequel on peut voir poindre une meilleure démocratie des connaissances, du leadership et de l'information<sup>58</sup> : un refus des mobilisations organisées hiérarchiquement. Comme le souligne Naomi Klein,

Thanks to the Net, mobilizations are able to unfold with sparse bureaucracy and minimal hierarchy; forced consensus and labored manifestos are fading into the background, replaced instead by a culture of constant, loosely structured, and sometimes compulsive information-swapping. What emerged on the streets of Seattle and Washington was an activist model that mirrors the organic, decentralized, interlinked pathways of the Internet – the Internet come to life.” (2002: 267)

Donc non seulement le vocabulaire dont nous nous servons pour parler du fonctionnement de nos groupes est-il celui de l'Internet, notamment « réseau-réseautage-réseauter », mais nos coalitions fonctionnent comme l'Internet.

Il y a celles et ceux qui veulent créer une presse alternative, des institutions parallèles comme le suggère Lakey, et celles et ceux qui choisissent plutôt de bloquer le système *mainstream*, comme par exemple les artistes détourneurs de publicité (*culture jamming, adbusting*)<sup>59</sup>, et les « *hacktivistes* »

---

<sup>58</sup> Bien que la connaissance et le contrôle des médias soient plus partagées dans le monde des médias alternatifs, n'oublions pas que “all this talk of radical decentralization conceals a very real hierarchy based on who owns, understands and controls the computer networks linking the activists to one another – this is what Jesse Hirsh, one of the founders of the anarchist computer network Tao Communications calls a “geek adhocracy”.” (Klein, 2002: 268)

<sup>59</sup> Pour d'excellents exemples de *culture jamming* politiques et engagés, prière de voir le superbe ouvrage « Wall and Piece » de Banksy, ou visiter le [www.banksy.co.uk](http://www.banksy.co.uk) À propos de la réappropriation de l'espace urbain celui-ci écrit « Imagine a city where graffiti wasn't illegal, a city where everybody could draw wherever they liked. Where every street was awash with a million colours and little phrases. Where standing at a bus stop was never boring. A city that felt like a living breathing thing which belonged to everybody, not just the estate agents and barons of big business. Imagine a city like that and stop leaning against the wall – it's wet.”

(le *hacking* à des fins politiques)<sup>60</sup>. Encore une fois, ces pratiques sont hyper créatives, se veulent amusantes, provocantes, et, plus important encore, permettent à l'activiste d'être engagéE à sa façon et sur les projets qui l'intéressent.

Tableau 2 : Les pratiques démocratiques et les formes d'engagement\*.

	Engagement militant	Engagement distancié	Engagement distancié modifié/groupes de jeunes
<b>Interne : la communauté</b>			
<b>La prise de décision</b>	La délégation, la représentation, le vote	Démocratie participative, directe, p.ex. le consensus	Démocratie participative, directe, p.ex. le consensus
<b>Les rapports entre members</b>	Très forte sociabilité interne	(Plus) faible sociabilité au sein du groupe. Existence de niches ou « petites nous ».	Très forte sociabilité. Importance du groupe d'affinité et de l'appartenance
<b>Les rituels</b>	Rites d'adhésion, manifestations extérieures, etc.	Célébrations comme façon de montrer sa capacité attractive	« Community Building », rituels pour se connaître et mieux s'exprimer.
<b>Externe: le <i>outreach</i></b>			
<b>L'(auto-)éducation</b>	Entrée par appartenances primaires = outreach dans ces communautés	Entrée par les intérêts et préoccupations individuelles = foires d'informations, <i>teach-in</i> , sommets, etc.	Entrée par les intérêts et préoccupations individuelles = foires d'informations, <i>teach-in</i> , sommets, etc.
<b>Les événements/l'action du groupement</b>	On passe par le politique formel, événements politiques conventionnels (grèves, manifestations)	Action directe, actions souvent pensées comme coups.	Action directe, actions souvent pensées comme coups, importance de la créativité, du mouvement DiY.
<b>Les medias</b>	Médias dits traditionnels, et mode plus conventionnel de les utiliser	Médias alternatifs, instrumentalisation des médias dits traditionnels, <i>culture jamming</i> , usage des <i>listserv</i> , etc.	Médias alternatifs, instrumentalisation des médias dits traditionnels, <i>culture jamming</i> , usage des <i>listserv</i> , etc.

\* Les informations des colonnes « engagement militant » et « engagement distancié » sont tirées de Ion, 1997, (sauf la rangée « médias » qui s'en inspire), et la colonne « engagement distancié modifié » s'en inspire tout en tenant compte de la revue de la littérature sur les groupes de jeunes. Ce tableau sert d'outil de mémoire, lire le corps du texte pour les références.

<sup>60</sup> À propos du *hacktivism*, Jordan écrit, pour faire le point, "During the World Trade Organization meetings in Seattle in 1999, there were simultaneous online and offline protests. As demonstrators occupied the streets, hacktivists occupied websites." (2002: 122)

L'activisme des jeunes prend aujourd'hui des formes très diverses (voir tableau 2): de la communauté, au consensus, des amitiés aux coopératives, du pochoir aux marionnettes, de la pétition au « *buycott* ». On se sert de ses contacts, de son portable, de son corps et de ses mains, de son vélo et de sa voix. Dans les pages qui précèdent j'ai tenté de démontrer que les jeunes non seulement s'engagent et participent différemment, mais adoptent et créent des pratiques pour faire de la démocratie différemment. Et en vrais *alter*, certainEs prennent plaisir à réécrire les règles du jeu.

---

### Les objectifs.

Je cherche à documenter les façons dont les jeunes s'approprient certaines façons de faire démocratiques, c'est-à-dire comment ils apprivoisent le politique et la démocratie afin de mieux agir sur eux et pour devenir de réels acteurs dans l'arène politique. L'objectif de cette thèse est d'étudier les jeunes membres de groupes environnementaux à Ottawa et leur participation dans ces groupes afin de mieux comprendre comment ils font de la politique autrement, par (1) la forme et le lieu de leur engagement et (2) l'expérimentation de nouvelles formes de démocraties et de pratiques démocratiques alternatives.

### Les questions de recherche.

Question 1 : Dans quelle mesure les jeunes membres de groupes environnementaux à Ottawa pratiquent-ils des formes d'engagements individualisés, distancés, multiples et transitoires décrits dans la littérature? Question 2 : Dans quelle mesure est-ce que, par leur engagement dans ces groupes, ceux-ci expérimentent des formes diverses et alternatives de *faire* la démocratie et quel portrait pouvons-nous tracer de leurs pratiques?

### La thèse défendue.

Je soutiendrai ici une thèse qui est déjà défendue par plusieurs (Quéniart et Jacques, 2002; Hudon et al., 1991; Pleyers, 1998; etc.), à savoir que les jeunes sont politiques et *font* de la politique autrement. Je cherche également à étudier s'il est juste de croire que les jeunes écologistes, qui en

cherchant une concordance et une cohérence entre leurs style de vie et leurs idéaux, entre leurs pratiques individuelles et la collectivité dont ils sont membres, parviennent à créer et adopter des pratiques démocratiques alternatives et innovatrices. Ces jeunes feraient alors de leur vie et de leur quotidien une œuvre politique. Ainsi, par leur profonde remise en question (et dans certain cas, leur plus décisif rejet) de la politique institutionnelle, les jeunes écolos parviendraient, par leur engagement politique différencié, à rendre compte du caractère poreux des frontières du politique.

La thèse défendue sera alors la suivante : Par l'entremise d'un engagement différent – un engagement souvent distancié et individualisé – les jeunes parviennent à trouver un lieu d'où ils peuvent, individuellement ou collectivement, agir sur le politique et, ce faisant, ils participent à la création et l'adoption de pratiques démocratiques alternatives.

Ce projet contribuera à l'avancement de la connaissance de par le fait qu'il va recouper d'importants travaux sur les nouveaux mouvements sociaux, la démocratie, et l'engagement des jeunes, et ce, tout en créant une ouverture pour que les discours des jeunes militantEs se fassent entendre. Comme maintes questions restent à être posées, il est important de trouver de nouvelles façons afin de parvenir, non seulement à comprendre l'engagement différencié des jeunes, mais à le comprendre du point de vue de l'acteur. Mon projet pourrait contribuer au développement de ce champ d'étude.

## *chapitre 2 : méthodologie*

Cette recherche portant avant tout sur les jeunes et leurs différentes expériences à l'intérieur de groupes politiques, je dois évidemment utiliser cette occasion pour parler à des jeunes à propos de leur engagement. Par contre, comme je l'ai découvert en entamant ce projet, ce n'est pas si simple que cela et plusieurs autres décisions et voies méthodologiques et épistémologiques doivent être explorées et choisies pour arriver à construire un projet compréhensif. Dans ce chapitre, je discuterai des décisions méthodologiques prises, et je justifierai ces choix. Comme j'ai eu affaire à des groupes informels, des formes d'engagement 'à la carte', et des jeunes transitoires, il m'a fallu accepter, dans le cadre de ce projet, que mes choix méthodologiques soient, eux aussi, flexibles, et souvent, même si j'aurais aimé emprunter une méthode particulière, il m'a fallu accepter que ce soient plutôt les *principes* de cette méthode qui inspirent et qui soient présents dans ma recherche.

Ceci dit, c'est par l'exploration de plusieurs questionnements épistémologiques et méthodologiques que je suis arrivée à cerner ma méthodologie pour ce projet. Je vais donc, en première partie de ce chapitre, explorer le champ de la recherche action, le thème de la connaissance comme pouvoir, les méthodes participatives et, finalement, la narration comme moyen de connaître et comme moyen de rapporter. En deuxième partie, je montrerai comment ces divers questionnements ont donné forme à mon projet, notamment en ce qui a trait à la question de la tranche d'âge ici représentée, du choix du mouvement environnemental, ainsi que des méthodes de collecte de données et la méthode d'analyse de données sélectionnées.

### **Questionnements épistémologiques et méthodologiques**

Pour transposer mon activisme dans mon travail académique, je dois développer des méthodes de recherche qui soient correctes et rigoureuses. Cela requiert davantage qu'un processus de désapprentissage d'une formation positiviste puisque cela m'oblige à repenser les modes de production de savoir traditionnels ainsi que d'être critique vis-à-vis des structures de pouvoirs inhérentes à ces modes de production de savoirs. Mon besoin d'apprendre, comme le dit Spry, "to walk the talk of [my] scholarship" (2006: 204) s'exprime alors par un désir d'élaborer et d'adopter

des méthodes de recherche plus démocratiques et plus participatives. En effectuant de la recherche sur les cultures politiques de jeunes et l'adoption et le développement de pratiques démocratiques alternatives à l'intérieur de ces groupes, j'ai trouvé que la littérature sur la recherche action fut une excellente source de laquelle soutirer les connaissances méthodologiques et théoriques nécessaires pour revendiquer que je ne puis effectuer ce genre de projet de recherche sans adopter des formes émergentes de recherche participative.

### **Action. Recherche. Théorie.**

La recherche action, étant née d'une frustration avec les méthodes existantes, est une philosophie de vie autant qu'elle est une méthode (Fals Borda & Rahman, 1991: 25) Ces méthodes existantes, non seulement ne permettent-elles pas aux chercheurEs "to provide incontrovertible answers to persistent social problems [thus failing to] engage problems in the sites where they occur" (Lincoln, 2001: 124), mais ne réussissent pas à impliquer et à faire participer toutes les parties prenantes du projet. Ainsi, ce sont les perspectives des chercheurEs professionnelLEs qui sont privilégiées, et il devient difficile de promouvoir l'agentivité (*agency*) de touTEs les acteurEs impliquéEs. (*Ibid.*: 125) Mais plus que de promouvoir l'agentivité, la recherche action favorise la création de nouveaux sites, de nouvelles habiletés et de nouveaux processus pour la production de savoirs.

Par la recherche action, la chercheure universitaire se réapproprie le terrain et son *membership* dans la communauté élargie. Elle devient ce que Gramsci a appelé « l'intellectuelle organique »; elle travaille pour améliorer sa communauté puisqu'elle sait que son destin est inextricablement lié au sien, déterminé par le sien. Pour des penseurs tels Gramsci, Freire, ou Castoriadis, il existe, en effet, un impératif pour l'intellectuelLE d'être aussi activiste. Freire écrit,

When a word is deprived of its dimension of action, reflection automatically suffers as well; the word is changed into idle chatter, into *verbalism*, into an alienated and alienating "blah." It becomes an empty word, one which cannot denounce the world, for denunciation is impossible without a commitment to transform, and there is no transformation without action. (Freire, 2000: 87)

La recherche qui unit le verbe et l'action aurait donc des possibilités libératrices et pour la chercheure et pour la participante.

Lorsque les chercheurEs commencent à se servir de telles méthodes, elles/ils aident à clarifier ce que le militantisme est ou devrait être (Fals Borda & Rahman, 1991: 6). En adoptant une vision participative du monde, il devient possible de reconnaître l'importance de l'inclusion d'éléments endogames dans la recherche et la nécessité d'être unE de plusieurs participantEs dans ce que Reason et Bradbury ont appelé "a wider knowledge democracy." (2001: 7) Maintenant, étant donnée que j'étudie l'émergence et l'adoption de pratiques démocratiques alternatives dans les groupes politiques de jeunes, il n'est qu'approprié que j'adopte moi aussi de telles pratiques dans la conception de mon projet de recherche. Comme le souligne Greenwood et Levin, "The democratic element in the inquiry process indicates that mutualism between outside researchers and inside participants must exist. [And this is vital as] action research is a communication process where the best of both sides can merge through the inquiry process." (1998: 77) Afin que cette communication et que cette fusion aient lieu, des relations égalitaires entre touTEs les participantEs, chercheure incluse, doivent être établies. Mes questions de recherche ne doivent pas être statiques et ne peuvent demeurer ignorantes des événements qui ont lieu dans les groupes de jeunes, de la même façon que ma méthode d'analyse des données et ma voix de chercheure ne doivent faire taire ou éclipser les idées et les connaissances des jeunes avec qui je vais faire mon terrain. Je ne puis alors prétendre étudier la démocratie sans *faire* la démocratie. Adopter des principes de la recherche action, une méthode de recherche participative, me permet de garder ces préoccupations au premier plan, comme elles le sont dans les groupes politiques de jeunes.

#### **La connaissance. Le pouvoir.**

Si je souhaite développer une méthode démocratique inspirée, différentes relations de pouvoirs vont devoir être explorées dans le cadre de ce projet. Comme je viens de le souligner, les relations dialectiques théorie-pratique sont sources de défis pour les chercheurEs qui tentent à effectuer de la recherche qui soit socialement et politiquement utiles aux acteurEs et aux communautés locales. La recherche participative est donc devenue un outil prisé pour faire ce que Gaventa et Cornwall ont nommé "closing the gap, remedying power inequities through processes of knowledge production, which strengthened voice, organization and action." (2001: 71) Bien que les binaires théorie/pratique et connaissances scientifique/connaissances locales et traditionnelles aient été tronquées dans la

tradition académique, un équilibre doit être établi entre ces deux pôles; la théorie sans action est impotente et l'activisme sans théorie fait preuve d'un manque de direction.<sup>61</sup>

Le dénigrement des connaissances pratiques et de l'action dans mon champ d'étude a aussi, immanquablement, signifié l'exclusion d'individus qui possèdent ces connaissances et ces priorités. En effet, le silence de peuples locaux dans beaucoup de recherche en sciences sociales est assourdissant. Le concept « being organized out »<sup>62</sup> de Schattschneider (1960) permet donc de concevoir et notre système de production de connaissance scientifique et notre sphère politique comme étant une boîte dans laquelle certaines choses sont faites pour être à la taille, mais d'autres simplement ne le sont pas. Des groupes de personnes et des préoccupations sont alors non seulement tuent et fais Autre, mais « organized out », c'est-à-dire, rendus impertinents et hors de propos. De plus, à l'insu des gens peu critiques, ces groupes de personnes et ces préoccupations sont retirées de l'arène politique et de nos recherches sans pour autant qu'il n'y ait eu de réelle discussion sur ce qui allait être perdu suite à un tel retrait, une telle exclusion. En effectuant un projet de recherche sur/avec des jeunes, ces questions doivent être considérées et mes méthodes doivent rendre compte de mon désir de faire en sorte que leurs/nos réalités soit, effectivement « *organized in* ». Dans ce contexte, il est utile de rappeler que la connaissance est un pouvoir, « *knowledge is power* ». En effet, Gaventa et Cornwall soutiennent que "power and knowledge are inextricably intertwined" (2001: 70).

Si la connaissance est un pouvoir, il est alors primordial de reconnaître qu'il existe différentes façons de connaître (*ways of knowing*) et que les hiérarchies qui subsistent entre celles-ci ne servent qu'à légitimer une façon de connaître au détriment de toutes autres, et n'aide en rien à la production de recherche qui soit pratique et juste. Ces façons de connaître, développées par Heron (1992, 1996)

---

<sup>61</sup> Utilisant George Smith comme exemple, Campbell est d'avis que l'intellectuelLE-activiste peut faire mieux. "Activists most often use research to support a direction they are taking and to provide evidence favouring their side of an argument or struggle against the other side. But if we catch hold of what George Smith was doing, we see that the research that he conducted offered activists something else. It provided analytic help for activists in thinking about and determining an effective direction for activism." (Campbell, 2006: 87)

<sup>62</sup> S'inspirant du travail de Schattschneider (1960: 71), Gaventa et Cornwall avancent que "political organizations develop a mobilization of bias [...] in favour of the exploitation of certain kinds of conflict and the suppression of others [...] Some issues are organized into politics while others are organized out. The study of politics, Bachrach and Baratz argued, must focus 'both on who gets what, when and how and who gets left out and how' (1970: 105)" (Gaventa & Cornwall, 2001: 71)

consistent en une épistémologie étendue.<sup>63</sup> Celle-ci est constituée de la connaissance expérientielle (*experiential knowing*), "knowing through the immediacy of perceiving, through empathy and resonance;" de la connaissance présentationnelle (*presentational knowing*), "which emerges from experiential knowing and provides the first form of expressing meaning and significance through drawing on expressive forms of imagery" (Heron & Reason, 2001: 183), ainsi que la connaissance propositionnelle (*propositional knowing*), "knowing through ideas and theories," et la connaissance pratique (*practical knowing*), "which is knowing 'how to' do something and is expressed in a skill, knack or competence." (*Idem*) Dans ce que ces chercheurs ont appelé l'enquête co-opérative (*co-operative inquiry*), les connaissances sont d'autant plus valides et sûres lorsque ces quatre façons de connaître sont reconnues comme compatibles et sont harmonisées. La recherche est donc rigoureuse lorsque "our knowing is grounded in our experience, expressed through our stories and images, understood through theories which make sense to us, and expressed in worthwhile action in our lives." (*Ibid.*: 183-4)

Si, dans mes choix méthodologiques, je veux agir sur cette conviction qu'il existe maintes façons de connaître et plusieurs formes de connaissances qui soient légitimes, je dois non seulement faire ce que Gaventa et Cornwall ont dénommé "challenging expertise with expertise but [also be] expanding who participates in the knowledge production process in the first place." (2001: 70) En tentant de trouver une façon de fusionner les connaissances et les vérités d'une multiplicité d'acteurEs et de parties prenantes, c'est la définition même de la connaissance qui doit être réimaginée et la connaissance pratique et expérientielle de l'Autre qui doit être revalorisée.

### **Methodes de recherche participatives**

Comme je l'ai démontré, l'enquête co-opérative est la recherche 'avec' plutôt que 'sur' des personnes. (Heron et Reason, 2001) Ce mode d'enquête épouse le langage de « co-chercheurEs » et de « co-sujets » puisqu'il est basé sur le fait de donner l'occasion à des personnes d'examiner attentivement leurs propres expériences et leurs propres actions et ce, en collaboration avec d'autres qui possèdent des préoccupations et des intérêts similaires. (Heron et Reason, 2001: 184) En

---

<sup>63</sup> Ou une "*extended epistemology*" : « A theory of how we know which is extended because it reaches beyond the primarily theoretical, propositional knowledge of academia. » (Heron & Reason, 2001: 183)

développant ce qu'ils ont appelé la « subjectivité critique » (*critical subjectivity*)<sup>64</sup>, Heron et Reason développent une épistémologie étendue qui me permet de faire de l'espace méthodologique dans mon projet de recherche pour les quatre façons de connaître. La subjectivité critique ici permet, comme l'a écrit Freire, "to go beyond the common sense of the people, with the people" (Horton & Freire, 1990: 101). Elle fait en sorte que les connaissances expérientielles, présentationnelles, et pratiques puissent être incluses dans des textes académiques, et ce en rendant admissible et souhaitable de ne pas rejeter nos connaissances personnelles et vivantes (*living knowledge*) dans notre quête pour l'objectivité, nous permettant ainsi de construire à partir de celles-ci et de les développer. (Heron et Reason, 2001: 184)

Cette forme de méthode de recherche implique le « *research cycling* », c'est-à-dire, de passer de la recherche à l'action, de la théorie au terrain, en cycles. Ceci permet de raffiner les questions de recherche et de développer des connaissances en assurant que la réflexion guide l'action—que la réflexivité guide l'expérience. Ce qui rend l'enquête co-opérative si différente de la recherche conventionnelle est justement « this deep experiential engagement, which informs any practical skills or new understandings which grow out of the inquiry. » (Heron et Reason, 2001 : 180) C'est un engagement de reconnaître la connaissance des co-chercheurEs/co-sujets comme utiles et valides à la recherche peu importe l'endroit d'où elles/ils parlent, et je crois que cette méthode donne également la motivation et l'élan pour se réapproprier l'activisme comme un travail socialement et politiquement important, même et peut-être surtout pour les chercheurEs qui travaillent dans le monde universitaire.

Les différents rôles adoptés et 'joués' par les participantEs à la recherche doivent faire l'objet d'une problématisation et d'un questionnement. Heron et Reason discutent de plusieurs formes de rôles, mais je vais m'attarder avant tout à l'enquête de rôle réciproque (*reciprocal role inquiry*). Dans ce genre d'enquête, "participants interact intensively within a role of equal status [...] and inquire into that interaction." (2001: 182) En effet, ces chercheurs ajoutent, "peer relationships of this kind can

---

<sup>64</sup> Cette subjectivité critique répond à cette inquiétude « But, you might say, isn't it true that people can fool themselves about their experience? Isn't this why we have professional researchers who can be detached and objective? The answer to this is that certainly people can and do fool themselves, but we find that they can also develop their attention so they can look at themselves—their way of being, their intuitions and imaginings, their beliefs and actions—critically and in this way improve the quality of their claims to fourfold knowing." (Heron et Reason, 2001: 184)

readily be turned into ongoing co-operative inquiries, thus entirely closing the gap between research and everyday life." (*Idem*) Ceci soulève la question, est-ce que l'initée (*the total insider*), armée de son bagage académique et de sa subjectivité critique, est en mesure de produire de la recherche engagée et rigoureuse?<sup>65</sup>

Dans leur *Introduction to Action Research*, Greenwood et Levin n'abordent guère le dilemme l'initée/l'étrangère (*insider/outsider*), mais discutent plutôt du rôle de « l'étrangère sympathique » (*the friendly outsider*). (1998 : 104-8) Ce rôle complexe serait, d'après eux, « vital in action research because the external perspective is a key element in opening up local group processes for change. » (Ibid. : 104) La chercheuse serait donc étrangère pour être mieux à même d'assister, d'entamer des conversations, des discussions, ainsi que « to make evident the tacit knowledge that guides local conduct, to speak the "locally unspeakable", and help local people inventory and assess the local resources available for a change project. » (Ibid. : 105) Plusieurs toutefois rejeteraient que le statut d'étrangère (même sympathique) puisse aider une chercheuse à mieux accomplir ces tâches. Frampton et al. (2006) par exemple, insistent qu'étudier l'action collective et les mouvements sociaux de l'extérieur, en tant qu'étrangère au milieu, signifie les étudier en tant « qu'objets », ce qui fait de cette méthode de recherche une méthode conventionnelle, positiviste, beaucoup plus qu'une recherche participative, une recherche action. Je soutiens, comme ces derniers, qu'étudier en tant qu'initée est préférable, même si cela oblige la chercheuse à entreprendre un important travail de réflexivité.

En développant la méthode de complicité sur base d'une expérience commune (*friendship as method* ou *friendship as fieldwork*), Tilmahn-Healy écrit que la complicité ou l'amitié et le travail de terrain sont des entreprises semblables. (2006 : 276) Pour connaître du succès dans les deux, un individu doit savoir obtenir l'accès, doit négocier des rôles, doit reconnaître qu'il y a des étapes à suivre et donc que la patience est requise. Il doit aussi y avoir un investissement de temps et d'énergie important de la part de chacunEs pour arriver à éventuellement façonner et partager un même

---

<sup>65</sup> Bien que ce ne soit pas le thème ici traité, je crois qu'il est pertinent de poser ici la question contraire: "est-ce que l'étrangère/l'exclue (*the total outsider*) est en mesure de produire des connaissances fiables et rigoureuses?" Cette question doit nous préoccuper. Plusieurs chercheurEs, comme je l'ai démontré, croient justifiéEs d'effectuer un déplacement épistémologique et ontologique pour permettre d'étudier en tant qu'initiéE (par exemple Frampton et al. 2006; Brydon-Miller et al. 2004; Hesse-Biber et Leavy 2006; Ellis 2002; Fals-Borda et Rahman 1991; Descarries et Corbeil 1993)

langage. Il faut savoir quand observer et quand participer. L'ouverture et la franchise sont de mise, et chacunE doit être prêtE à donner autant qu'elle/il souhaite recevoir. (Idem)

Comme la recherche action, la méthode de la complicité sur base d'une expérience commune a des fondations éclectiques, étant construite de diverses pratiques et principes qualitatifs. En effet, "It is based on the principles of interpretivism, which [...] stem from the German intellectual traditions of hermeneutics [...], from phenomenology, and from critiques to positivism." (Tilman-Healy, 2006: 276) D'autres travaux préparatoires ont été effectués par des chercheurEs féministes, les méthodologies *Queer*, les mouvements de libération, et ce que Michelle Fine a appelé "working the hyphens, [where] instead of "speaking for" or even "giving voice," researchers get to know others in meaningful and sustained ways." (tel que cité dans Tilman-Healy, 2006 : 277)

Me voilà au cœur du sujet. Comment est-ce que mon statut d'initiée va influencer ma recherche? Qu'est-ce que cela implique de « nous » étudier plutôt que de « les » étudier? Zavella a grandement contribué à ce champ d'études, notamment avec ce qu'elle a nommé le statut "insider within"—elle écrit, "we should realize that we are almost always simultaneous insiders and outsiders and discuss what this means for our particular research projects." (1993: 56). Bien qu'il soit important de reconnaître que mes répondantEs sont épistémologiquement Autres (*epistemological others*), et que je ne serai pas perçue comme une initiée dans tous les groupes politiques de jeunes, le fait que je sois de leur cohorte d'âge, impliquée dans des groupes écolos, pour la paix et féministes, et que je partage (probablement) une vision semblable de la valeur et de l'importance de leur travail d'activiste, je crois que je puisse soutenir que je suis plus initiée qu'étrangère. Une bonne piste de départ pour traiter de ce dilemme est sûrement de rappeler ce que Bourdieu a nommé les avantages de la proximité sociale et de la familiarité :

La proximité sociale et la familiarité assurent en effet deux des conditions principales d'une communication « non violente ». D'une part, lorsque l'interrogateur est socialement très proche de celui qu'il interroge, il lui donne, par son interchangeabilité avec lui, des garanties contre la menace de voir ses raisons subjectives réduites à des causes objectives, ses choix vécus comme libres à l'effet des déterminismes objectifs mis au jour par l'analyse. On voit que, d'autre part, se trouve aussi assuré en ce cas un accord immédiat et continûment confirmé sur les présupposés concernant les contenus et les formes de la communication : cet accord s'affirme dans l'émission ajustée, toujours difficile à produire de manière consciente et intentionnelle, de tous les signes non verbaux, coordonnés aux signes verbaux, qui indiquent soit comment tel ou tel énoncé doit être interprété, soit comment il a été interprété par l'interlocuteur. (1993: 1395-6)

La proximité sociale avec les participantEs serait alors, d'après Bourdieu, une façon d'assurer que deux conditions de la communication non-violente soient rencontrées : l'interchangeabilité et l'accord sur le contenu et la forme de ce qui est communiqué. Il pourrait alors être soutenu qu'il est plus facile de créer de bons rapports entre individus lorsque ceux-ci partagent des valeurs, des projets, ainsi que des codes culturels et un langage commun. La méthode de complicité sur base d'une expérience commune signifie alors « researching with an ethic of friendship, a stance of hope, caring, justice, even love. [...] It is a level of investment in participants' lives that puts fieldwork relationships on par with the project. » (Tillman-Healy, 2006: 279). D'où l'importance de "nous" étudier plutôt que de "les" étudier; « reclaiming the "we": from the "royal 'we' to the achieved 'we' » (Wadworth, 2001: 420).<sup>66</sup> Encore, ceci permet de brouiller et d'estomper la distinction entre la chercheure et la participante.

En guise de conclusion, Tillman-Healy affirme qu'il est possible de se servir de la méthode de la complicité sur base d'une expérience commune, même si seulement en tant que méthode partielle. Elle écrit, "[m]ost any study involving « subjects » can incorporate some aspect of friendship as method. [...] We can solicit fears and concerns, listen closely and respond compassionately, and use such exchanges to refine the study and direct its implications." (2006: 290) Par contre, la question se pose toujours: comment puis-je me servir de cette méthodologie? Je crois que l'auto-ethnographie, telle que développée par Carolyn Ellis, me permet d'aborder le dilemme de l'initiée (*the insider dilemma*) d'une façon différente. Non pas, comment est-ce que mon *membership* dans les groupes de jeunes me permet, par mes amitiés dans ceux-ci, de produire des connaissances sûres, mais comment est-ce que mon propre *membership*—ma propre compréhension du fonctionnement interne de ces groupes et des individus qui en sont membres—me permet de contribuer à la production de connaissances à la fois rigoureuses et justes.

Dans la discipline de l'éducation, il existe de l'ethnographie et de la recherche action qui s'insèrent dans la tradition de la recherche « *self-study*. » Plusieurs enseignantEs gardent des journaux de

---

<sup>66</sup> Poletta écrit à propos de l'importance du "nous" dans l'étude des récits des mouvements sociaux. "An activist may be trying more to make sense of what is happening around her than to mobilize participation, but when she tells a story of the collective 'we,' she is helping to bring that [collective] identity into being." (1998:423) Une activiste/chercheure ne pourrait-elle pas également effectuer ce genre de travail identitaire? Nous y reviendrons. .

terrain et documentent des comportements particuliers ou des dynamiques sociales particulières, comme, par exemple les travaux sur l'auto-ségrégation des sexes dans les écoles élémentaires de Streib (1994) et Coccari (1998). (Zeichner, 2003 : 273) Zeichner écrit que, "In the 1990s there has been a growing acceptance of action research as a method for self-study within colleges and universities [and] recently there has been a tremendous growth in the publication of self-study research by teacher educators." (*Ibid.*: 276) Ceci peut sans doute servir aux chercheurEs provenant de d'autres disciplines qui revendiquent le droit d'effectuer de la recherche *self-study*.

L'auto-ethnographie est périphérique aux discours dominants et à la culture dominante. C'est l'auto-narration de la narratrice; une narration qui prétend pouvoir agir comme fenêtre menant aux narrations sociétales plus larges et, ce faisant, peut amener d'autres narrations et d'autres récits à être. J'ai parlé d'une démocratie des connaissances, l'auto-ethnographie, de son côté, permet à une démocratie des narrations et des récits à voir le jour. Ceci permet de poser autrement la question « au nom de qui pouvons-nous parler? », une question qui a troublé des chercheurEs, des universitaires et des activistes. En effet, est-ce que je dois parler au nom de quelqu'unE d'autre pour que mon travail soit pertinent et rigoureux? Qui peut parler à propos de mon expérience à l'intérieur de mouvements sociaux? Est-ce que mon corps, avec son inscription et son emplacement politique et social, n'est pas un bon lieu duquel partir pour produire des connaissances à propos des groupes de jeunes et de l'engagement de ceux-ci? Ellis a écrit, "a few social movement writers now acknowledge using their own experiences as participants to understand social movements [and] some include themselves and these experiences in their work." (Ellis, 2001: 403)<sup>67</sup> L'auto-ethnographie serait donc une méthode qui permettrait à la chercheuse d'incorporer dans un même projet les quatre façons de connaître—expérientielle, présentationnelle, propositionnelle, et pratique. Ce serait alors une façon de se réapproprier de savoirs longtemps crus illégitimes en raison des biais de notre éducation.<sup>68</sup>

---

<sup>67</sup> Jasper (1997) va plus loin encore. « He draws on his own participant observation in protests and tells part of his story narratively, some of it in the first person, making himself a character in the story. » (Ellis, 2002: 403) Ellis affirme donc "I'm not surprised by the direction social movement research is moving in and I expect it to continue since many people writing about social activism have been deeply and passionately involved in movements." (Ellis, 2001: 403)

<sup>68</sup> En effet Neuman (1996) écrit, "Autoethnography is a form of critique and resistance that can be found in diverse literatures such as ethnic autobiography, fiction, memoir, and texts that identify zones of contact, conquest, and the contested meanings of self and culture that accompanies the exercise of representational authority. (p.191)" (as cited in Spry, 2006: 184)

Inutile de le rappeler, plusieurs ont qualifié cette méthode de nombriliste.<sup>69</sup> À cette accusation, Behar (1997) soutient que, "*what happens within the observer must be made known [...] if the nature of what has been observed is to be understood.*" (italique dans l'original, tel que cité dans Spry, 2006: 189) En conséquence, mes expériences personnelles dans des groupes de jeunes vont nécessairement biaiser et influencer la façon dont je rapporte mes « données » et la nature même de ce rapport. Narrer ma propre expérience, en conjoncture avec celles des autres, est donc, sous cet angle, une façon plus franche de rapporter. Comme Mauthner et Doucet le soutiennent, "[s]ituating ourselves socially and emotionally in relation to respondents is an important element of reflexivity." (2003: 419) Situer mes histoires par rapport à celles de mes répondantEs peut alors, dans le contexte d'une recherche qui se veut participative, être une composante importante de la réflexivité et peut être une technique qu'une méthode comme l'auto-ethnographie puisse permettre. Je peux interviewer des jeunes et, ce faisant, construire des significations sociales et des narrations avec elles/eux—reconnaissant ainsi que nos expériences peuvent se compléter, se compléter, se confirmer et se valider. Plonger dans cette culture est donc une façon méthodologiquement sûre de m'assurer que je ne produise guère un projet de recherche qui serait peu rigoureux, et serait donc une façon de trianguler mes données; « to triangulate all data types within the process of constructing understanding, therefore enhancing credibility." (Scanlon et al. tel que cités dans Jaspers, 2005: 255)

L'usage de principes auto-ethnographiques par des chercheurEs engagéEs œuvrant pour la justice sociale dans des recherches portant sur les mouvements sociaux serait un déplacement méthodologique qui, plusieurs le croient, pourrait porter fruits. (Ellis 2002; Poletta 1998; Frampton et al. 2006; Spry 2006, entre autres) Ellis, par exemple, écrit, "I'd appreciate stories that self-consciously invite me into the lives of activists. [...] If these activists also are authors and researchers, so much the better, for I think they are the people who will be able to access subjectivity and make us feel we are there. That's the kind of understanding that would make me continue to want to *do* as well as understand." (2001: 404) Poletta, une chercheuse qui s'intéresse aux narrations et aux récits à l'intérieur des mouvements sociaux, fait écho à cette affirmation. En explorant les différentes réponses que donnent différentEs activistes à la question des origines de leur militantisme, elle

---

<sup>69</sup> Notamment dans l'article « Get Real: Representing Reality » de Doug Foley. « Being Real: moving inward toward social change » de Ellis constitue en fait une réponse à cet article.

découvre qu'il y aurait « a non-narratable shift from observer to participant [which occurs, and when it does] the activist, in telling a story of the collective "we," brings the group's collective identity into focus, thus creating mobilizing power » (1998 : 423) C'est alors, effectivement, ces narrations et ces histoires qui poussent les gens à vouloir *agir*, à vouloir *faire*. Pourquoi, alors, est-ce que ces histoires ne devraient-elles pas être écrites, surtout si nous souhaitons, comme le souligne Marshall, « to inquire with intent » (2001 : 435), c'est-à-dire, si le but de notre recherche est de produire des connaissances pratiques qui sont utiles aux personnes et aux communautés locales?

### La narration. Les histoires.

Dans le cadre de ce projet sur les jeunes, je soutiens que les narrations personnelles sont probablement un outil privilégié pour accéder aux histoires de différents individus, mais aussi que, par l'entremise de ces histoires, il est possible de fournir les moyens de mieux comprendre la culture élargie partagée par une communauté d'individus. (Elliott, 2005 : 28)<sup>70</sup> En examinant la méthode de la complicité sur base d'une expérience commune ainsi que l'auto-ethnographie, il devient évident que l'usage de l'histoire et d'éléments narratifs dans la présentation de ma recherche pourrait être une technique importante pour permettre l'écriture réflexive et ainsi, me permettre de rapporter mes « conclusions » d'une façon à rendre justice à la créativité et l'innovation inhérentes aux groupes politiques de jeunes. L'écriture réflexive, comme le soutient Jasper, "offers a method for not only contributing to the trustworthiness of a research study, but that in itself offers techniques to facilitate creativity, critical thinking and strategies for analysis and innovative discovery." (2005: 248)<sup>71</sup> Comme je l'ai souligné précédemment, les narrations permettent également aux chercheurEs de se situer elles/eux-mêmes dans leurs projets.<sup>72</sup> Bien que l'usage d'histoires et de narrations ait longtemps été

---

<sup>70</sup> Ou tel que l'écrit Czarniawska, "To understand a society or some part of a society, it is important to discover its repertoire of legitimate stories and find out how it evolved." (2004: 5) Ou encore, "Life stories themselves embody what we need to study: the relation between this instantiation (this particular life story) and the social world the narrator shares with others; the ways in which culture marks, shapes and/or constrains this narrative; and the ways in which this narrator makes use of cultural resources and struggles with cultural constraints." (Chase as cited in Elliott, 2005: 28)

<sup>71</sup> Plus loin elle écrit, « reflection enables practitioners to tap into knowledge gained through experiences. The practitioner gains a deeper understanding of the meaning of the experience by bringing to consciousness tacit knowledge." (Jasper, 2005: 248) Ceci rappelle ce que Heron et Reason (2005) ont appelé les quatre façons de connaître et leur concept de la subjectivité critique.

<sup>72</sup> Brydon-Miller le dit bien, « To pretend invisibility through the use of the passive voice or a bland third-person narration of events masks the multiple ways in which the researcher, scholar, author shapes any act of inquiry. As Delgado suggest, "We participate in creating what we see in the very act of describing it" (2000, p.61)." (Brydon-Miller, 2004: 6)

considéré "anathema to serious academic writing, [it] recognizes the subjective presence and active participation of the scholar in any research endeavour." (Brydon–Miller, 2004: 6) Cette reconnaissance est vitale si c'est effectivement une recherche participative que je cherche à produire.

Choisir la narration et les histoires comme outils pour rapporter me permet alors d'être fidèle à l'atmosphère dans les groupes de jeunes en me permettant l'espace physique et mental de décrire et de narrer. Je pourrai ainsi m'accorder l'espace pour les jeux de mots, pour la création d'images et de métaphores, pour glisser un peu de poésie dans ma prose, et pour me permettre de bien saisir leurs propos tout en entrelaçant leurs histoires d'engagement. Ce dialogue, qui aura lieu entre nos narrations différentes mais liées, me permettra de prendre une part active dans cette co-construction de connaissances et de savoirs, et ceci, en tant que chercheure-activiste qui souhaite continuer à vouloir *agir* autant que comprendre. (Ellis, 2002 : 404)

Plusieurs auteurEs, en dénichant un espace pour la narration dans la recherche en science sociale, reconnaissent, comme Poletta, « its counterhegemonic, subversive and liberatory possibilities" (1998: 424; voir aussi Delgado 1989; Elliot 2002; Brydon–Miller 2004). Tout le monde est capable de narrer ses histoires, et par la même occasion, tout le monde a une histoire à narrer. Comme c'est le cas du *testimonio*,<sup>73</sup> l'usage des narrations permettent d'exposer les frontières, les exclusions et les hiérarchies qui sont construites à même les sciences sociales dites « objectives » (Poletta, 1998 : 425). Pour cette raison, Delgado (2000) écrit à propos du *counterstorytelling*<sup>74</sup>, qui, comme son nom le suggère, permet aux écrivainEs et aux lectrices/teurs de partager des savoirs contre-hégémoniques tout en revalorisant et en se réappropriant leurs connaissances expérientielles. Ellis (2002) et Poletta (1998) écrivent toutes deux à propos des transformations possibles grâce à cette méthode de narration. Ellis, de son côté, soutient que partager nos histoires avec d'autres les invite à partager les leurs, c'est-à-dire, les invite à narrer leurs expériences de façon à ce que nous puissions entrer en dialogue, les unEs avec les autres, par l'entremise de ces narrations. Poletta, elle, écrit à

---

<sup>73</sup> Le *testimonio* (ou *testimonial narrative*), « intertwines the 'desire for objectivity' and 'the desire for solidarity' in its very situation of production, circulation and reception. [...] It has been called "an 'emergency' narrative" that is, a narrative involving "a problem of repression, poverty, marginality, exploitation or simply survival that is implicated in the act of narration as well." (Beverly, 2005 : 547–8)

<sup>74</sup> D'après cet auteur, le *counterstorytelling* est une forme littéraire qui, « can show that what we believe is ridiculous, self-serving, or cruel. They can show us the way out of the trap of unjustified exclusion. They can help us understand when it is time to reallocate power. They are the other half—the destructive half—of the creative dialectic. (2000, p.61)" (as cited in Brydon–Miller, 2004: 7)

propos du "storytelling as activism in movements in which the goal is self-transformation as much as political reform." (1998: 430) Les possibilités subversives de la narration comme méthode font également d'elle un outil prisé par les chercheurEs effectuant de la recherche (action) participative. De plus, il est incontestable que revendiquer et se réapproprier, à la fois des savoirs considérés (à tort) comme « illégitimes », et à la fois une façon de communiquer et d'écrire qui est elle aussi « illégitime », est une tâche particulièrement délicate et joyeuse. En effet, la connotation péjorative accordée aux « histoires » est saisissante : "arrête de me raconter des histoires!", et en anglais aussi, "stop telling me stories!", l'histoire signifiant nécessairement la fabulation ou le mensonge. Ceci rend d'autant plus satisfaisante la revalorisation de la forme narrative.

Puisque je vais travailler avec des jeunes engagés pour découvrir nos différentes formes d'engagement et les différentes pratiques démocratiques que nous créons, je vais devoir, en tant que chercheuse, adopter des principes méthodologiques qui me permettent d'élargir notre démocratie des connaissances. En examinant brièvement le champs de la recherche action, j'ai voulu montrer l'importance de mon adoption de certains de ces principes pour faire de l'espace pour nos quatre façons de connaître, ainsi que pour estomper et brouiller les catégories de « chercheurEs » et « participantEs », ainsi que pour revendiquer l'usage du « nous » plutôt que du « ils/elles ». En tant que méthodes, l'enquête co-opérative, la complicité sur base d'une expérience commune et l'auto-ethnographie contiennent chacune d'importants principes qui pourront, une fois adaptées et intégrées à mon projet, me donner les outils pour développer de bons rapports avec mes répondantEs, tout en effectuant un terrain qui produise des savoirs politiquement utiles aux communautés qui sont membres de mon échantillon. La méthode de l'enquête co-opérative fournit un guide pour que la chercheuse soit consciente et critique des formes de connaissances et de savoirs qui sont utilisés, inclus et créés dans le projet. De la méthode de la complicité sur base d'une expérience commune émerge des règles d'éthique qui montrent comment peut être créée une réelle communauté d'enquête. L'auto-ethnographie, de son côté, me permet, en tant que chercheuse, de partager mes histoires et de laisser entrevoir ce qui se passe durant le terrain. Cette dernière méthode favorise l'inclusion de la réflexivité dans la recherche, et ceci en emmenant ma propre subjectivité critique au premier plan et ainsi, me situe dans le projet, au niveau théorique et au niveau pratique. L'usage de la narration, comme façon de rapporter, permet ensuite de faire les liens entre les narrations individuelles et les narrations sociétales, et de me laisser inspirer par différentes

formes artistiques. Si nous partageons nos histoires—si nous dialoguons et nous laissons inspirer par elles—et si nous choisissons d'apprendre l'unE de l'autre, nous pouvons également être subversives/fs, nous pouvons mobiliser, nous réapproprier nos savoirs perdus, et créer de la solidarité.

### mes choix, mes voies

Comme je l'ai souligné en début de chapitre, pour mener à bien ce projet, je planifiais à la fois parler à des jeunes à propos de leur engagement, et faire de l'observation directe et participante au sein de groupes de jeunes. J'expliquerai ici comment j'ai effectué la sélection du mouvement environnemental, et des groupes de jeunes, prenant soin également de tracer une esquisse et donner un bref aperçu des quatre groupes de jeunes principaux traités dans ce projet. Je vais ensuite exposer ce que je recherchais comme « jeune » et expliquer comment s'est effectué le recrutement de mes participantEs. Je justifierai mon choix de l'entrevue semi-dirigée comme méthode de collecte de données, ainsi que la raison pour laquelle l'observation directe a dû être abandonnée puisque non réalisable dans chacun des groupes. J'exposerai ensuite comment l'analyse fut effectuée et, finalement, comment j'ai choisi de rapporter mes données.

J'ai choisi de m'attarder avant tout aux groupes de jeunes qui s'insèrent dans et se réclament du mouvement environnemental plutôt qu'un autre puisque l'environnement est souvent cité comme étant une cause qui rallie particulièrement chez les jeunes. Comme c'est l'engagement social et politique des jeunes que je souhaite étudier, et que la dégradation environnementale est souvent nommée comme la préoccupation première des jeunes lors de sondages et de campagnes électorales, il est logique de passer par l'entremise des groupes écolos pour rejoindre des jeunes engagés et politisés. De plus, comme c'est un mouvement extrêmement hétérogène en ce qui a trait aux différents groupes qui le composent et aux tactiques que ceux-ci adoptent, recruter au sein de groupes qui se réclament de l'environnementalisme m'a permis de recueillir une bonne diversité de discours et de points de vue.

J'ai alors choisi quatre groupes environnementaux de jeunes qui oeuvrent à Ottawa comme mes sites de recrutement. Il s'agissait du *Canadian Youth Climate Coalition* (CYCC), du *Sierra Youth Coalition*

(SYC), *the Otesha Project* et *Campus vert/Green Campus*. Étant moi-même militante et participante au sein de ces groupes, et donc, connaissant la scène écolo-politique d'Ottawa, je peux affirmer que ces groupes sont des groupes bien connus dans le milieu et des groupes qui représentent quand même assez bien la diversité d'approches et de pratiques dans les groupes écolos de jeunes à Ottawa. Par contre, je tiens à souligner que ce sont tout de même des groupes organisés, et certains jeunes qui y militent peuvent donc être classifiés comme « les jeunes de syndicats, des ONG et des associations » d'après la typologie de Pleyers (2004). En effet, d'après ce dernier ces jeunes « militent de façon plutôt classique alors que d'autres se distinguent en apportant « une touche de fraîcheur et de nouvelles manières de s'engager » (Pleyers, 2004 : 124). Nettement moins critiques à l'égard des associations et du mouvement dans son ensemble, ces jeunes militants sont aussi « généralement moins novateurs » (Idem). Bien qu'il aurait été intéressant d'interviewer et ces jeunes liés aux ONG et des jeunes davantage « écolo-anarchistes, » ces derniers sont évidemment plus difficiles à trouver et à recruter. Cependant, malgré le fait que les jeunes ont été recrutés par l'entremise de ces quatre groupes, la plupart d'entre eux sont actifs dans plus d'un groupe ou plus d'un 'projet', donc toute une gamme de groupes, de projets et d'initiatives, plusieurs moins organisés et structurés, sont représentés dans mon échantillon.

Malgré ceci, il y a tout de même quatre groupes principaux qui reviennent dans les entrevues effectuées. Le fonctionnement interne de ces quatre groupes, ainsi que les tactiques qu'ils adoptent et les changements qu'ils souhaitent faire survenir sont hétérogènes, ce qui rendra d'autant plus intéressante cette recherche. Je vais maintenant tracer une esquisse de ces groupes, tout en rappelant que même s'ils ont été recrutés par eux, j'ai laissé aux jeunes la liberté de parler des groupes et des expériences qui, d'après eux, en disaient le plus sur les thèmes et les questions abordés.

Le *Canadian Youth Climate Coalition (CYCC)*<sup>75</sup> est une coalition qui regroupe différents groupes de jeunes et groupes environnementaux au Canada dans le but d'organiser des campagnes autour du thème du réchauffement planétaire. D'après son site web, cet organisme,

---

<sup>75</sup> Bien que le groupe ait traduit son nom, la *Coalition canadienne des jeunes pour le climat*, c'est tout de même une coalition qui est avant tout anglophone et donc, elle est habituellement connue et nommée sous l'appellation

est un front uni de jeunes à travers le Canada qui affrontent ensemble le plus grand défi de notre génération : la crise climatique émergente. En absence d'actions significatives des industries et des gouvernements, nous proposons la stabilisation du climat mondial comme priorité à laquelle tous les Canadiens et toutes les Canadiennes doivent faire face. Agissant aux niveaux local, provincial, fédéral et international, nous combinons nos forces pour organiser des actions, pour influencer les gouvernements et pour mettre en œuvre des solutions concrètes. (<http://www.ourclimate.ca/joomla/index.php>)

Cette coalition voit le jour en septembre 2006 à Toronto, où 48 organisations de jeunes se sont réunies pour rédiger une déclaration<sup>76</sup>—qui devient leur vision et leur mission—et pour entamer la discussion sur le fonctionnement interne et la structure de cette coalition naissante. Aujourd'hui, cet organisme a le financement pour avoir une employée, la directrice nationale, et pour organiser une grande variété d'événements, comme par exemple la Délégation canadienne de jeunes à Bali, lors de la Conférence de l'ONU sur les changements climatiques en décembre 2007, des sommets nationaux—comme celui qui vient tout juste de se produire à Edmonton au mois de juin 2008, ainsi que plusieurs événements dans différentes localités.

CYCC est composé non seulement d'une grande diversité de groupes (des fédérations étudiantes, des groupes de jeunes, des syndicats, des groupes à affiliations religieuses ou spirituelles, des groupes autochtones, etc.), mais aussi de différentes instances décisionnelles. En effet, la coalition est composée d'un conseil interimaire, d'un comité de direction (*steering committee*), et de divers groupes de travail. Par contre, cette coalition est toujours en période de développement et certaines de ces instances ne sont pas encore complètement opérationnelles.

Le *Sierra Youth Coalition* (SYC)<sup>77</sup>, de son côté, est la branche jeunesse du Club Sierra du Canada depuis 1996 et travaille sur des thèmes divers touchant la justice environnementale et sociale. D'après son site web, sa mission serait

---

« CYCC » par les jeunes qui y militent et par les gens qui la connaissent. Je vais donc utiliser l'acronyme anglophone dans les pages qui suivent.

<sup>76</sup> Disponible à l'adresse suivante :

[http://www.ourclimate.ca/joomla/index.php?option=com\\_content&task=view&id=14](http://www.ourclimate.ca/joomla/index.php?option=com_content&task=view&id=14)

<sup>77</sup> Comme SYC est un organisme national qui a quand même une présence au Québec, son titre et son acronyme ont été traduits, la Coalition jeunesse Sierra (CJS), mais comme les jeunes que j'ai rencontré en entrevue m'ont parlé de SYC, je vais me servir de l'acronyme anglophone pour limiter les risques de confusion.

d'impliquer les Canadiens et Canadiennes âgés de 14 à 26 ans, afin d'en faire des piliers dans la lutte pour développer un Canada écologiquement et socialement durable. Pour y arriver, nous introduisons les jeunes aux grands enjeux que sont l'écologie et la justice sociale; nous mettons en place des projets environnementaux ayant des répercussions concrètes; et nous parlons au nom de la nouvelle génération de Canadiens voulant hériter d'un monde qui vaut la peine d'hériter: un monde où la justice sociale et la durabilité écologique sont au centre des priorités de notre société. (<http://syc-cjs.org/tiki-index.php?page=Bienvenue+a+la+Coalition+Jeunesse+Sierra>)

Divers projets sont menés par SYC, notamment le Projet des campus durables (ou *Sustainable Campuses* comme le nomment plusieurs répondantEs), qui consiste à offrir des ressources et un réseau à des groupes environnementaux dans bon nombre de campus canadiens, ainsi que les Regroupements jeunesse action, des programmes qui s'adressent avant tout aux jeunes du secondaire. Plusieurs campagnes sont aussi élaborées par ce groupe, comme les tournées de vélo *To the Tar Sands*, où en se rendant aux sables bitumineux au Nord de l'Alberta, des jeunes font un travail de conscientisation auprès de la population canadienne, ou encore, les *Youth Action Gatherings*, des camps d'été verts pour des jeunes de 14 à 18 ans. En ce qui a trait à sa structure, SYC est composé avant tout d'un directeur national, d'une coordonnatrice nationale et d'une équipe de coordonnatrices/teurs régionales/aux. De plus, il existe, au sein de ce groupe, des instances décisionnelles composées de bénévoles, telles le comité exécutif (ou EXCOMM) et le comité de programmes (ou PROCOMM).

*The Otesha Project* utilise avant tout le vélo et le théâtre comme outil de conscientisation, et ce en formant des jeunes d'écoles secondaires et des jeunes plus âgés qui partent en tournées de vélo avec la pièce de théâtre Otesha. Ce « projet » est né en 2003, suite à un séjour au Kenya de deux jeunes canadiennes. À leur retour au Canada, déprimées par l'inéquité et la destruction et les excès environnementaux dans leur pays natal, elles démarrent ce projet en organisant une première tournée de vélo, celle-ci d'une durée de 164 jours, qui couvrit la longueur du Canada. Maintenant Otesha fait avant tout des tournées régionales qui durent environ deux mois, et propose également une programmation pour les jeunes du secondaire, appelé le *Triple-H Program* («*Triple H*» pour *Hopeful High school Hooligans*), qui consiste à apprendre à des équipes de jeunes du secondaire la pièce de théâtre pour que celles-ci puissent la présenter à leurs pairs. Le but de cette pièce et de ces tournées?

Otesha's performances focus on re-evaluating our daily choices to reflect the kind of future we'd like to see – rethinking what we really need, conserving resources, and voting with our dollars. We aim to demonstrate the positive effects our everyday choices can have, by living sustainably, changing the world, and having loads of fun—all at the same time!  
(<http://www.otesha.ca/the+project/index.en.html>)

En ce qui a trait à la structure de ce groupe, il y a, avant tout, les employéEs ou l'équipe du bureau. Je tiens à noter ici, pour éviter toute confusion, que ces employéEs, je les appelle des membres et lorsque je parle du fonctionnement interne de ce groupe, je parle du fonctionnement au sein de cette équipe d'employéEs, à moins que je ne précise qu'il s'agisse du fonctionnement des groupes de tournées. Cette équipe du bureau connaît un fonctionnement non-hiérarchique et horizontal, donc ils/elles sont six co-directrices/co-directeurs. L'organisme a également, comme membres, les représentantEs sur le conseil d'administration (des ancienNEs du groupe), ainsi que tous les jeunes qui partent en tournées Otesha.

**Campus vert (ou *Green Campus*)** est le comité d'environnement sur le campus de l'Université d'Ottawa. Ce groupe est rattaché au Groupe de recherche d'intérêt public de l'Ontario (GRIPO) de cette université, et à SYC, par l'entremise de son programme Campus durables. D'après le site web de GRIPO,

« Campus vert travaille fort pour minimiser l'impact de notre campus sur notre environnement. Par exemple, nous avons un projet de compostage et nous avons créé un jardin sur le campus. Nous encourageons l'utilisation de tasses non-jetables et notre projet recto-verso nous aide à épargner du papier. » (<http://www.opirg-gripo.ca/>)

Comme le laisse entendre cette citation, Campus vert est composé de divers projets et groupes de travail, comme par exemple le groupe de recyclage, le jardin communautaire, et le club de vélo. Campus vert permet alors aux étudiantEs de l'Université d'Ottawa de démarrer elles et eux-mêmes des projets ou des campagnes, et ce, avec le soutien de Campus vert et de GRIPO. De plus, la liste d'envois de ce groupe forme un réseau important, permettant ainsi à ses membres (au sens le plus élargi du terme), d'être au courant des événements environnementaux locaux, d'initiatives nouvelles, d'offre d'emplois 'vertes', et de groupes qui sont à la recherche de bénévoles. En ce qui a trait à sa structure, celle-ci est quelque peu en devenir, le groupe étant devenu très décentralisé ces dernières années.

En ce qui a trait aux caractéristiques que je recherchais chez mes participantEs, elles/ils devaient, comme je viens de le souligner, être « membre » d'un des quatre groupes sélectionnés et ceci notamment parce que c'est par l'entremise des listes d'envois de ces groupes que j'ai recruté mes participantEs. Je cherchais à identifier des jeunes de 18 à 26 ans pour les membres et de 18 à 30 ans pour les leaders de groupes. L'âge de 18 ans est la limite inférieure de ma tranche d'âge parce que le mouvement de jeunes environnemental à Ottawa est fortement composé d'étudiantEs universitaires, ceux et celles-ci ayant habituellement atteint l'âge de la majorité. En ce qui a trait à la limite supérieure de cette tranche d'âge, 26 ans est souvent l'âge limite à laquelle on peut être membre à part entière de ces groupes de jeunes. En effet une leader de groupe a affirmé en entrevue que les individus de 26 ans et plus commencent à « se sentir vieux » dans ceux-ci et habituellement commencent à militer dans des groupes « adultes ». La raison d'étendre cette limite à 30 ans pour les leaders est que, souvent, les leaders (ou les employéEs) de groupes par et pour les jeunes tendent à être un peu plus âgéEs que les membres. Par contre, comme je l'ai démontré dans le chapitre premier, la définition de « la jeunesse » peut être très malléable, donc j'ai laissé aux individus des listes d'envois le soin de s'identifier ou non comme jeune. La seule participante qui a répondu à mon texte de recrutement qui soit plus âgée que 26 ans est une leader de groupe, et comme je comptais étendre cette limite à 30 ans pour celles et ceux-ci, ce ne fut pas un problème.

Je viens de le souligner, mes répondantEs ont été recrutéEs par l'entremise des listes d'envois des quatre groupes décrits plus haut. Pour se faire, j'ai avant tout écrit aux leaders de ces groupes, des individus qui figuraient déjà dans mes listes de contacts puisque j'ai œuvré ou j'œuvre présentement dans chacun de ces groupes. Celles et ceux-ci ont accepté de transmettre mon texte de recrutement à leurs membres par leurs listes d'envois et j'ai ainsi recruté quatorze individus, dont six leaders et huit membres, qui m'ont accordé une entrevue.

J'ai donc effectué quatorze entretiens semi dirigés (dont trois et demie ont été effectués en français et onze et demie en anglais)<sup>78</sup> auprès de jeunes qui prennent part aux activités de quatre groupes écologiques à Ottawa, soit le *Canadian Youth Climate Coalition (CYCC)*, le *Sierra Youth Coalition*

---

<sup>78</sup> Il s'agit de trois entrevues françaises *et demie* et de onze entrevues anglaises *et demie* parce qu'une de mes répondante voulait parler et répondre en français mais n'avait pas toujours les moyens d'exprimer sa pensée en français. Une de mes entrevue est alors bilingue.

(SYC), *the Otesha Project* et *Campus Vert*. Dans mon projet de thèse, j'avais proposé faire entre douze et quinze entretiens et ici, après ma quatorzième—comme le veut le principe de saturation—les recoupements commençaient à se faire de plus en plus nombreux, et je sentais que j'avais, dans mon échantillon une bonne diversité de trajectoires, de formes d'engagement, de pratiques démocratiques et de points de vue. De plus, les quatre groupes écolos de jeunes sélectionnés étaient, à ce moment-là, équitablement représentés dans mon échantillon. Les entretiens ont été d'une durée de 40 à 70 minutes, avec une moyenne d'environ 60 minutes. L'usage de l'entrevue se justifie de par le fait que cette technique de recherche contribue « au développement d'une relation non hiérarchique entre la chercheuse et les participantes à la recherche, ainsi que des liens de proximité entre elles » et elle sollicite « l'implication de la chercheuse en tant que personne, ainsi que celle des participantes à la recherche. » (Ollivier et Tremblay, 2000 : 127-8). Je tiens à souligner que j'ai accordé un pseudonyme à tous les jeunes cités, et que, bien que j'aurais voulu obtenir la rétroaction de ces jeunes sur le travail effectué et les citations choisies, ce qui aurait été cohérent avec ma méthodologie, les délais ne m'ont pas permis de le faire.

Mon guide d'entrevue (en annexe) était divisé en deux sections. La première, sur l'engagement, me permit de demander à mes répondantEs de me parler de leurs trajectoires et de leurs diverses expériences dans des groupes politiques de jeunes. La deuxième section portait sur les pratiques démocratiques, où les questions portaient avant tout sur le fonctionnement interne des groupes ainsi que les méthodes utilisées pour faire passer leur message. Une dernière question portait sur le grand thème des jeunes, de l'engagement et de la politique, où j'invitais les jeunes à discuter avec moi de ce grand questionnement—la raison d'être de cette thèse. Cette méthodologie qualitative me permit à la fois de poser des questions quant au fonctionnement de groupes de jeunes dans le mouvement environnemental, c'est-à-dire, les pratiques démocratiques alternatives créées et adoptées par ces jeunes, ainsi que de mieux comprendre l'engagement des jeunes membres de groupes écolos et des jeunes qui prennent part à des manifestations et des actions en défense de l'environnement.

En travaillant à l'ébauche de ce projet de recherche, l'observation participante et/ou l'observation directe m'était apparue comme une pratique tout à fait appropriée et souhaitable pour ce projet. En effet, Licherman écrit, dans son annexe « Why participant observation was necessary » (1996), que pour étudier certains « faits sociaux » la/le chercheurE doit se servir de méthodes qui lui permettent

de voir ses participantEs dans leur réalité et leur quotidien. Étudiant l'engagement d'activistes états-unienNEs dans le mouvement vert pendant les années 80 et 90, il écrit « social and political identities are not simply given; people must construct themselves as political actors—in interaction with others—to organize social movements. Only through participant-observation can we find out how people construct these identities in everyday milieux and create bonds of political community.” (1996 : 240) Pour voir comment les jeunes construisent leur « communauté politique », par l'adoption de pratiques bien précises, l'observation participante aurait effectivement été utile. J'ai réussi à faire des premières tentatives d'observation dans deux groupes, mais il m'est bien vite apparu que dans les deux autres groupes, faire de l'observation directe serait impossible à cause de l'organisation et du fonctionnement du groupe, ou encore, à cause de son caractère plutôt informel. J'ai alors décidé que l'observation directe devrait être effectuée dans chacun des quatre groupes pour qu'elle soit utile comme méthode de collecte de données dans le cadre de ce projet, et comme cela s'avérait impossible, j'ai fait de l'entrevue semi-dirigée ma méthode de collecte de données unique.

En ce qui a trait à l'analyse des données recueillies, j'ai tout d'abord effectué la transcription verbatim des entrevues, pour ensuite morceler et segmenter le texte, codifier les énoncés s'y retrouvant, et par la suite, construire une grille d'analyse, et ainsi, effectuer une analyse de contenu. Cette méthode d'analyse de données permet de documenter la fréquence par laquelle certaines catégories et thèmes sont utilisés et permet ainsi d'établir leur importance relative dans un texte ou dans une série de transcriptions (Jupp, 2006 : 40). L'analyse de contenu permet donc de créer de l'ordre et ainsi de donner un sens à ce qui, autrement, ne serait qu'une pile de transcriptions d'entrevues. Comme l'affirme Franzosi, l'analyse de contenu « offers invaluable tools for teasing out meaning from texts or any other symbolic material. [...] It helps us reveal patterns in the data » (2004 : 189) Il s'agit donc, avant tout, de développer des catégories, soit par induction ou déduction, et de choisir les unités d'analyse qui seront utilisées (des mots, des thèmes, des paragraphes, des concepts, etc.). Pour assurer la rigueur dans l'analyse il faut donc prendre soin, comme l'a souligné Holsti en 1969, « that sets of categories meet the formal criteria of comprehensiveness, mutual exclusiveness and independence » (tel que cité dans Jupp, 2006 : 41). Ceci est important parce que, comme l'affirme Neuman, la/le chercheurE se sert d'un certain nombre de communications symboliques et tente d'en retirer des données qui permettent de faire parler ces communications. (1997 : 274) Une fois les catégories et les unités d'analyse établies, il est plus aisé d'effectuer ce que Strauss (1987) a appelé

« *axial coding* » qui consiste à coder plus intensément les énoncés qui se rapportent à une même catégorie (Berg, 1998 : 238), ce qui permet, encore une fois, de donner sens aux données brutes.

Pour la codification, j'ai utilisé la méthode du « *open coding* » plutôt que des codes *in vivo*, c'est-à-dire, je me suis servie de mon guide d'entrevue pour les mots clés qui deviendraient des codes, plutôt que de me servir, pour leur constitution, de phrases ou de mots des répondantEs.<sup>79</sup> Étant donné les thèmes abordés, j'ai utilisé le codage latent (« *latent coding*, »), c'est-à-dire j'ai laissé différents concepts et significations émerger des transcriptions, plutôt que le codage manifeste, qui aurait consisté à chercher pour des répétitions de mots ou de phrases particulières, et ce dans le but de mieux classer les unités d'analyse dans mes « *open codes* » (Neuman, 1997 : 276). J'ai traité de chaque section de mon guide d'entrevue séparément, créant sept codes pour la section qui porte sur l'engagement. Ceux-ci sont : (1) l'engagement traditionnel; dans l'engagement distancié, (2) la pluri-appartenance, (3) l'engagement personnalisé, (4) l'holisme/concordance théorie-pratique, (5) la participation civique/communautaire, (6) la festivité et la convivialité dans l'engagement, et (7) l'identité. Dans ma deuxième section, portant sur les pratiques démocratiques, j'ai également sept codes principaux : (1) la stratégie de sortie/le processus, (2) la stratégie de la voix/l'impact direct, (3) la prise de décision, (4) les rapports et les relations entre individus, et ensuite (5) l'éducation populaire, (6) les actions et les événements, et (7) les médias. C'est ainsi que j'ai groupé mes données pour les faire parler. Je tiens également à mentionner que, bien que je n'ai pas pu faire de *research cycling*—un projet de deux ans ne le permet guère—j'ai utilisé, lors des entrevues, la pratique du « *proofing* » c'est-à-dire, en m'assurant de relire mes notes de terrain, et lorsque possible, les transcriptions d'entrevue, avant de retourner sur le terrain et d'effectuer une nouvelle entrevue, j'ai pu voir émerger certains phénomènes et poser des questions aux répondantEs afin qu'elles/ils puissent, en quelques sortes, « valider » mes conclusions.

Pour rapporter nos propos, j'ai voulu emprunter, autant que possible, la voie/voix de la narration : connaître ces jeunes par leurs histoires et par leurs façons de se raconter – se raconter elles et eux-mêmes et (se) raconter leur engagement. J'ai donc voulu, lorsque possible, laisser les jeunes parler de leurs propres voix, et me laisser parler de la mienne : une voix qui est à la fois militante, à la fois

---

<sup>79</sup> Ces informations sont tirées de mes notes prises lors de la session d'information « Qualitative research and its philosophical foundations » prononcée par Josephine Etowa de l'Université de Dalhousie, à l'Université d'Ottawa le 8 juin 2008.

académique. En cherchant consciemment à créer cette espace pour narrer notre engagement, nos opinions, et nos expériences militantes-activistes, je crois être arrivée à un juste milieu entre une voix de chercheure, qui cherche à produire un travail rigoureux et un sens qui relie l'expérience pratique à des schémas théoriques, et une voix d'intellectuelle organique, comme le dirait Gramsci, qui cherche à prononcer des énoncés normatifs, s'engager dans et avec la matière, et qui cherche aussi à être accessible dans ses travaux.

### *Chapitre 3 : résultats : engagement*

Comment est-ce que les jeunes racontent leur engagement, conçoivent leur participation, et construisent leurs « histoires militantes » ? Ayant saisi cette occasion, ce projet, comme moyen et comme raison de parler aux jeunes à propos de ce qui les pousse à vouloir participer et s'engager dans des groupes écolos et dans leurs communautés, et à propos aussi de la forme et des caractéristiques de leurs engagements, je suis maintenant en mesure de présenter et discuter le matériel recueilli portant sur la première question de recherche de cette thèse. Dans quelle mesure les jeunes membres de groupes environnementaux à Ottawa pratiquent-ils des formes d'engagements individualisés, distanciés, multiples et transitoires tels que décrits dans la littérature? En effet, puisque ces jeunes s'identifient tous comme « engagés » (de par le fait qu'ils ont répondu à un texte de recrutement leur demandant de raconter leur engagement), est-ce qu'il est important pour eux d'être engagé de certaines façons, d'être actifs au sein de groupes particuliers? Est-ce que leurs portefeuilles contiennent des cartes de membres des groupes dans lesquels ils sont actifs ou est-ce qu'ils préfèrent se présenter aux événements sur un coup de tête, si l'envie les prend? Est-ce qu'il est important pour eux d'être des membres actifs, d'apporter leur individualité et leurs compétences personnelles au groupe—et donc de construire et reconstruire le groupe de façon régulière, dépendant des individus qui s'y trouvent, ou, inversement, préfèrent-ils s'engager dans des groupes plus structurés, où ils vont savoir à quoi s'attendre, et savoir tout de suite comment participer?

Ce chapitre sera divisé en quatre sections. En m'attardant avant tout, en première section, aux trajectoires de ces jeunes, je toucherai aux thèmes des modèles dont ceux-ci ont profité pendant leur enfance ou leur adolescence, et de leur entrée dans l'univers de l'activisme. Je parlerai également, dans cette première section, de la distinction entre la participation et l'engagement, et donc de la démarcation entre la participation civique ou sociale et l'engagement politique des jeunes. Dans une deuxième section, je poserai mon regard sur les diverses caractéristiques de l'engagement militant et de l'engagement distancié. Je parlerai alors de (a) la structure et du mode d'organisation des groupements, (b) des manifestations *nous/je*, et donc de la sociabilité, et (c) de l'engagement personnalisé. Ensuite, en troisième section, le nomadisme dans l'engagement sera à l'honneur ; les thèmes de la pluri-appartenance et du papillonage seront abordés. Dans une quatrième et dernière

section, j'explorerai l'engagement dans le quotidien. Je pourrai voir ici dans quelle mesure les jeunes écolos qui, en cherchant une concordance et une cohérence entre leurs idéaux et leurs styles de vie, entre leurs pratiques individuelles et les groupes dont ils sont membres, parviennent à faire de leur vie (*par* cet engagement dans le quotidien) une œuvre politique, et par extension—s'ils parviennent à faire de leurs groupes des lieux de rencontre pour une panoplie de mode d'engagements, une agglomération d'acteurEs, une courtepoinTE bariolée d'idéaux et de points de vue, de façons de faire et de stratégies. Donc, comment s'engagent-ils, ces jeunes?

## *la trajectoire*

Ou plutôt, comment viennent-ils à s'engager? Un des faits saillants qui émergent des entretiens est bel et bien le fait que chaque jeune a sa façon bien à lui de devenir « engagé » ou « activiste ». Pour certaines personnes, l'influence d'unE membre de la famille a joué un rôle important, ou encore, avoir un modèle d'une personne engagée—un enseignant, unE monitrice—aurait eu une certaine importance dans leur trajectoire d'engagement. Pour d'autres, on a davantage affaire à des événements ou des rencontres déclencheurs—par exemple, la participation à une conférence, la lecture d'un bouquin, une rencontre propice à un camp d'été, ou encore, une crise écologique dans son village. D'autres encore racontent des trajectoires plus autonomes, donc par exemple, le fait d'avoir décidé de mettre sur pied un comité environnement dans son école secondaire, ou d'avoir décidé un jour, comme un peu au hasard, qu'il fallait travailler pour changer les choses. Donc finalement, personne ne s'engage vraiment de la même façon, pour les mêmes raisons et, surprise, nous aimons parler de notre engagement.

I guess the way I started was through my parents, my father is an artist and he also does political cartoons, [...] and there's a peace committee [XX] that he would go to meetings and I started going to meetings with him when I was in grade 4. and I guess our household was very open socially, so a lot of discussion about issues and the New Internationalist was our subscription magazine, so you can sorta see (laughs) umh, and yeah so that's probably my first thing. (Jaela - 19 ans)

[my dad and I] we'd volunteer with all sorts of organizations around town, like we visited the retirement home with our dog, the residents would love it, [...] he'd be involved in the special projects committee, [...] all these things to improve the town, and then we'd just go around and do errands for people like cutting down fallen trees, cleaning up yards for people who couldn't do stuff. (Thomas - 19 ans)

Ce serait alors en suivant un exemple familial, de conscientisation et de discussions politiques ou encore, d'engagement communautaire, que ces jeunes affirment être devenus engagés. Ce parcours est semblable à celui de Bruno pour qui le fait d'avoir deux parents très militantEs et très engagéEs, a joué un rôle très important au niveau de ses valeurs, de son identité et finalement, de son engagement.

I would have to say that yeah my mom and dad were big influences. Just to reaffirm that, my mom did a lot work in the community, she organized a lot of protests on her own, and she was a major factor about speaking out against a lot of things that were going on, then went out to help found the aboriginal women's support centre when she saw a need for aboriginal specific focus for family and support for women in the community in [XX] and my dad has always been really involved across the national level fighting for native rights, self-governance and sovereignty and that's always had a pretty big impact on me and always been pretty influential, I could learn all about the issues from my dad and then also talk to mom and be involved in the community, she always brought me out to all the cultural events, to all the pow-wows, to meet the elders. I guess I would say that those have been some of my biggest influences in this work. (Bruno - 22 ans)

Il n'est pas surprenant qu'une fois à l'université, ce jeune s'implique dans des groupes pour les droits de la personne, notamment the Aboriginal Student's Association, Students for Palestinian Rights et Students Against Sweatshops. Le fait de grandir dans une famille, lieu premier de socialisation, qui se préoccupe de la communauté dans laquelle elle élève ses enfants, et fait sentir l'importance de ce travail, joue nécessairement sur l'engagement futur de ceux-ci, qu'ils deviennent « militants/activistes » ou non. Il s'agit donc d'antécédents militants familiaux. Je tiens également à souligner, au passage, que le bénévolat et la participation civique à un jeune âge servent de tremplin et de formation à l'engagement social et politique à plus long terme (Quéniart et Jacques, 2004; O'Neill, 2007), comme ce fut le cas pour ces trois jeunes.

Quéniart et Jacques (2004), entre autres, reconnaissent le rôle important joué par la famille au niveau de la transmission de l'intérêt pour les questions politiques et sociales. À propos de leur enquête auprès de jeunes Québécoises militantes elles affirment, « Si toutes n'ont pas commencé à militer aussi jeunes, il reste que la plupart ont été sensibilisées tôt. D'ailleurs la socialisation familiale jouerait pour beaucoup dans la construction de l'identité politique et sur le comportement politique des individus (Percheron 1993, Passy 1998, Muxel 2001). » (Ibid. : 41) En effet, même les jeunes qui n'ont pas grandi avec des parents hyper politisés mentionnent tout de même leur influence :

My dad biked to work and skated to work, and he's not an environmentalist, well, he is, he's a smart conservative in a way, he thinks about resources and money, you know. (Tanika - 25 ans)

There was certainly news when I was little, and certainly my parents were shooting their mouths off. My mom is very interesting because she doesn't at all see herself as an actor but she is a very intelligent and opinionated woman in a very quiet way so maybe it comes from her. (Bridget - 24 ans)

I have an aunt in England who's an activist-type, other than that [...] I think a lot of it was driven by the fact that my dad works for an oil company, so I had a lot of this oil baby guilt. (Anna - 24 ans)

D'autres vont plutôt parler de modèles qui les ont poussés à vouloir s'engager qui sont à l'extérieur de leurs familles. Comme quoi le vieux dicton est vrai aussi pour les jeunes activistes, il faut tout un village.

Au secondaire clairement eh, il y a un des professeurs qui était *quote unquote* « responsable du comité d'environnement » qu'on avait créé, c'était plus quelqu'un qui était actif, progressiste qui nous aidait parce qu'on, on n'avait jamais créé un comité ou n'importe quoi, tu sais. [XX] c'était quelqu'un qui était impliqué aussi dans le syndicat de la CEQ, Centrale des enseignants du Québec, pis la CEQ travaille avec, j'sais pas si tu connais les Écoles vertes [XX] [...] Bon, lui il était impliqué dans ce mouvement là, pis eh il nous a supporté tout au long, c'est définitivement une inspiration. (Philippe - 22 ans)

Someone I was thinking of, today actually, it's funny, is [XX] she was a girl guide and a church leader and we did the skits and drama, not drama class but church in Sunday school, there we go, we did skits, she was really important to me as well as another woman who was like the girl guide head lady, she was really engaged and knew a lot about nature and stuff like that. (Tanika - 25 ans)

J'avais un prof au CÉGEP qui était marxiste-léniniste pis il m'a un p'tit peu, il m'a fait réaliser que j'ai plus en commun avec le sans-abri dans la rue que c'que j'pensais. (Jean - 26 ans)

I think the first place that i started meeting women role models was at camp, I went to an all-girl summer camp when I was 12 and that totally changed my perspective on things and not only meeting older women who were active, even if not vocally, just meeting people who were confident and obviously strong leaders, but also my peers who were getting involved in environmental activism, and then, in high school, yeah, a lot of people from War Child, one woman in particular, just like really embodied a lot of things that I wanted to see out of life. So I think that's definitely crucial. (Maya - 22 ans)

Certains jeunes parlent d'événements déclencheurs, de moments qui les ont poussé à faire certaines réalisations, certaines prises de consciences. Par exemple,

C'était pas vraiment comme une personne [qui m'a poussé à m'engager] mais c'était plus des situations [...] I'll switch to English, just for this one. There was a sewage outbreak and it got mixed with the drinking water so lots of people got sick and like me and my sister got sick so that sort of made me think, that was quite, not smart to actually get sick just because of a simple like thing, like why is the sewage water getting mixed with the drinking water, so things like that that people don't actually pay attention to and just don't care about fixing and where exactly is the sewage water going, is it going straight to the lake, and polluting the lake and then the fish in the lake couldn't be eaten and that kind of stuff. (Corinna - 20 ans)

En effet, nos expériences personnelles peuvent certainement nous pousser à repenser des choses que l'on prenait pour acquises et ainsi, nous forcer à agir, surtout en ce qui a trait aux causes environnementales et sociales. Cette jeune femme parle aujourd'hui de « justice environnementale. » Pour certains jeunes, ce sont plutôt des rencontres qui les ont beaucoup marquées et les ont ainsi poussées à vouloir s'engager.

I guess I started getting involved when I was about 14 or 15, up to that point, I had been an avid reader type kid so [...] I was getting up to speed with what was happening in the world and I was pretty depressed actually, for a long time during my teenage years, and then I saw, I was in grade 10, a woman who founded War Child Canada came to my high school, she came to speak and I didn't get involved immediately after that but a group was started at my school. [...] I went to camp that summer and [a friend] gave me a copy of No Logo [...] and I went back to school in the fall and started volunteering with the War Child group and after that things kind of just exploded, it really became a lifeline for me and I got involved with Amnesty and doing environmental work at my school. (Maya - 22 ans)

I don't know why she just came to mind, the woman I worked with on the farm, [...] she was really involved in municipal politics and really involved in her community and organized a lot of stuff and she was just a super woman in my eyes, she was capable of anything, and the energy that she had, the no nonsense thing going on and I really found that really admirable and it's something I really aspire to be so I thought that was really cool, and watching her and watching her interact and just feeling her energy, you know, really got me motivated for sure. (Janika - 21 ans)

There was someone who was a couple of years older than me [in university] and we were never really good friends but we kind of knew each other and she's the one who got me interested in studying abroad and [...] she was really interested in corporate social responsibility, so she was the one who planted the seed for me to study international development as a second degree and go another direction than business. (Jade - 25 ans)<sup>80</sup>

Finalement, d'autres jeunes ont des trajectoires plus autonomes, c'est-à-dire, ils affirment être arrivés plus ou moins seuls là où ils en sont ou ne reconnaissent pas l'influence d'une personne ou d'un événement. Par exemple,

I would say that as far as interests go, that I've been interested in this type of work for a long time, since I was about 10 or so, and that's when I became a vegetarian, and that was my first activism (laughs) at age 10. (Anna - 24 ans)

oui ben en fait je viens de [xx], une petite communauté où il y a pas vraiment de, très peu de structures sont en place dans le milieu social ce qui fait que, [...] quand tu voulais t'impliquer t'avais pas vraiment le choix de commencer quelque chose, de commencer de zéro, de « scratch » comme on dit, umh, donc j'ai fait ça pas mal au

---

<sup>80</sup> Notons que celle-ci mentionne également, plus loin, l'impact que *No Logo* a eu sur sa trajectoire. "The first person who comes to mind [as a role model] is Naomi Klein because reading No Logo really opened up my eyes to a lot of these issues and then I saw how she would go to these places and expose things and talk about things that people didn't want to hear. And she was this young woman and yeah, so I liked following her and seeing what she was doing. I found her really inspiring." (Jade - 25 - Otesha) Ce n'est pas pour rien que Pleyers qualifie ce bouquin d' « ouvrage de référence » (2004 : 129) !

secondaire, au CÉGEP, aux deux endroits, j'ai, avec des amis, on a mis sur pied des comités environnementaux, on a mis sur pied des comités pour la paix, des choses comme ça. (Philippe – 22 ans)

I started out as one of those people who like reads newspapers and all those things and is really opinionated umh, tells everyone about their opinions and that's kind of it and I, I'm not exactly sure what happened I just hit this point where, I worked as a stage manager for a long time and I realized that I had all these great logistical and sort of like "getting things done" leadership skills and that these could transfer to actually doing something other than being cranky, so I joined the Sierra Youth Coalition as a volunteer campaigner on the Mackenzie Gas Project. (Bridget – 24 ans)

Mes parents m'ont toujours dit d'éteindre les lumières mais j'pense pas que ça a commencé là. Umh, je le sais vraiment pas où l'aspect environnemental est venu, j'ai grandi dans un p'tit village de 100 personnes et puis je pense que dès la première fois que j'ai entendu parler des changements climatiques j'ai été comme « ça a pas de bon sens! Y'a quelque chose qui fonctionne pas là! (Jean – 26 ans)

Les trajectoires de ces jeunes écolos sont donc quand même assez variées. Si certainES reconnaissent l'influence d'unE parent, d'autres préfèrent raconter comment elles ont établis elles-mêmes des comités d'environnement. Et il va presque sans dire que celles et ceux qui ont eu de fortes influences familiales et des modèles à un jeune âge ont entamé leur trajectoire d'engagement plus tôt que les autres qui font connaissance de personnes clés au secondaire ou au début de leur carrière universitaire.

Dans les récits précédents, comment faire la distinction entre la participation et l'engagement? La question se pose : est-ce qu'une personne peut participer sans être engagée, ou, dans le cas qui me préoccupe ici, est-ce qu'une personne peut faire preuve de réflexivité—en choisissant de parler du pourquoi de sa participation—sans être engagée par le fait même de ce récit? Si comme O'Neill (2007) je suis d'avis que l'engagement rend compte de la composante plus psychologique de la participation—c'est-à-dire les idéaux, les valeurs, les prises de position qui accompagnent le fait de physiquement participer à quelque chose, alors il faut reconnaître à chaque participantES—ou à chaque participation réfléchie—sa composante « engagement. » En ce qui a trait à savoir si une participation civique ou sociale puisse être considéré comme un engagement politique, je vais laisser parler, dans la section suivante, la typologie d'Ion quant aux différentes formes d'engagement avant de m'aventurer sur ce terrain. Peu importe la diversité des trajectoires, il existe deux formes principales d'entrées en association, et pour mieux les explorer je passerai maintenant à l'examen des diverses caractéristiques de l'engagement militant et de l'engagement distancié.

## *L'engagement militant et l'engagement distancié*

L'engagement militant, je le rappelle, est un engagement plus conventionnel, plus traditionnel, la forme d'engagement qui rappelle celle des associations syndicales et des fédérations associatives. L'engagement militant nous ramène donc à l'organisation pyramidale, à la délégation, au vote, au « nous » imperméable et très intense, au rôle social incorporé, aux citoyens anonymes, et à la vie personnelle souvent sacrifiée sur l'Autel de la Cause. (Ion, 1997) L'engagement distancié, de son côté, évoque l'engagement activiste, où les réseaux sont créés dans l'action, par les membres, qui elles/eux, sont acteurEs. Ici, il s'agit d'une démocratie plus participative et directe, un lieu dans lequel on s'associe plus qu'on n'adhère. C'est donc un engagement qui comporte davantage d'implications réversibles et à la carte. Le « nous » intense et imperméable est remplacé par des moments de célébrations collectives qui permettent de vivre la sociabilité et dans certains cas des « petits nous ». Par contre les participantEs/membres ont leurs propres cercles de sociabilité à l'extérieur du groupe. L'individualité et les compétences individuelles des membres sont recherchées, même si le groupe accepte que les engagements soient plus transitoires et plus à temps partiel. Alors, où s'insèrent les jeunes écolos rencontrés dans cette typologie?

### la structure et le mode d'organisation

Comme je l'ai mentionné lors du bref survol des groupements principaux représenté par mon échantillon de jeunes, nous avons ici affaire principalement aux structures des organismes non-gouvernementaux et des associations étudiantes. Sauf pour les groupes satellites de GRIPO, le Groupe de recherche d'intérêt public de l'Ontario, le groupe local Ottawa de CYCC et, dans une certaine mesure, SYC qui est la branche jeunesse du Club Sierra du Canada, nous avons ici des groupes qui fonctionnent de façon indépendante d'un centre quelconque, « voire à se constituer en associations indépendantes. » (Ion, 1997 : 46) Comme le souligne Ion, « l'échelon le plus proche (l'entreprise ou l'établissement, la section locale) restent des lieux d'engagement au moins ponctuels non négligeables et à tout le moins de plus en plus valorisés. » (Ion, 1997 : 47) C'est en effet le cas pour ces groupes de jeunes. Bien ancrés dans leurs communautés, et pour la plupart très *grassroots*, ils recrutent sur la base de cette appartenance communautaire. Par contre,

Ces engagements préférentiels à « la base », ne signifient pas forcément valorisation du « local ». Dans le champ syndical ou politique, nombre de groupements apparaissent qui, bien

qu'enracinés pour certains dans des expériences locales, entendent d'emblée au contraire situer leur action à l'échelon national (Ion, 1997 : 47)

En effet, rien n'empêche un groupe local, comme le groupe local de CYCC d'Ottawa, de valoriser ce qui se passe au niveau local, tout en agissant avant tout au niveau fédéral national.<sup>81</sup> De leur côté, Otesha, SCAW, et Imagine Ottawa, recrutent au niveau local pour agir au niveau local. Cela a incontestablement un impact sur le mode d'organisation du groupement. Par exemple, Imagine Ottawa, qui cherche à conscientiser les citoyenNEs d'Ottawa à propos de différents enjeux sociaux, notamment les pratiques démocratiques plus délibératives et participatives, adopte nécessairement un mode d'organisation plus radicalement démocratique. Otesha aussi, en cherchant à faire vivre une expérience d'*empowerment* à ses membres, choisit de fonctionner de façon à laisser plus de place à la participation. Il s'agirait donc, pour ces groupes et ces jeunes, davantage d'une structure et d'un mode d'organisation s'apparentant à l'engagement distancié.

Dans l'échantillon, j'ai aussi des membres de la Fédération étudiante de l'Université d'Ottawa (FÉUO) et la section Ottawa-Vanier du Parti Vert. Il va sans dire que ces groupes s'insèrent nécessairement dans un conglomérat; la FÉUO dans la fédération associative qu'est la Fédération canadienne des étudiant(e)s, et la section Ottawa-Vanier du Parti Vert au Parti Vert du Canada. Ces groupes connaissent une organisation pyramidale, et donc davantage de hiérarchies que les groupes mentionnés dans le paragraphe précédent, ainsi qu'un usage d'outils organisationnels tels le mandat, la délégation et le vote. D'après la typologie de Ion, l'engagement dans ces types de groupes serait avant tout un engagement militant.

Il est intéressant ici de noter comment la participation dans des groupes qui demandent un engagement plus distancié n'empêche pas ces jeunes de participer dans des groupes ayant des caractéristiques relevant davantage du modèle de l'engagement militant. Par exemple, Philippe profite de son temps à l'université pour se joindre à plusieurs groupes décontractés, plus ou moins informels, et non hiérarchiques, mais ceci ne l'empêche pas pour autant d'être très impliqué dans le mouvement syndical étudiant,

---

<sup>81</sup> Par contre, difficile de distinguer le local du national quand on milite comme le fait CYCC à Ottawa. En effet, il est plus facile quand on habite la capitale nationale d'estomper la frontière entre le local—ma circonscription, mon député—et le national—le parlement, la chambre des communes, le premier ministre et son cabinet—qui, finalement est aussi dans ma circonscription.

Au CÉGEP j'ai toujours été impliqué un peu dans le syndicat étudiant, je crois beaucoup dans l'action syndicale, ça fait que j'me suis impliqué. (XX)<sup>82</sup>

et dans le Nouveau parti démocratique ou même de poser sa candidature à une élection fédérale. Ou encore, bien que Jean participe à une tournée de vélo du groupe Otesha, un engagement qui se veut nécessairement transitoire et à la carte (puisque les tournées durent entre deux et cinq mois), il ne refuse pas pour autant de reconnaître les bienfaits de l'engagement dans des groupes plus traditionnels, et donc de l'engagement militant,

quand t'es impliqué dans un groupe avec une structure plus formelle, tes responsabilités sont mieux assignées, [...] la structure est déjà là, c'est beaucoup plus facile savoir c'est quoi ton rôle [...] je trouve dans les structures où il y avait pas autant de hiérarchie c'était, ton rôle était moins défini, il y avait plus de confusion sur c'était quoi le rôle de chacun, donc c'est peut être pour ça que j'ai décidé de rester dans le Parti Vert. (Jean - 26 ans)

Ce genre d'organisation plus pyramidale est définitivement présent dans certains des groupes de jeunes dont j'ai fait la connaissance lors des entrevues, que ce soit, comme nous l'avons vu, dans les partis politiques, dans les fédérations étudiantes ou même dans des groupes de travail lorsque la priorité est mise sur l'action, l'efficacité et l'impact direct.

### l'entrée en association et le rapport au groupement

Ayant exploré, en début de chapitre, les différents débuts de trajectoire, c'est-à-dire les différents éléments qui ont poussés les jeunes à (vouloir) s'engager, je tiens maintenant à souligner les diverses entrées en association ainsi représentées. En lisant leurs témoignages, il est clair que pour plusieurs, l'entrée en association se fait par les intérêts, les préoccupations et les idéaux personnels — une entrée en association par les appartenances secondaires, qui s'apparente à l'engagement distancié — comme c'est le cas pour tous celles et ceux qui nomment un engagement universitaire comme leur premier « vrai » engagement. Il serait ici question d'explorations identitaires. J'y reviendrai. Par contre, pour d'autres, l'entrée en association se fait par les appartenances primaires, comme c'est le cas pour celles et ceux qui mentionnent les engagements familiaux, ou encore, des engagements via d'autres appartenances primaires, comme l'église ou une communauté de voisinage.

Ooh ! (laughs) [my engagement] it goes way back, I realize it goes back to girl guides (laughs) because in girl guides, we used to take walks around this area, [XX], all sorts of stuff like that, and we painted fish on the sewers to remind people that the water going into the sewer grates [...] ends up in our water, in our rivers, so that was

---

<sup>82</sup> Je n'inclus pas le nom de ce jeune puisqu'il pourrait y avoir bris d'anonymat.

like, I think that's why I was always drawn towards green things [...] And actually, I also went to church a lot when I was a kid and that also played a part, like girl guides and church, I think it formed a lot of my ideas that community is important you know just like, enjoying the people around you (laughs) (Tanika – 25 ans)

Growing up mostly in the suburbs in Toronto I was involved a lot in girl guides and so we did a lot of social justice, environmental justice type stuff, quotations around those because it's mostly you know planting trees and working for the food bank, which was awesome and gave me a really good introduction to those kinds of things in my community but it wasn't really the activist side of things it was more just eh mainstream kind of approach. (Janelle – 21 ans)

La participation dans un groupe comme les Guides, un groupe qui s'insère dans un conglomérat et qui est structuré en associations fédératives, implique une entrée en association par les appartenances primaires et, comme le souligne Tanika, sa participation dans un tel groupe lui a fait comprendre l'importance de sa communauté et d'être membre à part entière de cette communauté. Pour ces deux jeunes, cette participation dans le mouvement scout aurait été une introduction à la participation communautaire et, jusqu'à un certain point, au militantisme environnemental « soft ». Pour une autre encore, le fait d'avoir été à une école Waldorf a vraiment concrétisé ce que signifie l'appartenance communautaire et ce, à un jeune âge, du fait que de réelles communautés sont créées autour de ces écoles alternatives. Ce serait là aussi un premier « engagement » ou une première participation qui a une appartenance primaire comme porte d'entrée en association. Je le rappelle, une telle entrée en association est caractéristique de l'engagement militant, et ce parce que le rapport au groupement est celui de l'adhésion, du rôle social incorporé plutôt que de l'association, l'implication circonstanciée et réversible qu'implique l'engagement distancié. Il s'agit d'un rôle social incorporé parce que, par exemple, du fait que Tanika est membre d'une telle famille qui habite un tel voisinage, son rôle social l'appelle à être une Guide, à participer à l'école du dimanche, et ainsi à jouer un certain rôle dans sa communauté. Ou encore, du fait que Bruno a des parents qui sont très actifs sur leur réserve et dans des groupes pour la revendication des droits des personnes Autochtones, et qu'il participe aux événements communautaires et culturels dès un jeune âge, il incorpore son rôle social de jeune Autochtone, même dans son entrée en association dans des groupes pour les droits humains à l'université. C'est par une appartenance primaire que son *membership* prend sens.

Remarque que, de la même façon qu'un individu peut faire preuve, par ses diverses participations, d'engagement militant et d'engagement distancié, une personne peut entrer en association, parfois par ces appartenances primaires, parfois par ces appartenances secondaires. Gabrielle, par exemple,

est membre d'un groupe franco-ontarien, auquel elle adhère à cause d'une appartenance primaire, et plus tard, quand elle fonde un comité d'environnement, elle le fait à travers ses appartenances secondaires, par ses préoccupations et ses intérêts personnels, ainsi que par son cercle d'amis. Bien que certaines formes d'engagement reposent sur les appartenances primaires, d'autres sont davantage sur base de l'intérêt personnel.

I wasn't involved with anything at all really and then I, then I spent all my time with the theater club and did a bunch of stage management internships and then I wound up here. (laughs) yeah. (Bridget - 24 ans)

Contrairement au rôle social incorporé, il s'agit alors de l'association, l'implication circonstanciée et réversible de l'engagement distancié, engagement par les intérêts et les préoccupations personnelles. Ce rapport au groupement est bien représenté dans mon échantillon. En effet, tous les jeunes qui affirment que leurs premières « vraies » participations ont lieu lors de leurs premières années à l'université, on un rapport au groupement qui se caractérise par l'association. Par exemple,

I helped to coordinate volunteers for the People and the Planet Conference that was held in [XX] [...] I was 18 at the time [...] And I was pretty involved for the rest of university, that was during my first year and a key thing that I did later on was umh both participating in SYC and then being part of social issues for the student government (Anna - 24 ans)

Mon engagement social a commencé à l'université, comme dans ma première année j'ai cherché des groupes puis des clubs qui s'occupent de différents enjeux environnementaux. Mon premier engagement c'était avec Green Campus (Corinna - 20 ans)

Well, it wasn't until I was in university. I studied business and around my 2<sup>nd</sup> and 3<sup>rd</sup> year I started to see how business can negatively affect people and the planet. I studied social marketing when I did a study abroad program in [XX] and that started to get me thinking about how I could use my business skills to work for a cause, work towards a cause that I believed in and that it was less harmful to the world and that got me on this path of thinking about social issues, environmental issues. (Jade - 25 ans)

Ceci ne signifie pas pour autant que ces jeunes n'ont pas, à un moment donné, été participantEs de groupes qui les interpellaient à cause d'une de leurs appartenances primaires, ou qu'ils/elles ne se sentent pas adhérentEs des groupes dans lesquels elles/ils sont membres. Mais cela veut souvent dire que leur engagement dans ces groupes est réversible, peut être de courte durée, et comme je le démontrerai, peut être transitoire.

manifestations du *nous* et du *je*

Dans les groupements qui demandent l'adhésion de leurs membres, donc les groupes dans lesquels ont entre en association par des appartenances primaires, le « nous » est très intense, souvent imperméable—en effet, c'est difficile pour un Autre d'en faire partie (imaginons, par exemple, un anglo qui essayerait de devenir membre d'un groupe franco-ontarien) et par conséquent, la sociabilité interne est très importante. Le groupement n'est donc pas seulement un groupe dans lequel on milite pour une cause sociale quelconque, mais il représente une réelle *communauté* pour celles et ceux qui en sont membres. Un résultat de ce *nous* intense, toujours d'après Ion (1997), est que le *je* devient un atome, un citoyen anonyme, une personne qui sacrifie sa vie privée en l'excluant de l'univers du groupement. Il s'agit bel et bien ici de l'engagement militant.

Ceci rappelle ce qu'Ion a appelé les « manifestations du nous » dans les groupes qui pratiquent l'engagement distancié, où il y aurait un certain dépérissement du *nous* organisé, mais au profit d'une frontière davantage poreuse et souvent floue entre le *nous* et les Autres à l'extérieur. En ce qui a trait au *je*, celui-ci est individu, un associé, un adhérent transitoire. Le groupe recherche et a besoin de ses compétences personnelles, de son expression, et de son individualité. Dans ces groupes relevant davantage de l'engagement distancié, il existerait également, en raison du dépérissement du *nous*, un renouveau des « niches » et des « petits *nous* » qu'Ion caractérise comme « la subsistance ou la création de petits noyaux à forte cohésion et grande connotation affective ». Ion précise que « ces niches apparaissent comme le refuge de personnes—jeunes ou âgées—souvent isolées, en difficulté d'insertion, et, plus globalement en mal d'identité.» (1997 : 59) Par contre, cet auteur reconnaît également « la spécificité de la sociabilité juvénile », c'est-à-dire que même dans des groupements qui relèvent davantage de l'engagement distancié, la sociabilité demeure une composante importante de l'engagement pour les jeunes. Ces derniers ne sont alors pas tous en difficulté d'insertion ou en mal d'identité! Voilà pourquoi Ion affirme que « si, incontestablement, le modèle de l'engagement distancié s'avère plus pertinent pour décrire la plupart des phénomènes d'implication dans l'espace public, on ne saurait pour autant décrire le présent [l'engagement des jeunes] selon ce seul paradigme. » (Ion, 1997 : 91)

De fait, pour les jeunes engagés dans des groupes écolos rencontrés en entrevues, avoir l'occasion de militer avec des personnes qui partagent les mêmes opinions et les mêmes idéaux fut un « fruit » important de l'engagement.

Dans d'autres groupes dont je fais partie, la coalition étudiante contre la guerre [SCAW, par exemple], qui a organisé la manif en fin de semaine, il y a exactement ce que t'as dit, faire partie d'un groupe, partager les convictions, un espèce de sentiment d'appartenance, et je le ressens extrêmement extrêmement à cet endroit-là. (Philippe – 22 ans)

Les gens qui font partie [d'Otesha] sont très positifs, ça me donne comme, de l'espoir! (rires) je sais que c'est un mot qui est utilisé beaucoup pis qui est un peu vague ou flou mais c'est tellement motivant de travailler avec des gens qui croient vraiment que le changement est possible. Non seulement que le changement est nécessaire mais que vraiment, c'est possible, pis que ça se passe à chaque jour pis ce que ça m'apporte c'est un immense montant d'inspiration. Comme si j'étais pour le mettre dans un bol il faudrait comme un couvercle vraiment solide pour pas que ça déborde, tu sais. (Gabrielle – 30 ans)

Ce qui importe n'est donc pas seulement le fait d'appartenir à un groupe, et d'avoir l'occasion de discuter de ses opinions et de ses idéaux avec des individus qui sont sur la même longueur d'onde, mais c'est aussi le fait d'avoir, de par leur appartenance dans ces groupes, des identités *d'alter* qui se confirment, se corroborent, s'appuient et se soutiennent. Comme l'a souligné Lichterman, l'absence de repères ou de soutiens institutionnels fait en sorte que le groupe devient très important pour créer, cultiver et maintenir un mode de vie, des codes culturels, et des repères identitaires alternatifs, culturellement radicaux. Encore une fois l'exemple du groupe Otesha est ici parlant. Parce que l'expérience consiste à devenir membre d'une tournée de vélo et d'une troupe de théâtre pour deux mois, c'est vraiment un environnement propice pour l'exploration identitaire intense, pour la réévaluation de nos modes de vie, de nos opinions, et de nos rapports aux autres, et une occasion comme nulle autre d'être soutenuE en effectuant ce travail. S'il existe un lieu propice à la création d'une niche identitaire « jeune écolo », c'est bien celui-ci.

On tour, I felt like, for those two months, we had a chance to let these [more sustainable] ideas and lifestyle choices really become ingrained in ourselves and it was less of a temporary thing and we formed habits whereas when I was talking about the other facet of Otesha being just informing people and spreading this message and leading by example, people are just hearing little tidbits of things and maybe being inspired to do things, but it's more likely to be this temporary thing that maybe fades away. Because I feel you really need a community of people to make changes that you can sustain and become engaged in that way, it's so tough to do those things alone and it's so easy to just go along with whatever everyone else is doing. (Jade – 25 ans)

Bien qu'Otesha soit une expérience particulière, parce que c'est deux mois intenses de vie en commun, cet organisme n'a pas pour autant le monopole sur la création de ce « petit nous radical », sur la sociabilité créatrice de communautés alternatives. Pour Bruno et Maya, le fait de rencontrer et d'avoir l'occasion de travailler avec des gens qui sont engagés et réellement dévoués à ce travail de justice sociale, est, pour eux, source de soutien, d'énergie et d'*empowerment*.

I've just been able to meet and work with some great great amazing people all across the world and all across Canada and it's been really really inspiring to me and really keeps me dedicated and focused to work with some of these people and get ideas from them, talk with them, learn from them. (Bruno - 20 ans)

For the students but for us [staff] too, a really sustaining part of the job is having a hundred people come together who really care about what they're doing and sharing their experiences and finding community in that space and a lot of people at the conferences have never attended a conference like that before or been surrounded by so many like-minded people and have [had] the space to dialogue about it all and I think that is really amazing energy [...] Just meeting unbelievable people all the time, I think that's a driving force for staying engaged in whatever way throughout the years [...] I think once you get into a network like this, it's so empowering. (Maya - 22 ans)

Pour la majorité des jeunes, le fait de se retrouver entre écolos, c'est-à-dire, entre amiEs, et de pouvoir travailler avec d'autres qui se préoccupent tout autant des enjeux environnementaux, est une composante importante de leur engagement, et quelque chose que plusieurs jeunes sont heureux de pouvoir retirer de leur participation sociale et politique. En ce qui a trait aux bénéfices identitaires d'un *membership* dans une telle niche, j'y reviendrai, en fin de chapitre, en explorant le thème de l'engagement dans le quotidien.

### l'engagement personnalisé

Un engagement distancié, comme je l'ai souligné précédemment, implique un *je* qui est individu et donc qui fait appelle à son individualité quand il devient membre d'un groupe. C'est en effet ce genre de rapport au groupement dont font preuve la plupart les jeunes interviewés : l'adhésion transitoire, la participation à la carte, et le désir de se sentir personnellement interpellés par le travail qui est à faire. Il est donc juste d'affirmer que, en ce qui a trait à mon échantillon de jeunes, le fait de pouvoir personnaliser son engagement est important. Que ce soit en introduisant le travail de l'anti-oppression dans son travail de coordonnatrice régionale, en démarrant un nouveau groupe de travail sous l'organisme parapluie GRIPO pour conscientiser les étudiantEs à propos des problèmes que cause l'eau en bouteille, ou en mettant sur pied un groupe anti-Walmart quand on annonce l'ouverture du *megastore* dans son village, ces jeunes ont un message bien à eux à exprimer et c'est en misant sur leur compétences personnelles qu'ils parviennent à mettre sur pied de tels projets et de telles initiatives. L'engagement personnalisé permettrait donc non seulement de démarrer soi-même des projets, mais également de participer bien à sa façon, à la carte, dans les groupes auxquels nous nous associons.

It's the type of thing, you can make it what you want, like if you want, all you have to do is go to meetings, which are usually once a week, and you don't even have to make all the meetings, you know, obviously it's better if you go (laughs) you don't have to go. Umh, and then like the portfolio's up to you and you can take up other things if you want to. (Jaela - 19 ans)

A lot of the work that I've done with the Indigenous Environmental Network, going into these international meetings there's not a lot of structure for how your participation is supposed to be so you find a lot of room for maneuvering there, it's really open to a lot of different personality styles, you know what kind of role you take up, it can be sometimes working with, trying to get meetings with government officials and working that sort of way, a lot of networking between similar groups and trying to push the issue that way, a lot of the time it can be people who are really interested in drafting policy and stuff like that and we can do that and have that submitted, some people are more focused on getting media attention, and so when you're at that level you really have to adopt the jack of all trades sort of approach [...] A lot of these groups, there's a huge role for personal autonomy and often it does come down to the individual and their own style, how things get done. (Bruno - 21 ans)

Comme ces citations en témoignent, la majorité des jeunes qui m'ont fait part de leurs récits d'engagement m'ont semblé enchantés de pouvoir décrire un engagement personnalisé, à la carte. Même Jean qui, lors de notre entretien m'a fait part de ces réflexions sur l'importance de la structure et de la hiérarchie dans les groupes politiques, semblait apprécier son rôle dans le Parti Vert, où, à cause de son éducation et de son expertise en informatique, il a un travail bien à lui dans le parti, c'est-à-dire qu'il peut jouir d'un engagement personnalisé (que nous avons, lui et moi, qualifié de flexible—un travail flexible, fluide—lors de l'entretien), à cause de ses compétences personnelles.

Je trouve que le Parti Vert me permet d'être plus fluide parce qu'il y a un plus grand besoin de gérer l'information [...] Je pense, je vois pas vraiment de moyen, je vois pas vraiment un groupe ou l'autre [le Parti Vert ou Otesha] qui peut être plus fluide, je pense que ça dépend plus de la capacité d'un individu de déterminer les besoins d'une organisation, et puis de voir comment tes talents, et tes intérêts peuvent servir, peuvent rencontrer les besoins de cette organisation-là. (Jean - 26 ans)

Il serait alors question de voir en quoi son individualité, en tant que membre individu, peut apporter quelque chose d'unique au groupe, donc servir le groupe en y apportant ses talents et ses compétences personnelles. Jaela, de son côté, soutient qu'un engagement qui permet à chacunE de travailler/militer au sein d'un groupe avec ses propres passions et ses habiletés individuelles fait en sorte que ce soit « a much more positive working atmosphere. » (Jaela - 19) Par contre, d'autres ont souligné que l'implication personnalisée, ou la sélection des tâches sur base des compétences et talents individuels, n'est pas toujours possible, et ce, surtout lorsqu'il y a beaucoup de pain sur la planche et que les échéances sont nombreuses :

Des fois on organise un événement et il y a beaucoup beaucoup de personnes qui veulent être impliquées donc on aura tout le monde un certain intérêt et ils ont des idées de ce qu'ils veulent faire et puis we would be like, go ahead, do it, that type of thing, mais dans d'autres situations quand il a juste sept personnes dans une réunion et

il faut qu'on fasse quelque chose assez rapide, il faut que tout le monde fasse quelque chose, [...] on a tous un but qu'on veut achever donc [...] on va faire n'importe quel travail pour pouvoir y arriver. (Corinna – 20 ans)

Comme certainEs des membres de groupes auxquellEs j'ai parlé sont des bénévoles et d'autres sont des employéEs rémunéréEs, il est intéressant de noter que même pour ces dernièrEs, le fait de pouvoir être engagéEs à sa façon, et de pouvoir se servir de ses talents est important. À Otesha, par exemple, Gabrielle m'a fait part de pratiques qu'elle aime beaucoup : le fait d'avoir des descriptions de tâches flexibles et fluides, et d'avoir des « floating tasks ». Ceci leur permet d'apprendre à connaître l'équipe avant de vraiment décider qui va faire quoi, et de toujours avoir une certaine flexibilité quant au travail à faire. Ceci leur permette de pleinement profiter des talents et des champs d'intérêts et de connaissances de toute l'équipe. Anna et Maya, qui sont toutes deux des employées d'un groupe à l'étude, sont du même avis, bien que la structure décentralisée de leur groupe permet une flexibilité un peu différente :

My engagement right now is a bit weird, because you can say that I am in this paid position but there's different ways to approach it I think, for example, at the conferences, there's different roles that you can take, there's nothing prescribing me to do one thing or another, other than I should do some workshops. (Anna – 24 ans)

I've been finding, I mean, of course there are things you have to do [as a staff member], but the way you interpret them, it's such a qualitative process, it just ends up reflecting my interests and passions and I mean, if you're on top of things, there's a lot of space to do other things you're interested in, like I've been really invested in doing some anti-oppression work, I've been doing some partnership building with the Polaris Institute and have gotten a lot closer with Indigenous environmental networks, that's been really amazing for me. (Maya – 22 ans)

Cela vaut la peine d'être mentionné : c'est à cause de la préoccupation de Maya et de quelques autres employéEs de SYC que cette ONG nationale a maintenant une politique anti-oppressive qui fait en sorte, entre autres, que toutes ses activités comprennent maintenant une formation "anti-oppression" que ce soit aux conférences régionales, à la conférence nationale ou même aux *Youth Action Gatherings*, des camps d'été offerts dans différentes provinces pour des jeunes de 14 à 18 ans. L'engagement des employéEs dans leurs groupes écolos a donc un potentiel de « personnalisation » plus élevé que celui des bénévoles puisque les employéEs ont plus de ressources à leur disposition et ont davantage de pouvoir décisionnel. Il est alors évident que, loin d'être un « compagnon interchangeable » (Ion, 1997 : 74)—l'idéal-type de l'adhérent dans les groupements s'apparentant à l'engagement militant—ces jeunes employéEs, en donnant forme à de nouveaux programmes et de nouvelles politiques dans leurs groupes, sont de réelLEs acteurEs, des « détentrices/teurs de ressources particulières. » (Idem)

Si pour plusieurs jeunes être engagéE à sa façon, faire usage de ses compétences, ses habiletés et ses talents, et exprimer son individualité sont des valeurs et des facettes importantes de l'engagement, le *nous*, la sociabilité interne, et le désir d'accomplir quelque chose et d'avoir des tâches et un rôle qui sont clairs et établis ne sont pas pour autant des composantes négligeables ou anodines de l'engagement. Pour comprendre l'engagement des jeunes, il faut alors, d'une part, savoir prendre en compte les particularités de la sociabilité de ceux-ci, et, d'autres part, reconnaître l'importance de leur désir de s'investir en tant qu'individu, en tant qu'acteurEs, ainsi que la nécessité pour les groupements de reconnaître et de pourvoir aux besoins et aux ressources temporels et physiques bien particuliers de ces jeunes. En effet, c'est un stade de la vie bien particulier, avec ces horaires, ces ressources, et ces désirs particuliers, et si les jeunes s'engagent très différemment, en voilà une raison. J'examinerai maintenant le nomadisme des jeunes pour mieux rendre compte des raisons pour lesquelles maintes caractéristiques de l'engagement distancié sont plus en phase avec les façons dont ces jeunes veulent (et peuvent) manifester leur engagement.

### *le nomadisme dans l'engagement*

Le nomadisme est qualifié d'une « tendance à l'instabilité d'habitat et aux déplacements par nécessité de se procurer des moyens de subsistance » ou encore, d'une « tendance comportementale à ne pas se fixer dans le domaine intellectuel ou social et à manifester des goûts divers et successifs sans s'attacher à aucun. » (lexilogos - dictionnaire en ligne) Parlant de nomadisme dans l'engagement, il s'agit donc d'un engagement sans domicile fixe. L'engagement risque certes d'être « instable », ou plutôt transitoire et temporaire, mais c'est pour arriver à mieux subvenir à nos besoins d'engagements, pour nous procurer divers moyens de subsistance activistes, et pour mieux exprimer toute une panoplie de goûts et d'intérêts, sans nous fixer sur aucun, sans être trop monogames dans nos formes et nos lieux d'engagements. Pour mieux rendre compte de ce nomadisme, je discuterai ici de la pluri-appartenance et du papillonnage dans l'engagement. La pluri-appartenance se rapporte au fait d'être membre de plusieurs groupements à la fois, et donc d'avoir toute une gamme d'appartenances en un même temps, tandis que le papillonnage se réfère aux engagements en séquence diachronique, et donc au fait de passer d'un engagement à un autre,

de faire comme le papillon qui vole, de fleur en fleur, au gré des saisons, des humeurs, conscient des bénéfices qu'il peut tirer des différents lieux où il choisit de se poser.

Un des faits saillants de ma recherche empirique concerne incontestablement l'étendue de la pluri-appartenance pratiquée par mes répondantEs. Bien que certains groupes soient mentionnés par plus d'une personne, et que certaines trajectoires se recoupent, la diversité des lieux d'engagements est impressionnante. En effet, chaque répondantE mentionne une bonne poignée de groupes avec qui elle/il a œuvré ou œuvre présentement, passant par les gouvernements étudiants allant jusqu'à War Child Canada, ou des centres de ressources des femmes à Katimavik. Je tiens à souligner qu'un total de 65 groupes ont été mentionnés, et qu'une multitude de causes sont représentées chez ces jeunes qui, je le rappelle, ont été recruté par l'entremise de groupes écolos.

Comme de raison, plusieurs groupes et organismes proprement environnementaux sont mentionnés : des groupes de jeunes (tels Enviro-action, le Youth Environmental Network, et mes quatre groupes principaux, CYCC, SYC, Otesha et Green Campus), et des groupes multi-générationnels ou « adultes », (tel Greenpeace, le Club Sierra du Canada, le Canadian Environmental Network et le Indigenous Environmental Network). Plusieurs groupes qui mobilisent autour de la cause des droits de la personne et de l'humanitaire ont également des membres parmi les jeunes de mon échantillon, tels Amnistie Internationale, Entraide mondiale du Canada, et le Oaxaca Solidarity Group. Les groupes oeuvrant pour la sécurité alimentaire sont aussi représentés (tels le Falls Brook Centre, le WWOOFING, et le Garden Group), ainsi que des « groupes » qui sont avant tout des projets, et des projets de conscientisation (comme par exemple Jane's Walk, Buy Nothing Day/Journée sans achat, Green Communities : Safe Routes to School et le Peace and Environment News). Plusieurs des jeunes interviewés sont étudiantEs, donc maints groupes d'intérêts/clubs sociaux étudiants paraissent également, tels Réduisez les frais/Lower Tuition, SWACC - Students With a Collective Conscience, et le English Debating Society. Deux partis politiques, le Nouveau parti démocratique et le Parti Vert du Canada sont représentés dans mon échantillon, comme le sont d'autres groupes plus « *establishment* » tel Katimavik, les Guides/Scouts, et Kid's Help Phone. En ce qui a trait aux groupes pour la démocratie communautaire, Imagine Ottawa et Indymedia sont représentés et dans la catégorie « éducation alternative » les écoles Waldorf sont mentionnées. (Pour la liste exhaustive des groupes, voir annexe)

Cette pluri-appartenance, on la voit d'autant plus chez les jeunes qui ont commencé leur « carrière activiste », ou leur trajectoire d'engagement au secondaire, ne serait-ce que par le nombre d'organismes qu'ils mentionnent. Par exemple,

By the time I hit high school, which was in grade 10, I was probably 14 or something like that, there was a lot more things going on that I jumped into I guess. So that would be anything from, basically everything, by the time I was in grade 12 of high school I ran everything at the school, it was insane, there was like, when I was in grade 12, I won a grant from the Youth Environmental Network, [...] I was on the secretariat of the student council so I used all the student council reps from all the different classrooms and it was like a climate change awareness project, that was kind of a pet one of mine, and then I also ran, there's an organization called SWITCH, Students Working in Tobacco Can Help, umh when I was in grade 12, I was the leader of that and we did school presentations in elementary schools, [...] there was also Kids Help Phone, they have a student ambassador program which is where again, you go and do presentations for elementary schools and let them know about the services available, so I organized that. (Jaela - 19 ans)

I joined onto student government, so the student council, to the athletic council, which was kind of out of character because I don't really do any athletics to eh Crime Stoppers to the band, just about every club that the school had to offer and I stuck with most of them, which is good, because that's how I met the people I was friends with in high school, and then as I went on I came to I guess rise in ranks, I guess, ended up being the prime minister of the student council for two years and I ran the Crime Stoppers and the Environment Club once we started that up. (Thomas - 19 ans)

Pour papillonner, ils papillonnent ! En effet, si ces jeunes pratiquent la pluri-appartenance en mettant sur pied différents projets et en se joignant à une variété de clubs et de groupes, ils pratiquent aussi le papillonnage dans leur engagement : ils découvrent un groupe, qui les occupent pour un temps, les mène ensuite à découvrir d'autres groupés, à faire certaines rencontres qui les mènent à de nouveaux projets, de nouvelles initiatives, et de nouveaux organismes. Un exemple de ceci serait celui de tous ces jeunes qui étaient engagés soient avec SYC, soit avec le Youth Environmental Network, et qui finissent par travailler ensemble pour fonder CYCC. Ou encore, tout les jeunes qui, par *Alternative 101* (une alternative à la semaine d'initiation universitaire) découvrent GRIPO, qui les mène à œuvrer dans Campus Vert, et finalement à joindre l'organisme-réseau SYC. Et ce papillonnage est aussi inter-causes, c'est-à-dire, par exemple, plusieurs travaillent dans l'humanitaire, développent un intérêt pour les causes environnementales, et se lancent dans des initiatives et des groupes écolos. Ou encore, après une participation dans un groupe franco-ontarien, une jeune décide d'effectuer du travail humanitaire et communautaire avec des jeunes, pour ensuite travailler dans une ONG écolo de jeunes.

Si pour certainEs la pratique du papillonnage se fait de façon spontanée ou involontaire, pour d'autres, il s'agit plutôt d'une stratégie. Effectivement, une de mes répondantes déclare avoir passé pas mal de temps pour tenter de trouver le groupe qui répondrait le mieux à ses besoins et concorderait le mieux avec ses intérêts, affirmant en avoir « essayé » plusieurs.

When I got back [to Ottawa] I looked at ways, places where I could put this interest [in environmental issues], I didn't know where, like I was "what can I do? I don't know" and so, I remember I looked into PERC and I [thought...] "I don't know if I want to do that" and (laughs) I started reading PEN, the peace environment news, and you know just eh, just looking, keeping my eyes open. [...] I was increasing my knowledge but I was still looking for a place to put it. (Tanika - 25 ans)

Finalement, la jeune écolo se retrouve (entre autres) dans Imagine Ottawa, un groupe qui organise annuellement un forum social à Ottawa—un groupe qui rencontre plusieurs de ses intérêts, dont les causes environnementales, l'art et la démocratie participative :

I came at it from the green, but also philosophy and also from theater so it's maybe more rounded. (Tanika - 25 ans)

Comme l'affirme cette dernière, le fait de trouver un groupe qui puisse représenter toute une gamme d'intérêts est important et ceci est le cas pour plusieurs jeunes, comme l'est le fait de trouver un groupe qui soit idéologiquement flexible, si on peut dire, ou qui permette plus facilement la concertation entre groupes et entre différentes causes sociales.

One of the things that really appealed to me was that it wasn't just an enviro thing, that it had other things going on, and the main part of Sustainable Campuses, which is the campus sustainability assessment, is half environmental, half social and economic, so it was like, okay, I don't have to pigeonhole myself, I don't need to say that I work on the environment, I can be a part of this and it'll support me and I can take whatever part I want, or draw on the strengths of the groups that I'm in. (Anna - 24 ans)

Je tend parfois à (pause) à être en désaccord ou de me retrouver bon, en conflit entre guillemets, mais plus en conflit idéologique, avec eh avec certaines personnes qui vont « focuser » strictement sur l'environnemental, umh, tu sais. J'veux dire, je crois dans des causes environnementales pis tout ça, j'y ai dédié, j'y ai dédié énormément de mon temps mais je suis complètement incapable de la dissocier du social, pis j'pense c'est une des chose que parfois dans certains groupes, que ça me dérange, c'est que j'pense qu'on dissocie beaucoup du social, pis eh, les questions d'oppression, d'injustice et tout ça. Des fois je trouve, c'est ça je trouve qu'il y a des groupes qui sont isolationniste qui font juste regarder la cause là, je sais pas Kyoto, mais qui regarderont pas le 'big picture'. (Philippe - 22 ans)

Pour bon nombre de ces jeunes, il est inconcevable de travailler sur des enjeux environnementaux sans prendre en compte le social—en effet, comment pouvons nous espérer vivre dans un environnement, un écosystème, sain sans habiter aussi une société saine, et vice-versa—ce qui se

traduit par d'intéressantes combinaisons de pluri-appartenance dans les engagements : Anna a été active sur son campus dans les groupes Queer, et anti-racistes, tout en oeuvrant à SYC. Philippe, de son côté, milite pour faire inclure les enjeux environnementaux à l'ordre du jour dans son emploi à la Fédération étudiante, tout en étant très actif dans le mouvement pour la paix, pour le commerce équitable ainsi que dans toute une panoplie de groupes qui militent pour la justice sociale. Alors si ces jeunes savent rendre compte d'une diversité de leurs intérêts par de multiples engagements, plusieurs choisissent également des groupes qui « font le pont », comme ce fut le cas, plus haut, d'Anna avec SYC.

Si la littérature parcourue dans le cadre de ce projet rend compte du *boom* d'engagement et donc de l'impressionnante présence des jeunes dans les mouvements environnementaux et dans l'humanitaire et le caritatif (Gaudet 2007, Corcuff et al. 2004, Pleyers 2004), aucune ne rend vraiment compte de cette propension des jeunes à rechercher ou à créer des groupes (et des espaces) qui permettent la concertation entre causes, qui permettent aux membres de traiter de plusieurs enjeux, qui permettent la flexibilité et l'ouverture dans les engagements. Il fut intéressant, lors des entrevues, de voir à quel point plusieurs personnes ne voulaient pas catégoriser leur engagement, soit en refusant de s'identifier ou d'identifier leur travail comme relevant seulement de la sphère « environnementaliste », soit en refusant de « caser » leur engagement. Par exemple, en discutant de l'interdépendance de différents enjeux sociaux et environnementaux et des difficultés qui surviennent lorsque nous essayons de faire voir aux gens que ces enjeux sont interconnectés et interdépendants, Janelle affirme,

After you work on these things enough, you begin to see the links, and it can all be brought back to the same thing. To make other people see these things, definitely a challenge. How we do it, not really sure, I would say the more you talk to people, the more questions you ask, the more questions they ask you, the more exchanges you have, the more that they begin to see these links as well, so, it's definitely difficult put in this context, especially when we're fed so many images and ideas that, you know, trying to compartmentalize everything, and you're like "this fits into that so don't even try to think about it..." (Janelle - 21 ans)

Plusieurs voient donc cette reconnaissance de l'interdépendance des enjeux environnementaux et sociaux comme un nouveau phénomène, quelque chose de souhaitable, et quelque chose qui permet, comme l'organisme parapluie GRIPO, à toute une gamme de groupes et de causes de concerter leurs efforts et de travailler ensemble.

Now the PIRGs and environmental groups [are] working together, starting to get in on environmental justice issues type of thing, [...] I definitely think that students have a pretty, and maybe that's just the nature of the world we live in right now (laughs) but people are developing a much more interdisciplinary analysis of the problems in the world right now. (Maya - 22 ans)

I would say that the people at SYC are people who, a lot of them do identify in the pure-enviro type thing, but many of them have this broader conception that they really, like they really hold that really strongly, which I think is a wonderful thing. (Anna - 24 ans)

Par cette pluri-appartenance et cette concertation d'efforts, ces jeunes rendraient compte non seulement d'un désir de changer les choses, mais d'un désir de travailler à ce changement de façon différente. Non pas militer au sein d'un groupe et faire sa petite besogne, mais réseauter, connaître d'autres groupes, lier notre travail à celui d'unE autre, amener nos différents intérêts à notre groupe, et aussi être membre de plusieurs groupes. En effet, si les jeunes sont nomades dans et par leurs différents engagements, les groupes de jeunes ici explorés rendent aussi compte de plusieurs enjeux socio-environnementaux, reflétant les différents intérêts de leurs membres.<sup>83</sup> J'ai parlé jusqu'ici de l'engagement personnalisé, de la pluri-appartenance, et du papillonnage dans les engagements, il me faut maintenant explorer et rendre compte de l'engagement dans le quotidien de ces jeunes.

### *L'engagement dans le quotidien*

Comme je viens de le souligner, l'engagement personnalisé, jumelé avec la pluri-appartenance et le papillonnage dans les engagements, permet aux jeunes interviewés de rendre compte de toute la diversité de leurs intérêts et préoccupations, de sorte que leurs différentes participations révèlent, et je le démontrerai, un engagement dans le quotidien. Comme le dit si bien Maya, "you vote once every four years but what do you do every day?" (Maya - 22) Bien que ce ne sont sûrement pas tous les jeunes interviewés qui soutiendraient faire ainsi de leur vie une œuvre politique, plusieurs le font. J'explorerai ici les thèmes des « personalized politics » de Lichterman, de l'idéalisme pragmatique tel que développé par Ion, et de l'identité.

---

<sup>83</sup> Par exemple, la pièce de théâtre d'Otesha a six scènes, permettant ainsi à chaque troupe de parler d'une grande étendue d'enjeux et de causes : le commerce équitable, l'usage soutenable de l'eau, le végétalisme, l'alimentation locale, le transport en commun, les médias alternatifs, et on passe. Ou encore, Imagine Ottawa permet à ses membres de sensibiliser les citoyenNES d'Ottawa quant à l'importance de la démocratie, du logement social, de l'art et de la culture, de l'environnement, des jardins collectifs et du développement communautaire.

Pour plusieurs jeunes, être membres de groupes environnementaux est une *autre* marque de leur engagement, mais leur engagement dans leur quotidien, donc dans leurs pratiques quotidiennes et dans leurs choix et styles de vie, est tout aussi important. En effet, Corinna, une membre de CYCC qui étudie en science environnementale et qui travaille à Environnement Canada pour l'été affirme,

I make sure I compost, I make sure I don't use disposable things, I try to be always reusing and always carrying my mug and my fork and my plate, because it's just, not easier, but just I can't do it otherwise. And if I'm going to tell others to do it, I should do it as well. And in my family/friends outside of the organization, I try to talk to them about these issues and let them know what we do and what we stand for, and even my classes, that's what I do my researches on, I try to take classes about legal issues to see how the law looks at people who protest the government, so I try to not just be blindfolded and just do what anybody says but to learn about what I'm actually doing. (Corinna - 20 ans)

Cette préoccupation qu'elle identifie comme un souci pour la justice environnementale, imprègne donc plusieurs facettes de sa vie : les groupes dans lesquels elle s'implique, les emplois qu'elle recherche, l'impact qu'elle choisit très consciemment d'avoir sur son environnement – en produisant le moins de déchets possibles, en utilisant son vélo ou le transport en commun, etc., ainsi que la façon dont elle instrumentalise ses études. Cette tendance à être engagé dans le quotidien, que je nommerai « la concordance entre les idéaux et les pratiques » ou « une vision holistique de l'engagement », mène à ce que plusieurs théoricienNEs ont « découvert » en ce qui a trait aux jeunes et à l'importance que ceux-ci accordent aux pratiques quotidiennes (Gaudet 2007; Quéniart et Jauzion 2007; Best et Killner 2003; Ion et Ravon 1998). Comment parler de jeunes qui font de leur vie une œuvre politique sans faire le lien avec ce que Lichterman a nommé « personalized politics » ? Ce dernier écrit :

This form of commitment, personalized politics, combines a concern for broad public issues with an insistence that each individual activist is a locus of political responsibility and efficacy, outside as well as inside activist organizations. [...] Organizations do matter in personalized politics and organizations are not meant simply to be short-lived sites for self-development. But the individual activist's sense of commitment is highly portable; it can be carried from group to group, in concert with other activists and imagined communities of activists who validate personalized politics. (1996: 34)

Il y aurait donc chez eux non seulement une certaine éthique de responsabilité<sup>84</sup>, qu'on voit bel et bien dans le discours de Corinna lorsqu'elle dit "I couldn't do otherwise" en parlant de son usage

---

<sup>84</sup> Gaudet le souligne « les jeunes développent un discours qui porte beaucoup plus sur l'éthique et la responsabilité individuelle dans les pratiques quotidiennes. » (2007 : 20)

d'objets réutilisables, mais aussi dans la majorité des entretiens lorsque les jeunes parlent de ce que leur engagement leur apporte, où le fait de *faire* quelque chose, et de sentir qu'ils peuvent véritablement agir *sur* la société, est mentionné à maintes reprises. Ce désir de changer les choses et de vouloir être un·e réel·le acteur·e, Bridget l'exprime ainsi

I certainly hope that [our members] see themselves as individuals who can *act* instead of being acted *on*, and that's a hard thing to do. (Bridget - 24 ans)

Ce que certaines vont appeler l'agentivité (*agency*), d'autres appelleront l'*empowerment*. En effet, l'*empowerment*, ce mot en vogue chez les branchés·es, les théoricien·nes et les activistes, rend compte de ce que signifie, pour plusieurs, être engagé·e dans le quotidien.

I feel so empowered and much more at peace because, rather than looking at tackling these big problems, and that's something [...] I have totally moved away from, like going to these things where you talk about these big crazy issues like mining and tar sands and I'm totally not engaged in that kind of stuff and I focus way more on my personal actions and I feel this sense of peace because these things are within my control and they're fun for me. (Jade - 25 ans)

Pour quelqu'une qui fait partie du groupe Otesha, une telle réponse ne surprend guère. En effet, le gros du message du groupe est que chaque personne doit être le changement qu'elle veut voir dans le monde, « *be the change you wish to see in the world* », et que rendre soutenables nos pratiques quotidiennes peut avoir un très grand impact si nous arrivons à le faire collectivement. Une autre jeune affirme,

Well, certainly that word empowerment, you know what I mean, I feel like I'm doing something rather than, you know sitting around and complaining about the way the world is, and doing my best to be engaged, (laughs) I use that word a lot, but to be engaged with it, involved in doing something that I think serves the greater good. (Tanika - 25 ans)

Elle ressent donc une responsabilité ou un devoir personnel d'agir dans sa communauté pour en améliorer les conditions et comme le souligne Lichterman, cet engagement personnel (dans le sens de *commitment*) est mobile, peut être aussi nomade que l'activiste qui papillonne, et par ce papillonnage, cet engagement personnel peut aussi être reconnu et validé par d'autres. Par exemple, le caractère mobile de l'engagement est manifeste chez une de mes répondantes qui est impliquée dans Imagine Ottawa, est organisatrice pour un jardin communautaire, se prépare à faire un stage dans une ferme biologique et est impliquée à titre de citoyenne dans les affaires du gouvernement municipal.

Ce genre d'engagement dans le quotidien, qui implique une éthique de la responsabilité, et ce que Lichterman a appelé « personalized politics », souvent, se manifeste par un désir d'action dans l'ici maintenant, ou ce que j'appellerai ici l'idéalisme pragmatique. En effet, en qualifiant les groupements associatifs de jeunes dans les cités, lon souligne que ces groupements ont des « affirmations idéalistes mais [une] visée pragmatique et donc [une] priorité [est donnée] à l'obtention de résultats ici et maintenant » (1997 : 90) d'où l'expression « idéalisme pragmatique », qu'il définit comme

le maintien simultané d'objectifs à long terme et la recherche concrète d'une efficacité sur le court ou moyen terme. Plutôt que l'exposition de la puissance : l'action directe, même si elle n'est que symbolique par rapport à l'ampleur du problème considéré. Plutôt que la référence explicite obligée aux clivages politiques, le rappel des principes et des valeurs fondant l'action. (lon, 1997 : 75)

Sous cet œil, il est logique que Corinna mentionne l'importance du compostage et que Jade puisse vouloir adopter des pratiques quotidiennes qui rendent compte de son engagement écolo, même si elles se rendent toutes deux compte que ces actions sont, certes importantes parce qu'elles sont des marques de respect vis-à-vis d'une biosphère qui permet leur existence, mais ne sont, en effet, que « symbolique[s] par rapport à l'ampleur du problème considéré » (*Idem*). Ces actions « symboliques », tout le monde les mentionne : l'usage de tasses réutilisables, la préférence accordée au vélo comme moyen de transport, le végétalianisme (l'alimentation *vegan*<sup>85</sup>), les jardins communautaires, le fait de repenser et de limiter sa consommation, la préférence accordée aux légumes provenant de fermes locales, biologiques et familiales, l'achat de vêtements d'occasion, etc. Si nous pouvons être idéalistes en croyant que des changements radicaux sont possibles, nous choisissons également d'être pragmatiques et de pousser pour des changements ici et maintenant, comme ce jeune qui chante les éloges de l'engagement communautaire.

if everyone was doing that across the country [getting involved in different community initiatives], then we can be improving the situation for the country as a whole [...] And I think all these little connections, even if they're not working, even if people are just coming out and reading about them, it's still a more involved, a more implicated citizenry than we would have had otherwise. And people who are, like a country that has people who are involved and just know what's going on, they just tend to be happier and healthier. (Thomas - 19 ans)

---

<sup>85</sup> Le végétalianisme est une alimentation qui consiste à se nourrir principalement de légumes, de légumineuses, de grains et de substituts de viande, c'est-à-dire, de choisir de ne manger ni viande, ni poisson, ni produits laitiers, ni quelconque produit animal. Ceci peut aller jusqu'à tenter de trouver des alternatives pour le miel, et, dans l'habillement, au cuir et à la laine.

Comme cette citation le suggère, lorsqu'il s'agit d'un engagement dans le quotidien, il devient difficile de tracer la ligne entre l'engagement politique à proprement parler, la participation civique, et l'engagement social ou communautaire. Les frontières entre le politique et la communauté s'estompent à coup sûr. D'où l'importance de repousser les bornes de ce qui est appelé « engagement » : parce qu'un jeune qui organise PRD – et donc qui prépare de la bouffe végétalienne pour la communauté étudiante à chaque mercredi et qui réfléchit et conscientise à propos des enjeux liés à la sécurité alimentaire – ne peut pas ne *pas* être reconnu comme un être engagé. Et si le politique formel est refusé, il n'est pas moins compris. En effet nous avons ici affaire à un jeune qui a été page, qui sait *parler* politique et qui étudie en science po. Comme le dit si bien Benasayag,

Dans la nouvelle radicalité de la jeunesse, on agit d'abord, on se mobilise, on occupe des terres, des logements vides, des rues. On se bat pour les sans-papiers sans théoriser sur les flux migratoires. On se bat pour survivre et vivre autrement. Mieux. On se bat par générosité, courage, sans penser à idéologiser. Les intellectuels sont inexistantes, ils ne sont pas là pour orienter le mouvement. Ou alors après coup. Les jeunes ont compris qu'il ne servait à rien d'attendre Godot. (tel que cité dans Losson et Quinio, 2002 : 31)

Pour vivre *autrement*, c'est pour cela que ces jeunes écolos se battent : pour que le gouvernement sache qu'il y a une réelle opposition à la guerre, pour vivre ses idéaux, pour cultiver une communauté saine, pour que les MexcainEs sachent qu'il y a des solidaires à ce bout du continent, pour se définir autrement, parce qu'il le *faut*, pour faire de la durabilité écologique le *modus operandi* d'un gouvernement, pour faire en sorte que jamais plus des populations ne tombent malade suite à des contaminations de réservoirs d'eau, parce que nous ne *pouvons* faire autrement, et encore. Bien que ces raisons expliquent indubitablement le pourquoi de notre engagement, elles ne nous permettent pas réellement de déchiffrer la raison d'un engagement dans le quotidien, d'un engagement *personnalisé* — dans le sens de « à la carte » mais aussi dans le sens de « personalized politics » tel que défini par Lichterman. Ce dernier a tenté de comprendre, en étudiant les Verts américains, pourquoi les individus de certains groupes choisissent de s'engager si personnellement, si intensément dans leur quotidien, et a conclu que ces activistes n'ont pas uniquement un mode d'engagement qui est personnalisé, mais ont aussi une conception du monde qui est culturellement radicale par rapport à la conception dominante, *mainstream*. Il écrit, "they all raise moral and broadly ideological issues outside the usual bounds of political debate in established forums. They not only politicize specific issues but, as Anthony Giddens has said (1991), they question more broadly how we should live our lives." (1996: 183) Et puisque nous, les jeunes, effectuons cette profonde remise

en question du mode de vie nord-américain—par la glorification du vélo comme mode de transport, par le rejet de l'agriculture industrielle (la monoculture, les pesticides, les OGM), par la création d'espaces citoyens participatifs et démocratiques, etc.—il n'y a pas de forums institutionnels dans lesquels ces idées et ces projets peuvent être discuté de façon authentique et véritable. Lichterman le souligne :

The personalized political style and culturally radical ideologies have mutually reinforced each other—not because ideologies like radical feminism or Green values naturally call forth small, intensive groups and personalized efforts, but because ideologies like these lack for institutionalized forums. When we understand the institutional context that culturally radical activists have found themselves in, then we can understand why they have kept gravitating to the personalized style. (*Idem*)<sup>86</sup>

En effet, si je cherche à comprendre le contexte politique institutionnel dans lequel ces jeunes et leurs groupes se retrouvent, il devient plus facile de comprendre pourquoi ces cercles activistes se créent en niches et pourquoi ces jeunes sont « dans leurs bulles », pour ainsi dire.

Totally [there is community building and the creation of a space where you can bring issues to people and not have their eyes roll], working for Otesha is like this bubble where... it really is, and yeah, I sometimes struggle with when to leave that stuff aside when I'm with people who aren't necessarily into the same ideas and actions and when to push them a little and talk about things. How far to go. (Jade - 25 ans)

Il est intéressant de voir ici qu'il peut être difficile pour des jeunes qui pratiquent des "personalized politics" de savoir comment faire le saut vers le monde extérieur, vers l'Autre, c'est-à-dire, comment réussir à rejoindre des gens qui sont à l'extérieur de notre univers de responsabilité personnelle et d'engagement dans le quotidien, et ce, de façon efficace. Voilà pourquoi être dans les marges, être périphérique au centre, au *mainstream*, fait en sorte que les membres de cette frange finissent souvent par avoir des identités d'*alter* qui se soutiennent et se valident.

Comme je l'ai souligné dans mon premier chapitre, l'engagement politique est souvent un marqueur identitaire important, et, pour plusieurs, un lieu privilégié d'explorations identitaires ; que ce soit la possibilité de réimaginer son mode de vie et ses valeurs, ou l'occasion, par l'engagement dans différents groupes, de vivre comme on le souhaite malgré les entraves de la société de

---

<sup>86</sup> Ceci est d'autant plus intéressant dans le cas de l'engagement personnalisé des jeunes écolos étant donné que déjà, la jeunesse est dépourvue d'assises institutionnelles qui pourraient représenter ou « prendre en charge » ses intérêts, comme le soutient Gaudet (2007).

consommation, anonyme, individualiste. Pour d'autres, l'engagement est une des composantes premières de l'identité, comme c'est ici le cas pour Janelle,

I'm a very active person, I need to be doing something constantly otherwise I get bored and unmotivated, so just by taking something like this [working group] on, it gives me kind of a new goal to focus on and it's always interesting, I find I've always defined myself by school but I find that I'm looking for other things now to kind of help me define who I am and I find this is a good way to do it and I'm learning a lot too. (Janelle - 21 ans)

Pour toutes celles et ceux qui parlent de l'engagement comme de quelque chose qu'elles et ils *doivent* faire, (Corinna, Thomas, Bridget, Jaela, Bruno et Janelle, par exemple), la participation dans des groupes politiques et le travail activiste, par le fait qu'ils meublent et organisent leur vie quotidienne, sont inévitablement des marqueurs identitaires prédominants. Si, s'inspirant de Weber et de Mead, l'identité peut être comprise comme le résultat « d'*interactions dynamiques* intervenant dès l'enfance et susceptibles de se transformer ultérieurement dans des environnements sociaux plus vastes » (Boudon, 1999 : 117), il est possible de voir à quel point la socialisation par le groupe de pairs (ici, groupe de jeunes politisés), puisse jouer un rôle important dans la construction identitaire de l'adulte émergent. Le jeune explore ici différentes possibilités (par la pluri-appartenance et le papillonnage), effectue un travail réflexif sur son enfance et les valeurs qu'on lui a inculquées (pensez à Anna et son « oil baby guilt »), et reconnaît le caractère proprement *exploratoire* de ce qu'il vit :

I'm going through the quarter life crisis, as I said, what am I *doing* with my life? (Tanika - 25 ans)

Quand un individu est engagé dans le quotidien, ou pratique des *personalized politics*, c'est nécessairement toute sa personne qui est interpellée. Les émotions et l'identité doivent donc être reconnues comme des composantes importantes de l'engagement d'une personne dans un collectif (Poletta et Jasper, 2001; Mathieu, 2004). Ce fut alors intéressant de demander aux jeunes à quel titre ils militent, si c'est à titre de jeune, d'étudiantE, de femme, de citoyenNE, d'autochtone, d'environnementaliste, etc., afin de savoir comment ils cadrent identitairement leur engagement. Leurs réponses me permettent de comprendre non seulement comment ils perçoivent leur engagement et comment ils en parlent – comment ils narrent leur engagement – mais aussi de savoir de quelles communautés ils se sentent membres. Ce qui est intéressant est que seul deux répondants affirment sans univoque qu'ils sont engagés à titre **d'une** identité ou **d'un** titre en

particulier (Jean se dit « citoyen de la terre » et Jade se dit « jeune »), tout les autres nomment maints marqueurs :

J'pense qu'il y a certaines causes qui me rejoignent en tant qu'étudiant, certaines causes qui me rejoignent en tant que jeune, certaines causes qui me rejoignent en tant que citoyen, eh, probablement l'environnement j'aurais tendance à dire particulièrement comme citoyen. [...] [Le groupe, j'en fait partie] comme membre de l'exécutif [...], comme bénévole, comme activiste. (Philippe - 22 ans)

I don't think I could really label it, I see myself as all those things and ultimately, a citizen of this world, I think, I mean... yeah, I don't, I have a hard time categorizing myself like that. I guess if you really wanted to, I'd say probably as a student because that's where most of my work is focused right now, but I'd say definitely as a woman, that's a really important part of everything I do and definitely as a Canadian person, you know, I'm really interested in what's going on at the federal level. (Janelle - 21 ans)

As a community member really, who grew up in a lot of places that you wouldn't call a community (laughs) and I think as my activism kind of evolved, I did get a much deeper understanding of how first my identity as a queer woman played into my activism, but also looking at my privilege as a white upper middle class Canadian kind of digging into that identity and that has been really a very interesting experience starting to like unravel what that means in terms of how I engage myself and how I can do that responsibly. [...] I don't often identify as an environmentalist actually, I think, a lot of people feel a little iffy taking on that mantel because it has the reputation of being urban yuppie white liberals, you know (laughs), and I don't think that means I don't respect people who do, but I think that coming from where I have, I'm just a little hesitant to use that word. (Maya - 22 ans)

Plusieurs ont aussi utilisé le thème de l'identité comme tremplin pour effectuer toute une réflexion sur ce que signifie « la jeunesse » ou « être jeune » dans notre société. Corinna, de son côté, identifie la malléabilité de son identité, disant qu'elle cadre ses propos différemment dépendant du travail qu'elle tente d'effectuer et de son auditoire cible :

As a youth because that's what I am right now (laughs) you know, I can just stand up and say "this is my future" as well as other young people's future, so it's from this perspective that I see myself as a youth. As a student on university, when I'm talking to students [...] I just try to talk to students as a student because it's just easier to communicate, and as a citizen, I can never stop being engaged as a citizen (laughs). (Corinna - 20 ans)

Si l'identité peut être malléable chez Corinna, Jaela reconnaît comment elle peut être instrumentalisée, c'est-à-dire comment on peut *jouer* sur sa jeunesse : comment elle peut devenir une arme si on sait bien s'en servir. Anna, elle, souligne que cette identité de « jeune engagé » peut être construite et cultivée.

I guess when you're younger it's really easy to take advantage of the fact that you're young and kind of use that as a, I don't know, as a weapon almost (laughs) because yeah, there's not as many people who would take the time, especially when you're younger, like in junior high or high school, [...] to write letters to the editor and [...]

go visit ministers and stuff like that, so then I feel I would come across as a youth, but most of the time, you know, I'm a citizen. (Jaela - 19 ans)

I would say that in terms of my SYC engagement that I was really engaged as a young person, as a student. A lot of what SYC talks about is empowering students to take some level of control and responsibility for the situation that they're in at that time, so I think that appealed to me. [...] I actually think that a lot of what I do now [as an organizer] is empower other young people or help young people have that kind of identity. The world, [change] it's not just going to happen automatically, we kind of have to take some power back here and I think that's appealing to a lot of young people because they're not automatically in these decision maker positions, so I'm really happy kind of continuing on with that message and I'm hesitant to leave youth organizing because I love it, I love having that kind of message. (Anna - 24 ans)

Par contre, si les jeunes peuvent eux-mêmes instrumentaliser cette identité, comme l'a souligné Jaela, nous ne sommes pas les seuls qui le font, comme ces prochaines citations le démontrent, lorsque Anna et Gabrielle parlent de groupes qui incluent des jeunes « pour la forme », en tant que présence purement symbolique :

There are definite pros and cons [to participating as youth] [...] I'll for example be *the* youth at something, like *the* youth at a UN conference or UNESCO or on a certain committee or whatever it may be, so I'm being tokenized a little bit unless I kind of, I feel that if I force myself in, there are drawbacks but if I'm invited as the youth, then there are also drawbacks (laughs) [...] Everyone wants their token youth, everyone loves their token youth! (Anna - 24 ans)

Elle a souvent été appelée à être une représentante des jeunes dans différents groupes politique, mais elle a souvent senti, quand elle était la représentante de la jeunesse dans des groupes d'adultes, disons, que c'était plus pour avoir une représentante... plus comme sur un pamphlet de musée t'as une personne noire puis une personne asiatique puis une personne avec une déficience, ça fait que c'est pas nécessairement... [c'est comme du tokenism?] C'est ça. Que notre présence dans certains de ces groupes-là c'est pas nécessairement que notre voix, our voice is *not* heard, tu sais, mais que c'est plus représentatif. Fait que oui, je veux que la jeunesse soit plus impliquée mais pas en tant que, « Ah impliquons la jeunesse! Bon deux du Nouveau-Brunswick, pis deux du Manitoba. » (Gabrielle - 30 ans)

Et bien sûr, directement relié à ce problème de « participation symbolique, » est la question d'âgisme ; du fait que plusieurs refusent aux jeunes une participation authentique ou refusent de voir leur participation, et les points de vues qu'ils soulèvent, comme étant légitimes en raison de leur âge. Voilà un point qui est soulevé par la majorité des jeunes interviewés, comme quoi cette identité de jeune activiste peut certainement être façonnée par le fait qu'être jeune veut souvent dire être marginal. S'il n'existe pas d'institutions qui prennent réellement, authentiquement, en compte ou même en charge la jeunesse, comme nous l'avons vu dans les travaux de Gaudet (2007), et qu'il n'existe pas non plus d'institutions qui rendent compte des intérêts et préoccupations enviro-politiques des jeunes, il y a là un vide important.

L'engagement, pour plusieurs jeunes, permettrait donc d'activer différentes identités militantes. Dans les témoignages explorés, il est clair qu'il s'agit ici d'intersections identitaires et de négociations identitaires. L'identité « jeune », comme l'identité « militante » ou « activiste » peut alors être imposée, refusée, ou revendiquée, elle peut être délaissée, acceptée, ou validée, elle peut être reconnue, elle peut être créatrice de solidarité, d'exclusion ou d'ouverture. Pour les jeunes qui sont ainsi, comme leurs identités et leurs valeurs/idéaux, « marginaux » ou « périphériques », l'engagement dans le quotidien permet, non seulement de rendre compte d'un sentiment de responsabilité chez eux—qui s'exprime par une éthique bien particulière, par un idéalisme souvent pragmatique et par ce que nous avons appelé *personalized politics*—mais leur permet également d'être engagés différemment.

Comme je l'ai démontré en explorant leurs trajectoires, leurs entrées en association, le fonctionnement de leurs groupes, les *nous* et les niches, ainsi que leur nomadisme en engagement, par la pluri-appartenance et la papillonnage, ces jeunes ont des façons bien à eux de s'engager et de participer dans leurs communautés, que cette participation se réalise par l'entremise du social ou du politique. Ce qui doit être retenu est l'impressionnante variété des formes d'engagement de ces jeunes. L'engagement militant et l'engagement distancié sont certes représentés, mais le champ de leur engagement est plus vaste encore : si certains vont parler d'un engagement à la carte, d'autres vont mentionner les structures et les besoins d'organismes plus *establishment*, si certaines décrivent des engagements multiples et transitoires, d'autres font preuve d'une loyauté impressionnante envers un ou quelques groupes. Malgré le fait, qu'en effet, l'engagement distancié *et* militant sont présents dans le répertoire d'engagement des jeunes de groupes écolos à Ottawa, il est incontestable que cette première forme d'engagement, l'engagement distancié, est particulièrement prisée. Si l'informel et le flexible forment une large part de l'expérience d'engagement de plusieurs jeunes, comme le soutien Pleyers (2004), le fait de pouvoir personnaliser et individualiser leur engagement est aussi une priorité pour plusieurs (Ion, 1997). Si nombre de jeunes s'engagent « par projet », plutôt qu'à vie, cela ne les empêche pas d'établir elles/eux-mêmes ces projets, faisant donc preuve d'une très grande autonomie et leur permettant de miser sur leurs habiletés, leurs compétences et leur individualité propres. Le bénévolat dans des organismes communautaires est une voie que

plusieurs jeunes empruntent pour contribuer à l'amélioration de leur milieu, de façon transitoire et quelque peu aléatoire (Quéniart et Jacques, 2004), et la participation dans des groupes de jeunes, souvent des groupes d'affinité, permet cette sociabilité hautement appréciée par tant de jeunes et si importante pour soutenir leurs efforts à long terme. (Pleyers, 2004; Mathieu 2004; Gauthier et al. 2004). Plusieurs sont extrêmement pragmatiques dans leur idéalisme, tel que décrit dans la littérature (Ion, 1997; Corcuff et al., 2005), et si plusieurs ont des bouffées de cynisme et de découragement, il n'empêche que le désir de changer les choses et de s'y prendre différemment, alternativement, règne chez chacun d'entre eux/elles, peu importe les voies qu'elles/ils choisissent. Les voies que ces jeunes choisissent sont bel et bien plurielles : ils sont souvent nomades dans leurs engagements, pratiquant la papillonnage et la pluri-appartenance. Qui plus est, leur participation différente se traduit par ce que j'ai appelé un engagement dans le quotidien. En cherchant une concordance entre les valeurs qu'ils épousent et leurs styles de vie, ils parviennent non seulement à faire en sorte que le politique s'infilte à même leur vie, leur quotidien, mais également à même leurs groupements. À la question, dans quelle mesure les jeunes membres de groupes environnementaux à Ottawa pratiquent-ils des formes d'engagements individualisés, distancés, multiples et transitoires tels que décrits dans la littérature?, il m'est donc possible de répondre en affirmant que, dans une très grande mesure, ces jeunes apprécient la possibilité de faire de leur engagement une œuvre qui sait les représenter : donc un genre de murale-graffiti un peu osée, de type palimpseste—faisant en sorte qu'il existerait toujours un petit bout de mur quelque part pour laisser à chacunE la chance d'avoir le dernier mot; quelque chose d'un peu *underground*, mais qui est bel et bien existant et perceptible pour celles et ceux qui choisissent de la voir; un travail pas mal créatif, habituellement collectif, peut-être souvent tracé à la craie, et donc un art qui serait parfois fugitif, de courte durée et fugace. À l'œil nu ou étranger, cet ouvrage pourrait paraître incompréhensible, illégitime et contradictoire, mais aux initiéEs, celui-ci est une déclaration, une réappropriation : d'un mode de fonctionnement différent, d'une voix qui se donne le droit de prononcer des radicalités, et d'une individualité qui, bien qu'incertaine, transitoire et nomade, a le droit à sa place. Je tracerai maintenant le portrait des pratiques démocratiques alternatives adoptées par les jeunes dans leurs groupes écolos pour avoir une meilleure vue d'ensemble de ce projet, de cette murale, de cette œuvre politique.

## Chapitre 4 : résultats : pratiques démocratiques alternatives

Comment les jeunes, par l'entremise de leur engagement souvent différent, développent et adoptent des pratiques démocratiques qui sont alternatives? Comme je cherche, dans ce projet, à découvrir et à documenter les différentes façons que les jeunes s'approprient le politique, et les différentes façons que les jeunes écolos créent et adoptent de diverses façons de faire démocratiques, ce chapitre me permettra de mieux comprendre comment ils s'y prennent dans leurs groupes de jeunes. Je pourrai alors, comme le veut ma deuxième question de recherche, évaluer dans quelle mesure est-ce que, par leur engagement dans leurs groupes, les jeunes expérimentent des formes diverses et alternatives de *faire* la démocratie et ainsi tracer un portrait de leurs pratiques. Il s'agira donc d'insérer les groupes dans les typologies développées dans la littérature classique sur les groupes militants, pour ensuite voir comment ces groupes organisent leur fonctionnement interne et comment ils choisissent d'interagir avec la communauté plus large. Pour se faire, je m'attarderai, dans une première section, à l'interne, c'est-à-dire à la communauté créée par le groupe et aux pratiques démocratiques, alternatives ou pas, qui sont adoptées à l'intérieur du groupe. Ici, je rappellerai en quoi consistent les contre-institutions exemplaires et adversariales, pour ensuite m'attarder davantage aux pratiques internes, notamment aux différents processus de prise de décision adoptés et développés dans les groupes de jeunes écolos à Ottawa. Le sentiment d'appartenance et de communauté, ainsi que les dynamiques de groupe feront alors l'objet de l'analyse. Cette section se terminera par un examen des rituels adoptés par les groupes, ceux-ci étant des outils pour cultiver un sentiment d'appartenance et pour aider à créer une culture interne aux mouvements.

La deuxième section de ce chapitre consistera en un examen des rapports du groupe avec le monde extérieur. Il s'agira d'abord, en première partie, d'examiner l'existence et le caractère des coalitions qui sont créées par les groupes représentés dans mon échantillon. Je pourrai alors examiner comment un groupe parvient à cultiver, en son sein, une communauté plus large encore que celle formée par son propre *membership*. Je me pencherai ensuite sur la préparation culturelle, que j'ai aussi appelé « *outreach* », section dans laquelle je toucherai à l'éducation populaire et au travail d'auto-conscience qu'effectuent les groupes écolos. Je passerai ensuite dans les pratiques, celles-ci

relevant largement du répertoire d'action du groupe. Ici, le cadrage, la recherche, et l'action directe seront à l'honneur, comme le sera l'usage des médias.

### Pratiques démocratiques à l'interne : la communauté

Pour les jeunes à qui j'ai parlé, l'engagement est une composante importante de leur vie et de leur quotidien. Pas surprenant alors que chacun d'eux ait été en mesure de me raconter le fonctionnement interne de groupes dans lesquels ils militent. En effet, peu importe leur statut de « leader » ou de « membre », ou même leur âge, plusieurs de mes répondantEs font preuve d'une très grande réflexivité quant à l'organisation et au fonctionnement de leurs groupes. Je poserai d'abord mon regard sur la façon dont les jeunes racontent les communautés qu'ils fondent par leurs groupes écolos, en examinant les différents modes de prise de décision, les rapports qui se forment au sein de leurs groupes (et ainsi toucher à ce que l'on a appelé le *community building*), et les rituels qui sont adoptés.

Comme je l'ai soutenu dans ma méthodologie, comment parler de la démocratie participative sans *faire* de la démocratie participative? En autres mots, comment puis-je parvenir à avoir un réel dialogue à propos du besoin grandissant de démocratisation sans adopter moi-même des pratiques plus participatives, plus inclusives, plus démocratiques? Si cet énoncé s'applique à une thèse, elle s'applique aussi à certains groupements. En effet, même si plusieurs sont réticents à affirmer qu'ils pratiquent un processus de prise de décision toujours délibératif et inclusif, tout le monde en fait mention. Que ce soit pour raconter les défis rencontrés lors de la mise en œuvre d'un processus de prise de décision par consensus, pour souligner les raisons pour lesquels ils et elles tiennent au processus, ou encore pour expliquer pourquoi elles/ils ne sont pas des passionnéEs de ce modèle, tout le monde a quelque chose à dire à propos du consensus. Avant de passer à ce que les jeunes ont raconté, rappelons la typologie présentée au chapitre premier pour mieux comprendre les contre-institutions : les différences entre les institutions dites exemplaires et les institutions dites adversariales ainsi que les stratégies rattachées à ces deux formes de contre-institutions<sup>87</sup>, la sortie et la voix, respectivement.

---

<sup>87</sup> Je tiens à souligner que Starr (1979), l'auteur qui adopte et explique cette typologie, se sert de « *organization* » et de « *institution* » de façon interchangeable. Lorsque c'est possible, je privilégierai le terme « organisme »

Il va presque sans dire qu'un contre-organisme exemplaire, en cherchant à être un exemple de relations sociales et de communautés radicalement différentes, se préoccupera beaucoup de son fonctionnement interne, des rapports de pouvoir au sein du groupement, et de la cohérence entre les idéaux épousés et les pratiques adoptées. Comme l'écrit Starr,

Compared with established institutions, it may attempt to be more democratic in its decision-making, or less rigid and specialized in its division of labour, or more egalitarian in its distribution of rewards [...] Its aim is the direct and independent realization of its ultimate values, within the circumference of its own activities. (1979: 247)

Étant donné ce but de réaliser directement et indépendamment ces valeurs, il sera intéressant de voir à quel point ce genre de contre-organisme est mieux à même de répondre aux besoins des activistes qui pratiquent un engagement dans le quotidien. Par exemple, est-ce que les personnes qui s'identifient comme membres de Otesha, un organisme qui est incontestablement plus exemplaire qu'adversarial, mettent plus d'accent (d'énergie et de temps) sur le processus et sur le fonctionnement interne que sur la confrontation avec le monde extérieur, l'impact direct sur la cible? Et inversement, est-ce que les membres de groupes qui s'apparentent davantage à l'organisme adversarial, tel CYCC, vont dépenser autant de leur temps et de leurs énergie, bref leurs ressources humaines, à investir et à perfectionner le fonctionnement interne et le processus? Cette deuxième forme de contre-institution, rappelons le, s'intéresse avant tout à apporter des changements à l'ordre social, et donc, « Oriented toward conflict, it may not exhibit in its own organization all the values that its supporters hope eventually to realize. » (Starr, 1979: 247) Plus important encore:

Whereas the members of an exemplary organization typically regard its activities as intrinsically valuable, the participants in an adversary organization regard its activities primarily as a means to an end. [...] The exemplary institution invests its energies in building up a model of what its organizers would like the world to be; the adversary organization expends its resources against the larger world of power. (Starr, 1979: 247)

Alors, est-ce que le genre de contre-organisme dans lequel on s'investit dit quelque chose (ou change quelque chose) quant à notre point de vue en ce qui a trait à la cible à laquelle nous voulons nous attaquer, au fonctionnement interne et aux différents processus de prise de décision que nous voulons adopter?

---

puisque le caractère figé de l'« institution » ne rend pas compte du fluide et du transitoire présent dans les groupes de jeunes.

Certainement. Si l'organisme exemplaire est une forme organisée de sortie d'un système institutionnel dominant (Starr, 1979 : 249), certainement celles et ceux qui vont s'y investir vont y voir une stratégie gagnante pour obtenir les résultats qu'elles/ils souhaitent. Dans la citation qui suit, cet individu utilise l'expression « opting out », c'est-à-dire « se désengager », « décrocher » des pratiques politiques dominantes (et donc du système politique dominant) pour qualifier son engagement, qui, je le souligne, est un engagement dans le quotidien.

I'm not doing things that involve going to Parliament Hill and protesting, I don't, actually I haven't in a long time written a letter to a politician, so I feel like what I'm doing is indirect, like by my opting out of things that I don't believe in and having an impact that way or opting into things like having community and doing things that I really believe in that aren't a priority of politicians or governments. (Jade - 25 ans)

Un peu plus loin, elle dit:

I've shifted away from trying to like conquer these big big things and going to see speakers and I've consciously moved away from that and have made lifestyle choices and learning and trying to live in a sustainable way and do things that I just really believe in instead of fight against things that I don't believe in. (Jade - 25 ans)

Plutôt que de s'attaquer aux problèmes qu'elles perçoit, c'est-à-dire, plutôt que d'agir *contre*, elle choisi d'agir *pour*, donc insiste à adopter des pratiques en phase avec le monde qu'elle veut voir poindre. C'est ce qu'affirme Pleyers à propos des jeunes alter-activistes, il écrit, « Aux visions messianiques, ils préfèrent des pratiques quotidiennes qui s'inventent au jour le jour dans l'indétermination : « Il s'agit pour nous de chercher à tâtons les voies concrètes et émancipatrices de la transformation des rapports sociaux. » » (2003 : 129)

Les jeunes qui choisissent d'être membres de contre-organismes adversariaux, de leur côté, vont adopter une stratégie fort différente, la voix, et, par ricochet, leurs points de vue sur leur processus de prise de décision seront différents, notamment, comme l'a souligné Starr, le fonctionnement interne les préoccupera beaucoup moins et généralement ils en auront plus à dire lors de discussions sur les rapports du groupe avec le monde extérieur : d'autres groupes, le gouvernement, les institutions formelles.<sup>88</sup> Ils vont avant tout agir *contre*. J'y reviendrai.

---

<sup>88</sup> Notons que souvent, des tensions existent entre groupes et aussi entre individus qui pratiquent des stratégies différentes (en terme de sortie et de voix). Ces tensions, Maya en parle comme d'un « manque de respect ». Elle dit : "I think SYC has a lot of potential in terms of being a kind of inter-faith, like on the one level between people

En ce qui a trait aux membres de groupes plus exemplaires qu'adversariaux, en effet, le fonctionnement interne et le processus de prise de décision sont effectivement importants. Pour cette raison, plusieurs jeunes parleront de la prise de décision par consensus. Il s'agit, comme l'a expliqué Mansbridge (1980), d'une forme de prise de décision où « after discussion, one or more members of the assembly sum up prevailing sentiment, and if no objections are voiced, this becomes agreed-on policy. » (1980: 32) Le consensus permettrait donc un espace pour la délibération, et ainsi, l'occasion de vraiment comprendre le point de vue de l'autre. Par exemple, Gabrielle, membre/employée d'Otesha, souligne à maintes reprises à quel point elle apprécie l'occasion de pouvoir travailler dans un milieu où le processus est plus délibératif. En racontant ce que son engagement dans Otesha lui apporte, elle dit :

Tout l'aspect d'une structure moins hiérarchique, ça c'est nouveau pour moi, j'ai toujours travaillé dans des structures qui étaient plus traditionnelles de cette façon-là, par rapport à la prise de décision, pis ça je trouve ça très riche et vraiment fascinant. [...] J'ai beaucoup travaillé avec le consensus, comme avec Katimavik, pis j'ai fait partie de différents projets non formels, mais communautaires, l'achat d'une propriété, des choses comme ça, qui étaient faits par consensus mais je trouve ça intéressant qu'on puisse gérer toute une organisation, un budget de 350 000 \$ par consensus, puis c'est relativement efficace. (Gabrielle, 29 ans)

Anna, membre/employée de SYC, un organisme plus adversarial qu'Otesha, parle de consensus informel, bien que ce soit un organisme qui se dit fièrement non-hiérarchique et qui tente de fonctionner par consensus. Maya de son côté, souligne que l'organisme *s'efforce* de travailler par consensus.

On the RC [regional coordinator] calls, we do what I would call a really informal consensus, you know, on the occasion that we do have to make decisions we've never been unable to agree in the end, but it's not in any kind of particularly formal way, like we do periodic go arounds when it seems we're not getting everyone but for the most part it's pretty chill. And then I make a lot of the decisions and the regional staff make a lot of the decisions that need to be made on a day to day basis. (Anna - 24 ans)

---

who are really hardcore activists and the people who don't identify like that but who are doing a lot of great work [...] like making that not such a divisive relations where people are always like "you're on the inside, you're on the outside, we're going to disrespect each other's work like all the time" which is funny because some students that I work with will be like "oh, whatever those people on the inside" and others "well, I don't really think campaigns work." (Laughs)" (Maya - 22) Bien que je ne puisse pas m'étendre plus longuement sur ce thème, la tension qui existe entre celles et ceux qui pratiquent les « lifestyle politics » et les activistes « hardcore » mérite d'être examinée par ces engagéEs parce qu'elle peut certainement être entrave à un mouvement cohésif, une communauté élargie saine.

Within SYC we operate by consensus, at least we strive to, and in a non-hierarchical way, so despite the fact that [XX] is the national coordinator, quote unquote our boss, she'll get very uncomfortable with that, there's a real effort [that's made], and it's amazing to see from a distance. (Maya - 22 ans)

Chez CYCC, il s'agit également de consensus, mais comme c'est une coalition d'organismes, « still in the early organization period where it's figuring out what it does » (Bridget - 24), celui-ci semble être plus théorique que pratique, notamment à cause des défis de l'adhésion et de l'engagement (le fameux « buy in »).<sup>89</sup>

À Imagine Ottawa, un groupe qui, en organisant un forum social municipal tente de parler de gouvernance, de modèles participatifs et de démocratie plus directe, le processus de prise de décision par consensus est primordial.

The decision making is very consensus building. There was a whole process where they outlined: what are we about, how do we make decisions, what is the structure here. We don't want a power structure, you know, that stuff happened more right before I got there, like they spent a long time on that so I only know about it what comes up and things like that but we all build an agenda at the beginning of each meeting, everyone puts an item, umh one person sort of chairs the meeting and that rotates, umh, different people take minutes at different times and then they're responsible for emailing them to everybody, umh so that's, that's sort of the structure and decisions, we talk about it, we talk about everything for a long time! (laughs) and then sort of like, when everyone agrees, we do that. (Tanika - 25 ans)

Ce qui est intéressant à propos de la majorité des récits concernant la prise de décision est à quel point le consensus est une façon de faire que plusieurs prennent pour acquis. L'idée du consensus, comme idéal vers lequel on devrait tendre dans nos groupes écolos, ferait donc l'unanimité, dans les groupes exemplaires comme dans les groupes plus adversariaux. Alors autant les jeunes reconnaissent que la non-hiérarchie informelle, équivaut à un fonctionnement hiérarchique, autant les défis de la prise de décision par consensus sont difficiles à surmonter dans des groupes de jeunes où les ressources temporelles et organisationnelles sont limitées. Je dirais donc que malgré leur manifeste penchant pour la pratique du consensus, les jeunes sont étonnamment réflexifs quant aux processus de prise de décision qu'ils adoptent.

---

<sup>89</sup> En effet, Bruno dit : 'People were not necessarily responding to emails, so we found out that we needed to adopt a lot more flexible approach and sort of, you know, we'd have to push that unless you, if you don't make an objection about what a campaign is going to be or what our focus is going to be or what the wording is going to be, umh, from an organization, then it was generally assumed that we could go forward because we needed the ability to go forward and push the issue even if we didn't seem to have you know the right amount of people on conference calls [...] as long as we had a certain amount of people, we would go and move forward and we just pretty much operate on consensus based decision making" (Bruno - 21 ans)

One issue that always plagued us is our consensus, because when we started out with just two people, then we started pulling people in one by one, you do develop a bit of a core group that organizes, and then a whole periphery of people who just come in and volunteer periodically, so then we have to figure out if we're following full consensus or if we're turning into a bit of a tyranny, so trying to get back to consensus, trying to remember that we can't just make all the decisions but it's hard because no one ever comes out like, except for the core group, to the Monday night meetings. (Thomas - 19 ans)

In student clubs because everyone's so busy, people are just coming in, "what can I do? how can I help?" with no specific, you know, interest, they just want to be told, so the consensus model has definitely put a definite damper on that kind of involvement from those kinds of people. [...] I really believe strongly in having as many people as involved as possible and coming to these beautiful decisions all together it's just, it doesn't seem to work out that way. (Janelle - 21 ans)

Si les jeunes sont réflexifs quant aux processus qu'ils adoptent, ils savent aussi en nommer les défis. Un des plus important est incontestablement le fait que la prise de décision par consensus requiert un apprentissage, et donc une acceptation que cette courbe d'apprentissage puisse être plus ou moins prolongée, que chaque personne qui participe doit apprendre le processus, et que ceci requiert l'adhésion et l'engagement de chacun. De plus, ce processus requiert, pour fonctionner comme sur des roulettes, que les animatrices/teurs soient elles/eux aussi bien formés.

This year we've been transitioning to a consensus based decision making model [...] which has been very difficult because a lot of people aren't familiar with that, so it's a constant re-explanation of everything and then people still don't get it, people come in late, it's hard to introduce that kind of system and then people start getting "well, I don't want to come because I don't understand how it works!" which is a really big barrier. (Janelle - 21 ans)

When I started [with this group] I wasn't really used to consensus, I didn't know what it was until I came to university except for like the dictionary definition, so I'm just learning. (Thomas - 19 ans)

There's different levels of facilitation and different levels of training people in that, [depending on] where they are as a facilitator and all that so we had facilitation training which was I think helpful, but now definitely it caused tension (Jaela - 19 ans)

Alors, pour les groupes où il y a un système de rotation pour l'animation, et donc que tout le monde y passe, la formation et l'apprentissage du processus est d'autant plus important, et peut facilement devenir source de défis, de tensions ou de conflits. En effet,

There were some people [who weren't] facilitating very well and so other people sorta take over the facilitation role even though it wasn't their role which made the facilitator person pretty unhappy, but if the meeting is, nothing is going on, and "we've been here for an hour and we haven't decided anything" yeah, I'm going to barge in, you know, (laughs). (Jaela - 19 ans)

Personne ne discute des défis du consensus sans faire mention du temps que prend ce processus délibératif, non seulement au niveau de l'apprentissage, comme nous venons de le voir, mais dans la pratique. Toutes les réunions sont plus longues quand tout le monde a le droit d'avoir son mot et de se servir de son droit de veto, et le processus par l'entremise duquel les membres deviennent suffisamment confortables pour prendre une part active dans le processus, c'est-à-dire deviennent de réelles acteurEs dans le groupe, est lui aussi un processus qui demande beaucoup de temps.

I remember when I started, and lots of people started volunteering at the women's resource centre and they were like "do you want to facilitate this week?" and I was like "No!" (laughs) "just tell me how I can help you guys, I don't want to be in a leadership position." Over time hopefully if the process is done well, if the whole space isn't very cliquy and scary [...] I think you grow into that kinda [role] as you see how people interact in a space like that. (Maya - 22 ans)

it's always a bit of a struggle between consensus and well, just getting stuff done. (Thomas - 19 ans)

Rattaché au besoin de former touTEs les participantEs et du temps que prend le consensus est le défi des faibles ressources ou des contraintes temporelles et organisationnelles des jeunes. Par exemple, en ce qui a trait aux groupes qui sont actifs avant tout sur les campus, le fait que les membres sont des étudiantEs avec des horaires et des obligations très particulières, peut, comme l'affirme Janelle, être une entrave à un processus participatif sain.

People just aren't engaged enough, I find, it's not that students don't want to get involved, they do, it's just that the crunch comes and "oh I have five papers due and two exams and I have no time" and then everyone disappears and you're like "but.. but.." (laughs) (Janelle - 21 ans)

Il faut également rappeler que certains forums, tels les télé-conférences et les appels conférences, que doivent utiliser les groupes qui opèrent à l'échelle du pays, ne sont pas particulièrement propices à l'établissement d'un processus formel de prise de décision par consensus. Par contre, malgré ce que ces entretiens laisse à croire, il y a d'autres façons de fonctionner que par consensus pur, et les jeunes à qui j'ai parlé adoptent certaines de ces pratiques.

En effet, sans adopter un processus totalement délibératif ou participatif, il existe des façons de faire qui facilitent tout de même la participation, comme l'affirme Treloar dans son article « The Tyranny of Consensus, » qu'il écrit en réponse à l'article classique « The Tyranny of Structurelessness » de Jo Freeman.

Many activist organizations have recently been driven to chuck out the model of the pure consensus process that this article has criticized. They are moving to a much more realistic model where an attempt is made to reach consensus. Once that fails, as it frequently does, the group moves to a vote, setting a threshold of three-fourths or 80 percent in some groups. (Treloar, 2003)

Il s'agit alors des « ententes dans le consensus, » comme les a appelé Gabrielle. Des exemples de ceci à Otesha et à GRIPO seraient l'établissement, avant les réunions, du *degré* de consensus requis pour aller de l'avant (tout le monde doit être *pour*, ou personne ne doit bloquer, ou encore, un individu peu s'abstenir et ainsi choisir de ne pas participer à la prise d'une décision si sa participation et son point de vue sont perçus, par lui-même, comme un impasse pour le groupe).

For OPIRG we have consensus based, so we have to have quorum to make a decisions, and everybody has to agree or you can sit out if you want, but that rarely ever happens. (Jaela - 19 ans)

Une autre caractéristique d'Otesha est le fait que le groupe d'employéEs se soit doté d'une structure organisationnelle où il y a six co-directrices/teurs, ce qui voudrait dire que

Every person is empowered to make decisions that relates to their own position individually. And then we kind of use our discretion to decide what decisions we'll make as a group by consensus. They're usually bigger and more important decisions that have more stakeholders, they're sometimes these really small silly ones sometimes too, that we decide we're going to form a consensus about. (Jade - 25 ans)

Le fait d'avoir six co-directrices/teurs joue nécessairement sur la qualité délibérative et participative du processus et du fonctionnement interne du groupe parce que s'il n'y a pas de patronEs, tout le monde devient semi-patronE. Pour rendre plus faciles ces transformations organisationnelles, le groupe a adopté un système d'évaluation où chaque personne s'auto-évalue et évalue deux de ses pairs à chaque mois. Un système de rotation fut adopté, donc différents groupes de trois ou quatre personnes sont créés à chaque mois pour ces évaluations. Ceci permet (et oblige) chacunE à non seulement donner et de recevoir du feedback, mais à faire le point et à prendre une part active dans l'évaluation du fonctionnement organisationnel du groupe. Comme elle l'a déjà souligné à propos du processus de prise de décision par consensus, Gabrielle affirme, à propos de ce processus d'évaluation, que c'est difficile et parfois inconfortable d'ainsi évaluer ses pairs, mais que c'est

réellement un apprentissage, et que c'est très riche comme expérience de pouvoir ainsi gérer un organisme avec cinq autres personnes.<sup>90</sup>

C'est exactement ce dont parlait Rothschild-Whitt dans son article « Conditions for Democracy: Making Participatory Organizations Work ». Elle démontrait qu'un système participatif peut être cultivé quand le groupe s'assure d'avoir un espace pour la critique personnelle et mutuelle. Elle écrit : « A regular and sanctioned process of mutual and self-criticism in an organization, I propose, militates against oligarchization. That is, making the leaders or core members publicly subject to criticism tends to level the inequalities of influence that develop in even the most participatory of organizations. » (1979: 221)<sup>91</sup>

Un groupe peut se doter de différentes ententes pour faciliter la prise de décision mais il peut également se doter de différentes instances de prise de décisions. Ceci, on le voit chez Otesha avec la création de plusieurs petits groupes de travail dans les troupes lors des tournées de vélo, l'existence d'un conseil d'administration et le développement des « Alumni Advisory Boards<sup>92</sup> », c'est-à-dire des groupes de participantEs du passé qui offrent leur expertise et participent à des remues-méninges, pour aider l'équipe à développer les programmes en tenant compte de sa base, du *grassroots*. Mais on le voit d'autant plus, et de façon plus structurée dans les groupes plus adversariaux. À SYC par exemple, il existe maints niveau de prise de décision : celui des employéEs de l'équipe nationale, composée du directeur national et d'employés au bureau central, celui de l'équipe Campus durables,

---

<sup>90</sup> La première entrevue effectuée avec Gabrielle fut perdue suite à des problèmes avec le magnétophone, et comme je n'ai que des notes sur cet entretien, je ne pouvais inclure de citations directes.

<sup>91</sup> Lié à ce choix d'avoir un tel processus d'évaluation, et de choisir d'être six co-directrices/teurs pour faciliter un processus démocratique participatif est celui de la marginalité économique. En effet, d'après Rothschild-Whitt encore une fois, la marginalité économique serait une façon d'assurer que le groupe demeure participatif et que les employéEs/membres persistent avec le groupe pour en prendre une part active, elle affirme, « Ironically, the participatory-democratic character of an organization may be facilitated by economically marginal conditions, while surplus financial resources may actually undercut its collectivist form. » (1979: 224) Un peu plus loin elle ajoute: "alternative institutions usually pay their staff members salaries well below those they would receive in corresponding "straight" jobs. On the face of it, they do this because they have less capital at their disposal. On a more subtle level, they do this to ensure that their staff will continue to be made up of people whose dedication is to organizational and movement goals, not to protecting their jobs. Lean salaries assure the organization that its workers are committed." (1979: 225) Cette marginalité économique est présente à Otesha, et ce plus qu'aux autres organismes constitué d'employéEs salariéEs de notre échantillon. Je tiens également à souligner que chacunEs des co-directrices/teurs travaillent pour un même salaire, et que les augmentations sont obtenues par la seniorité et non le « mérite ».

<sup>92</sup> Notons que le terme « Alumni » est un terme d'Otesha : la façon abrégée de dire Otesha Alumni.

composée de la coordonnatrice nationale et des coordonnatrices/teurs régionales/aux, et ensuite, celui des instances bénévoles, le PROCOMM, le comité de projet, qui a également comme juridiction le projet Campus durables, et le EXCOMM, le comité exécutif, qui agit davantage à titre de conseil d'administration.<sup>93</sup> À CYCC, il y a la directrice nationale, le *Council*, qui est formé de représentantEs de quelques organismes membres, et le *Steering Committee*, qui lui, est composé de bénévoles engagéEs qui sont (en théorie) éluEs pour le poste.<sup>94</sup> Il est intéressant ici de noter qu'à l'intérieur de chacune de ces instances, les membres disent soit fonctionner par consensus ou tenter de fonctionner par consensus, mais que ce sont là des structures plus conventionnelles qui s'apparenteraient davantage à des formes d'engagement plus traditionnelles que distancées puisqu'on a recours à la délégation, au mandat, à la pratique du vote, entre autres. Malgré ceci, il est important de nommer ces différentes instances de prises de décision comme une stratégie pour accroître la participation puisqu'être membre dans un de ces comités permet à un individu de s'engager plus activement que s'il n'était que bénévole, et parce que pour plusieurs organismes, la création de ces différentes instances advient suite à un effort de démocratisation, pour favoriser l'implication d'un plus grand nombre de jeunes, qualitativement et quantitativement, et pour demeurer *grassroots*. Je tiens à souligner qu'être attentif/ve à sa base, son *grassroots*—qui consiste en s'assurant que celui-ci est engagé de façon significative— est une valeur importante pour les groupes de jeunes ici mentionnés puisque cela permet aux membres de pleinement s'engagéEs, de se sentir capable d'influencer le développement du groupe et d'y apporter ses expertises, ses idées, sa créativité et ses craintes. Plusieurs leaders sont, en effet, très réflexives/réflexifs quant aux implications de la démocratisation des leurs groupes et de leurs programmes, comme en témoigne ici cette jeune de SYC.

Someone asked me how decisions are made for sustainable campuses and I said, well really the RCs and I get on a call and we chat about it, [...], and [this person] was like "that doesn't seem to be very transparent or open to me" and I was like this is a really interesting statement, because she was coming from a very student union—y kind of background where you're electing people and they're supposed to represent you and you're supposed to see all the decision making and that kind of thing and I thought, « is that actually what we're going for at SYC? » because I'm not totally convinced that that's actually what our goal is because I think that in terms of the people who we want making the decisions, like the people we want to engage, we want it to be non-hierarchical, we want it to be

---

<sup>93</sup> Notons que SYC a des équipes qui se chargent des *Youth Action Gatherings* dans plusieurs différentes régions, et une équipe qui s'occupe de la tournée de vélo *To the Tar Sands*, ainsi que d'autres projets semblables. Alors bien que je ne puisse rendre compte ici de l'entièreté de la structure décisionnelle de SYC, gardons en tête que les instances de prise de décision, formelles et informelles, sont nombreuses.

<sup>94</sup> Je dis « en théorie » parce que les membres de ces instances (à CYCC comme ailleurs) sont souvent éluEs par acclamation.

anti-oppressive, we want the diversity, you know and like, in a meaningfully engaged kind of way, but I don't even know if we've clearly identified whether we want a high level of grassroots involvement in our Sustainable Campuses decision making and what going that route would actually mean for the program. (Anna - 24 ans)

Finalement, un autre moyen pour cultiver un esprit démocratique participatif dans un groupe, est la décentralisation ou la régionalisation, et ce pour limiter la grosseur de l'organisme ou du collectif. Dans le cas de Campus Vert, la stratégie de la balkanisation ou du morcellement est adoptée; ce groupe de travail de GRIPO est alors fragmenté en plus petits groupes de travail : le Garden Group, le U-Pass, le Bike Club, et le Recycling Group, pour ne nommer que quelques exemples. Au niveau du Parti Vert, le démarchage électoral décentralisé est adopté, permettant ainsi aux bénévoles du parti de travailler dans leur région. Il s'agit donc, dans les deux cas, de restreindre le nombre de membres dans les groupes où un processus plus personnalisé, participatif et/ou délibératif veut être favorisé.

Je pense que ça devient nécessaire à un certain moment si tu veux grandir et coopérer avec un plus grand nombre de gens, il faut que tu aies une structure plus hiérarchique, je pense que les groupes qui demandent que tout soit fait par consensus, il faudrait qu'il y aille une souveraineté de pas plus grand que 50 personnes. (Jean - 26 ans)

C'est, en effet, ce que nommait Rothschild-Whitt comme une caractéristique souhaitable d'une démocratie participative. Elle écrit, « The face-to-face, personal relationships and direct-democratic forms that characterize the collectivist organization probably cannot be maintained if the organization grows beyond a certain size. » (1979: 222) Il existe donc maintes façons de cultiver une atmosphère ouverte et participative dans des organismes de jeunes : le consensus modifié, les évaluations régulières, les groupes de travail, les comités, la décentralisation et la régionalisation des groupes.

Comme cette esquisse le démontre, chaque interviewéE mentionne une bonne gamme de défis liés au processus de prise de décision par consensus ou même les défis qui surviennent quand le groupe tente d'instaurer un système plus participatif. Il est donc intéressant aussi de noter que certainEs reconnaissent, comme Mansbridge (1980 :180), le pouvoir unificateur de la prise de décision par consensus, ainsi que les avantages d'un processus plus délibératif.

Il y a toute sorte de projets qui essaient d'utiliser le consensus pis ça je pense que quand les prises de décisions sont développées d'une façon active, je pense que ça fait réfléchir aussi sur comment les autres décisions dans notre vie, en autres mots, la politique, les dirigeants de notre pays, comment est-ce qu'eux autres prennent des

décisions pis ça je pense que ça peut être vraiment valable. [...] C'est le processus qui reste avec nous plus longtemps que les résultats ou les décisions prises (Gabrielle - 29 ans)

I spent four years volunteering at the Women's Resource Centre, which is now called the Guelph Centre for Gender Empowerment and Diversity (laughs) it took us the whole four years I was there to decide on a new name (laughs) but I learned a lot. Experiencing that amount of consensus and when you have meetings every four months, "we have to change the name," "this is all the issues," and then to feel the room actually come to a consensus after four years was pretty amazing. (Maya - 22 ans)<sup>95</sup>

### **Communautés, amitiés, dynamiques de groupe.**

Dans le chapitre précédent, j'ai développé le thème de la sociabilité comme composante de l'engagement. Je crois maintenant qu'il est utile d'examiner le thème de la convivialité, des dynamiques de groupes et des relations entre membres comme éléments notoires des pratiques démocratiques. Dans Otesha, notre groupe exemplaire par excellence, les employéEs ne sont pas des « collègues », mais des « *friendleagues* », et Gabrielle souligne « quand on engage, on cherche à voir s'il y a un potentiel d'amitié et ça c'était encore plus vrai avant parce que la personne allait être coloc aussi » (Gabrielle - 29), parce que l'organisme est situé dans une maison résidentielle—*the Mansion or Marvellous Mayhem*—où un certain nombre d'employées habitent.

Donc c'est des relations d'amitié qui se forment, oui, ça va au-delà d'une relation professionnelle pour la plupart des membres, des employéEs, c'est vraiment des relations d'amitié qui sont formées puis à partir de là, c'est toute une autre réalité de respect approfondi. (Gabrielle - 29 ans)

En ce qui a trait à l'expérience d'Otesha en tournée, Jade affirme que c'est plus intense que les relations d'amitié forgées dans l'équipe au bureau, elle dit :

because of the intensity and because it's two months of 24/7 living and people staying in tents together, those close friendships were forged much more, and not as exclusive relationships but here were definitely tighter bonds between certain people, but it remained a very inclusive and community feeling type.. community (laughs) (Jade - 25 ans)

---

<sup>95</sup> Cette citation rejoint cette citation provenant d'un terrain de Poletta. Elle écrit : "Miriam, Isabell, Mac and Lesley are all unhesitant when it comes to the solidarity-building benefits of direct democratic procedures. "It just feels better," Isabell says with a laugh. "People always complain that it takes longer than voting. But I tell them, maybe it takes longer to make a decision, but it's much quicker to implement." Mac and Lesley twinkle in agreement. Lesley: "Even an action that fails is OK if it was agreed to consensually. Because then discussing what happened becomes part of the group process and builds solidarity."" (Poletta, 2002:194)

Cet aspect communautaire et ce que j'ai appelé le *community building* est donc très important pour plusieurs jeunes. Comme je l'ai souligné dans mon cadre théorique, plusieurs des contre-institutions auxquelles on a ici affaire ont comme mandat de retisser des liens communautaires. Comme l'écrit Starr à propos des contre-institutions des années soixantes, « The ideals of community [...] assumed a new priority, and it was now conceived on a small, local scale. The communities that radicals envisioned were immediate and personal. » (Starr, 1979: 252) Je tiens également à noter que, pour les jeunes, cette communauté fut importante parce que "It responded to a widely felt sense of homelessness and personal isolation among the young, many of whom were in the midst of a long hiatus in their lives between families of their parents and the families they would subsequently establish on their own." (Idem: 52)

Avoir un véritable sentiment d'appartenance devient alors d'autant plus important quand plusieurs cherchent à se recréer une « famille », ce qui est souvent le cas pour les jeunes, ceux-ci représentant une population plus transitoire et plus nomade en raison du peu d'attaches et de responsabilités de ceux-ci, et parce que plusieurs d'entre eux choisissent de déménager pour leurs études. Un jeune me fait part du fait que son engagement politique et social est en fait une stratégie explicite pour mieux se faire un « chez-soi », et pour se trouver de nouveaux cercles d'amis après des périodes de transition, notamment de l'école intermédiaire (septième et huitième année) à l'école secondaire et, comme c'est le cas dans cette citation, de l'école secondaire à l'université.

When I came to university, it was kind of a shock, changing from one place to the next, so I joined up in all sorts of clubs here. With Green Campus, with SWACC which is Students With a Collective Conscience, eh with the PRD, with the model UN club, with the English debating society, none of those two which I stuck with, umh with political organizations on campus. And then, I found the same thing, I met a lot of people who I'm friends with now and I found that it's a good way to get connected and get involved and to make where you are a better place for other people, because you're doing something that helps them, and to enjoy it more yourself. (Thomas - 19 ans)

Dépendant des groupes dans lesquels les jeunes militent, et donc des intermédiaires qu'ils choisissent pour cultiver cette communauté, la stratégie peut être plus ou moins réussie. Dans le cas de Janelle, être membre d'un groupe très décentralisé n'a pas été porteur de sentiment d'appartenance.

I've never really felt like a Green Campus member and I think a lot of people feel that way because there's no real sense of belonging, because it's so decentralized, so we've really tried to restructure it but ultimately it comes down to the fact that the interest isn't there (Janelle - 21 ans)

D'après la typologie de Mansbridge (1980), cette appartenance communautaire dans et par des groupes politiques tels les groupes écolos dont je parle ici, rejoindrait ce qu'elle a appelé la « démocratie unitaire » qui consiste en la construction d'un espace politique par des liens affectifs. Elle écrit, « Because friendship is, next to the family, the closest relation between human beings, it becomes a « natural » or « organic » basis for democracy. » (1980: 9) et plus loin,

The face-to-face interaction of friends helps to create and to maintain their common interests. Friends enjoy the drama of each other's existence and value the time they spend together rather than resenting it. They come to respect and know one another by piecing together, over time, informal cues derived from their intimate contact. Without such contact, friendship usually withers. Thus, for a polity based on friendship face-to-face assemblies are a benefit as well as a cost. (Mansbridge, 1979: 9-10)

Ce face-à-face, c'est-à-dire la participation, les réunions, et les regroupements sont alors clé pour les communautés politiques démocratiques. Et quelle meilleure façon de cultiver ce sentiment d'unité et de solidarité que par la socialité dans le groupe, la communauté. Corinna le souligne, il est plus facile pour nous de travailler ensemble quand nous nous connaissons et quand nous nous lions d'amitié :

[Après les réunions, souvent] on décidait d'aller ensemble faire des choses ensemble, comme des pique-niques ou just go out for a beer ou aller chez quelqu'un, à leur maison, on essayait de faire des relations extra-organisationnelles (rires) juste parce que, si on connaît les personnes plus, ça sera plus facile d'organiser des événements avec eux, on comprend comment ils fonctionnent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils aiment pas faire, on peut partager les tâches ensemble selon notre intérêt. Je pensais que c'était très important de faire connaissance, mais pas juste, « i take minutes and you chair, » kind of thing. (Corinna - 20 ans)

Puisque la socialité est une composante importante de l'engagement pour tant de jeunes, et puisque les personnes qui souhaitent voir advenir des façons radicalement différentes de vivre doivent se soutenir les unes les autres, comme l'a souligné Lichterman, la communauté, pour les jeunes des groupes écolos d'Ottawa ici explorés, est extrêmement importante. En parlant des relations qui se créent au sein du groupe, Maya affirme,

I think those relationships are really key to sustaining any movement building in the long term, and I think that engaging with what democratic practice means in your group is a way [to foster that movement building], [...] Some of the things I do and that other RCs [regional coordinators] have done is starting to integrate the formulation of community norms into our workshops. So starting our workshops, and actually I haven't done this yet but I know [XX] has, like, « let's develop some community norms for how we're going to interact in this

meeting, here are a couple examples for SYC," and that's how we started a couple of our conferences as well this year. So that's one way. (Maya - 22 ans)

Ces standards communautaires consistent effectivement à décider en groupe, collectivement, comment nous allons interagir en tant que groupe, que ce soit de nommer l'importance de l'écoute active, du respect de l'autre, ou encore de choisir des signaux pour intervenir plus efficacement lors de discussions de groupes. Ces standards communautaires sont donc un outil privilégié pour les groupes qui se soucient de l'initiation de nouveaux membres. SYC s'en sert maintenant pour ses conférences et aussi pour les *Youth Action Gatherings*, et Otesha emploie cette pratique lors des formations de groupes *Triple-H* et pour la création d'un sentiment d'équipe lors des tournées de vélo. Comme l'a souligné une des membres d'Otesha, développer des standards communautaires avec une équipe, surtout une équipe de jeunes du secondaire qui, pour la plupart, ne sont pas habitués à pouvoir décider d'eux-mêmes comment ils vont interagir et comment ils seront traités par leurs pairs, est une expérience vraiment intense et importante pour ces jeunes.

Setting community standards at the beginning of the weekend is something that they're like "well, what is this? Why are we doing this?" and it's like "well, we want you to shape how we're going to interact this weekend and you know, everyone gets a chance to talk about how they want to spend their time this weekend and how they want to interact" And, I think that's a *really* foreign concept for them. (Joanna - 28 ans)

Gabrielle ajoute que, sans imposer un processus à chaque groupe, elle croit que c'est important de pousser les gens à vivre quelque chose de différent, et donc de les encourager à adopter des standards communautaires et un processus de prise de décision plus participatif et délibératif, puisque c'est une occasion comme nulle autre de vivre alternativement. Et, en général, dit-elle avec un sourire, « ça se passe bien. » (Gabrielle - 29)

En ce qui a trait à CYCC, étant une coalition nationale d'organismes écolos de jeunes, créer un sentiment de communauté est un peu plus ardu. En effet, SYC qui travaille aussi au niveau national réussit à cultiver un beau « nous » communautaire au sein du groupe d'employés dispersés dans toutes les régions de ce pays par l'entremise de cartes, d'envois postaux, d'appels fréquents, etc., mais comme ces employés ont davantage un « projet commun », se convaincre de l'importance de notre participation est d'autant plus facile. Ce projet commun, à CYCC, est en devenir et par conséquent,

Building a community with the CYCC as it is has been extremely challenging because in order to make social or political statements on behalf of these organizations, we really need their endorsement and it would be better to have them as active participants instead of me making all these phone calls. But they're just very busy people because with youth organizations, you're always over-worked, even getting them on the phone calls has been very challenging. (Bridget - 24 ans)

De plus, les jeunes que CYCC s'attire sont des jeunes plus "activistes," des jeunes qui préfèrent militer dans des groupes adversariaux, et aussi des jeunes qui ont déjà un bagage politique important, avec toutes les connaissances et ressources que cela implique. Comme le souligne Bridget dans le passage qui suit, ce que ces jeunes déjà bien branchés recherchent n'est peut-être pas une communauté ou un sentiment d'appartenance, mais un forum et des ressources pour avoir un meilleur impact. De plus, puisque c'est une coalition d'organismes, on peut supposer que les jeunes, étant membres par l'entremise d'autres organismes, ont peut-être une « communauté » ailleurs.

Right now the people we're attracting I've noticed are those who are already fairly hardcore and fairly developed, like they, not all of them, but a good percentage are already very much like, already see themselves as political actors and this is a forum for them to do so and receive a little bit more support. (Bridget - 24 ans)

Pour les membres de d'autres groupes adversariaux, par contre, des groupes plus informels peut-être, le sentiment de faire partie d'un groupe d'affinité est important et apprécié. Comme le dit si bien Philippe,

c'est pas un groupe d'amis qui a créé SCAW, c'est SCAW qui a créé un groupe d'amis. (Philippe - 20 ans)

Bien que le face à face, les regroupements, et les réunions permettent aux groupes de se doter d'outils pour savoir travailler ensemble, un groupe a besoin de plus que des liens d'amitié pour vaincre les dynamiques de groupes moins propice à la participation et l'engagement de chacune, c'est-à-dire les relations de pouvoir défavorables à la communauté. Comme l'affirme Thomas,

As a working group of OPIRG we are non-hierarchical and consensus-based, but as is the case with a lot of non-hierarchical groups, what tends to replace formal hierarchy is a social hierarchy. So since there's a group of us who are friends who do it, we tend to talk to each other more, so we kind of have privileged information, we can discuss it outside of the actual meetings so we've tended to rise into a sort of core group. (Thomas - 19 ans)

Maya, une leader, affirme souvent voir ce genre de dynamique :

I think in a lot of cases they'll be three or four central organizers who do become very close but then everyone else kinda leaves not being sure what they're contributing or not really knowing if they've done what they wanted

and that's a growth area for sure in terms of building the sustainability of this movement and making sure that leadership transition happens and people are meaningfully engaged. (Maya - 22 ans)

Pour d'autres groupes, le fait d'avoir une équipe formée d'employéEs et de bénévoles signifie que ces relations ou cette dynamique est quelque peu problématique. Par contre, comme c'est le cas ici, cette dynamique porte certainEs à réfléchir sur les relations de pouvoir dans le groupe.

c'est vraiment différent de n'importe quel autre groupe à base bénévole [dans lequel] j'ai pris part parce que justement t'as cette dynamique employé-bénévole [...] Donc officiellement on avait 100% du pouvoir décisionnel, concrètement, évidemment moi, moi ça me fait pas « tripper » de travailler dans une structure pis pour que les gens s'engagent évidemment tu leur donnes de ce pouvoir-là, donc j'pense qu'on a limité au maximum, j'veux dire, ben j'arrive pas vraiment à penser à une occasion où on a vraiment comme utilisé *directement* ce pouvoir là, on l'a probablement utilisé indirectement dans le sens où on n'a pas, on a jamais dit, « okay, ben telle activité on la fait pas » ou « telle activité on la fait », mais indirectement juste parce que, bon c'est nous autre qui fait la moitié du travail au moins, j'veux dire, il y avait plus de travail que de temps pour le faire donc en quelque part tu choisis qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais pas, donc dans ce sens là, oui, on a utilisé quelque part notre pouvoir décisionnel. (Philippe - 19 ans)

Un groupe doit donc savoir être réflexif et critique, et discuter ouvertement de ces dynamiques entre membres puisque dire qu'on travaille par l'entremise d'un processus non-hiérarchique n'est évidemment pas suffisant, comme le fait de dire qu'on travaille par consensus porte aussi à confusion, comme ce fut le cas chez Bruno qui explique longuement comment le désengagement des membres de son groupe sont des entraves à leur participation aux réunions, pour ensuite dire que le groupe fonctionne par consensus. Comme Freeman a écrit « The Tyranny of Structureless » pour dénoncer cette supposée non-hiérarchie, ce beau *free for all* anarchique, Treloar a écrit « The Tyranny of Consensus » un peu pour les mêmes raisons. Parce qu'il ne suffit pas de dénoncer un extrême pour trouver le juste milieu, et si c'est l'équité, l'inclusion et une participation juste et démocratique que nous recherchons, et un espace démocratique que nous voulons cultiver, le groupe doit maintenir son sens critique et questionner son fonctionnement interne. Pour les groupes écolos qui se soucient de plus en plus de l'inclusion de leur mouvement—en effet c'est un mouvement plutôt blanc, plutôt classe moyenne, et même plutôt féminin (à Ottawa au moins)<sup>96</sup>—nos dynamiques, nos structures et nos relations de pouvoir, les rapports entre membres et oui, même nos processus démocratiques, doivent nous préoccuper. Comme le dit si bien Treloar,

There is also a notion embedded in consensus process that everyone will eventually agree if they talk about it long enough. This premise comes as a complete and unpleasant surprise to

---

<sup>96</sup> Anna, leader à SYC l'affirme: "we tend to be more white than not, more upper class than not, as enviro groups tend to go" (Anna - 24 ans)

many groups with roots sunk in the working class or communities of color. [...] Organizations that have learned by painful experience that there are clear divisions in society have also learned that no group in history has ever given up its wealth or power through consensus process. (Treloar, 2003)

Voilà pourquoi ces groupes écologues parlent de plus en plus de l'anti-oppression, du féminisme, du post-colonialisme, et de l'anti-racisme; parce que pour créer un mouvement inclusif, nous devons nous rendre compte du fait que le consensus est, pour plusieurs, un luxe.<sup>97</sup> Et je dirais qu'on voit poindre, dans plusieurs groupes, des débuts d'efforts concertés pour rejoindre des individus membres de communautés marginalisées.

I think immediately upon starting this job it was obvious that SYC or some parts of it at least are grappling with that issue of, and again on different levels, (a) what does it mean to be a youth environmental grassroots organization, who *are* we representing and who do we want to represent and how does the way that we organize and certain internal power dynamics exclude certain people, umh, or even just turn people off from coming to us in the first place. (Maya - 22 ans)

it's kind of getting better every year in terms of diversity and I think that as we more intentionally focus on it that starts to happen, I think [...] now we did anti-oppression at all the conferences this year. Like Ontario had an ecofeminist workshop and Ontario I think had more of that than the rest of them, but they all had a minimum slot of time for that and I think in a lot of cases, when it was done well anyhow, it resulted in being able to discuss things that, like being able to say that we're kind of in a white room, but not really, but it seems like, or say that "it seems like there are 30 men in this room and 70 women but the men are talking more" like, it kind of enables you to make this kind of judgment, or not judgment per se, but actually say it, instead of just thinking it, or being cranky about it (laughs) and it hopefully means that it would also happen less often, that it would create a better space for more people to come in, to increase the diversity as a whole. It's really the kind of thing that we're going through, so, who knows, we'll see how it goes. (Anna - 24 ans)

Il est donc primordial de réfléchir non seulement au processus de prise de décision et aux dynamiques au sein du groupe, mais aussi à la structure interne, pour authentiquement cultiver un dialogue à propos de l'exclusion, manifeste ou latente, qui existe dans nos groupes.

---

<sup>97</sup> En effet, à cet égard Treloar écrit, "A major ideal of the consensus process has always been: people to be able to express themselves in their own words and of their own will. The tedious nature of the consensus process and much of the foo foo associated with it has the effect of driving away the very people who most desire democracy and social change. People who have homework, one or two jobs, children or elderly parents to deal with, lovers to kiss, meals to make and eat or all of the above are not eager for five hour meetings, especially when two hours would accomplish the same goals." (2003)

## Les rituels

Avec cette préoccupation pour l'établissement d'une culture interne aux mouvements et, par ricochet pour ce sentiment d'appartenance communautaire, plusieurs créent et adoptent des rituels pour unir et solidifier leur groupe. Créer et cultiver une communauté, par ce sentiment d'appartenance, fait partie du registre des pratiques démocratiques alternatives dans le fait que c'est par l'entremise de cette communauté que nous nous engageons, que nous participons, et finalement, que nous discutons et parlons politique. Premièrement, je tiens à souligner que le propre du rituel (ou des rites) est « d'être prescrit, codifié, répété et réalisé en vue d'obtenir un effet déterminé. » (Boudon et al., 1999 : 202) et qu'il est « toujours supposé exprimer autre chose que lui-même. Il est par nature, symbolique, signifiant. » (Idibem) Je parlerai ici, bien sûr, de rite profane, donc il faut garder en tête que celui-ci « trouve sa logique dans son effectuation et se satisfait de son intensité émotionnelle. » (Idem) Étant donné le caractère des groupes écolos de jeunes, les rituels qui ont lieu dans la mise en scène du quotidien sont préférables. L'intermédiaire par lequel il est le plus facile d'insérer ces rituels de groupe est donc incontestablement « la bouffe. » À Imagine Ottawa, les membres se rencontrent tôt pour pouvoir prendre le temps de bien se nourrir et de se raconter leurs semaines avant les réunions.

That's a ritual we have, we show up at 7, eat for half an hour and talk, then 7h30, the meeting starts, that's when we see the agenda. (Tanika - 25 ans)

Et comme ce groupe se rencontre à un resto végétarien qui soutient les forums sociaux qu'ils organisent en fournissant de la nourriture pour les participantEs, le groupe promouvoit donc ce certains ont appelé « a social movement community. » (Buechler 1990; Lichterman, 1996) À ce propos, Lichterman écrit « One important account characterized [one social movement community as] the alternative book stores, crisis centers, and discussion groups of the contemporary grassroots women's movement" (1996: 138) Pour PRD, People's Republic of Delicious, la nourriture est centrale. On récolte les aliments post-consommateurs ensemble, on prépare les repas ensemble, et on mange ensemble.

PRD is a stellar stellar example of having something to bring people together on a weekly basis and so having that kind of solid reunion time when everyone gets together actually makes people feel like they belong [...] It's almost like a celebration, you know, you get together every week and you prepare a big meal and it's just the sense of giving to people for no money, I find, is a really interesting way to bring people together, and a lot of community work based on that, just a sense that you're giving back to your community, so there's that and just doing

something that's so out of the ordinary, which it really shouldn't be but it is, and I think that's something that really, ça réunit, you know. (Janelle - 21 ans)

Bien que Thomas ne reconnaisse pas explicitement le caractère de rituel de la préparation et de la distribution de la nourriture végétalienne, il y a quand même autre chose dans le groupe qui, d'après lui, parvient à réunir.

We usually do check-ins, like your name and a positive for the week, mind you we usually don't do it that formally so much anymore because it's mostly just a group of friends at the meeting, so we always know who each other are, we just ask how we're doing, how are our classes, that kind of thing. We try to get together more often outside of cooking, like we have our PRD symposia, a.k.a. PRD drinking parties, potlucks where everyone brings a different kind of drink. (Thomas - 19 ans)

À Otesha, le cercle de reconnaissance avant un repas est une chose courante. Que ce soit pour marquer le départ d'une amie ou simplement pour laisser savoir au groupe où chacunE en est, cette pratique permet à une communauté de se recueillir païennement - remercier la terre pour ce qu'on mange, remercier les gens autour de nous pour leur amitié. En tant que groupe exemplaire, les rituels sont très importants pour un groupe comme Otesha, que ce soit au bureau où chaque lundi il y a le « Monday Morning Rev Up »

It's like your general staff meetings where we talk about all our work [...] but we also give a little bit more of a personal update and we talk about our weekends or things that make us happy or sad or whatever. [But there's also the hump day dances] I started doing these dances on Wednesdays where we, I make up a choreographed dance and I make everyone do it (avec "de la musique québécoise hyper forte" ajoute Gabrielle), but then as the winter got busy, I didn't do them as frequently, so it was a ritual at one point and I'm trying to bring it back. (Jade - 25 ans)

Ou que ce soit en tournée où, en cercle, on fait « roses and thorns », qui consiste à raconter au groupe notre partie préférée et notre plus grand défis de la journée, ou « favourite part of the day » ou autres activités de partage du genre.<sup>98</sup> Ces activités permettent à chaque membre du groupe de se confier aux autres en partageant des anecdotes ou des événements qui les ont marqués, et ainsi, permettent à chacune et chacun de se sentir, suite à cette proximité et cette ouverture, comme membre à part entière du groupe. Voici un exemple de cercles qui, par l'ouverture qu'ils inspirent, créent vraiment un groupe solidaire.

---

<sup>98</sup> Pendant la tournée Sunshine Coast 2007, par exemple, il y avait des cercles plus créatifs, comme par exemple « if you were a headline, what would you be? », « what vegetable would you be? », « what weather forecast would you be? » Pendant le training week pour les tournées de mai 2008, certains cercles étaient encore plus farfelus, comme par exemple « if the person sitting next to you was a loaf of bread, what kind of loaf would they be? »

I remember, on the very first tour, we did a go around and everyone just got to speak as long as they wanted to about their family and people who had been their family or really felt like family, or people who really influenced you in your life. And you know, it was so fascinating, these people who don't even know each other but given a little bit of space to speak and a group who will listen you know, just open themselves right up and you know, afterwards we were like such a different team [...] And I think you move from feeling like you're an outsider [...] to, after an activity like that, recognizing the similarities and the similarities between why you're all there [which] is a really big one. (Joanna - 28 ans)

Les rituels ne sont, bien sûr, pas limités aux cercles qui permettent aux individus de se révéler aux autres. Pendant la tournée de Jade, un rituel adopté fut ce qu'elle appelle le « car buddy ritual. »

One thing that happened was that the car buddy role became team pump up the vibe kind of role and each day whoever was doing it would try to think of a fun creative way to bring happiness to the team let's say. One day, let's say, a person would buy a bag of chocolate and she and the driver would stop at every team and give out chocolate, one girl gave out massages, one girl secretly put out little messages on everyone's bike, one day when I was doing it, it was raining so we brewed a whole bunch of coffee and hot chocolate and dished it out to the teams. So that became a ritual, I guess, putting the onus on yourself to do something cool for the team when you have the luxury of riding in the car. (Jade - 25 ans)

Quand l'objectif du groupe est de nourrir la communauté avec de la nourriture végétalienne post-consommateur, il va de soit que les rituels vont être rattachés aux produits comestibles, on s'y attend. Il est donc intéressant d'apprendre que pour SCAW, un groupe qui organise beaucoup de manifs contre la guerre, les rituels sont rattachés aux pancartes et aux matériaux que l'ont doit préparer.

Souvent avant nos manifs on va faire une soirée, ou une après-midi de banner-making, pis quand on parle de community building, c'est un moment intéressant, tu sais juste une gang de monde qui fait un peu d'art, ben, d'l'art, en tout cas, j'sais pas, I guess (rires) pis c'est très décontracté pis détendu comme ambiance donc ça facilite la création de relations entre les personnes. (Philippe - 20 ans)

Dans les groupes plus adversariaux, tel CYCC et aussi, jusqu'à un certain point, SYC, dont le but est plutôt d'utiliser leur ressources pour agir *contre* une cible extérieure, l'établissement de rituels n'est peut-être pas une priorité comme elle l'est pour les groupes plus exemplaires, bien que certainEs (Corinna, Bruno) reconnaissent que ceux-ci sont souhaitables pour cultiver un sentiment de communauté et d'appartenance.

L'exploration du fonctionnement interne et des communautés formées par des groupes politiques de jeunes m'ont permis ici de voir comment ces jeunes sont engagés, comment ils choisissent de travailler ensemble, et les façons dont, par leurs pratiques, ils choisissent de vivre quelque chose de radicalement différent. À la question, « dans quelle mesure est-ce que, par leur engagement dans ces groupes, les jeunes expérimentent-ils des formes diverses et alternatives de *faire* la démocratie? », il me faut répondre qu'en gros, les membres de groupes de jeunes écolos à qui j'ai parler font preuve d'un désir de participer *autrement*, certains de prendre une part active dans des processus plus délibératifs, et la majorité de prendre le temps et de trouver l'espace pour réfléchir à, dialoguer à propos de, et d'expérimenter avec différentes façons de faire. En effet, comme je l'ai souligné au chapitre précédent, ces jeunes sont membres de plusieurs groupes, et comme je viens de le démontrer, ces groupes fonctionnent tous un peu différemment : différents buts, différentes vision du changement social, différents processus de prise de décision et différentes façons de pratiquer le consensus, différentes façons de cultiver les liens d'amitié, les sentiments d'appartenance et de communauté et différentes façons de faire avec les hiérarchies, latentes ou manifestes, et d'assurer l'inclusion et l'ouverture dans le groupe. Comme les communautés que j'ai exploré jusqu'ici ne sont pas refermées sur elle-même, et comme chacune d'elles souhaite changer, de façon plus ou moins radicale, la façon dont la société plus large fonctionne, il me faut maintenant explorer les stratégies et les pratiques qu'elles adoptent en ce qui a trait à l'externe : leur *outreach* et leur rapport avec la sphère politique formelle.

### Pratiques démocratique à l'externe : l'*outreach*

Du moment où les jeunes sont engagés à *leur* façon, de manière bien personnalisée, le *outreach* devient d'autant plus intéressant parce qu'éclaté. Le *outreach* d'un groupe, je tiens à le souligner, consiste en un travail de sensibilisation, un travail de proximité, un travail socio-éducatif, qui permet à un groupe de présenter ses idées à différents publics et de recruter des membres ou des sympathisantEs. L'*outreach* est donc une pratique démocratique alternative dans le fait qu'il est un outil pour discuter des enjeux qui nous tiennent à cœur, pour sensibiliser notre entourage, pour réclamer de l'action sur certains enjeux, bref, pour cultiver un espace dans lequel les dialogues, les discussions, et les débats peuvent avoir lieu. Sen identifie cinq principales approches *d'outreach*, dont le *outreach* de rue, les présentations, le porte-à-porte, les visites personnelles, et les réunions

de maison ('house meetings') (2003 : 40-1), chacune de ces approches étant adaptés à un public différent (au niveau de la taille et des caractéristiques) et à une différente cible. Bien que j'aie tenté de catégoriser les méthodes d'*outreach* dont les jeunes et nos groupes se servent pour « faire passer le message » en trois catégories, dont (1) l'éducation populaire, (2) les événements et les actions, et (3) les médias, la plupart des stratégies qu'emploient les jeunes à qui j'ai parlé pourraient tomber dans n'importe laquelle de ces catégories. Par exemple, CYCC monte en effet des actions pensées comme « coups », comme le suggérait Ion, mais ces événements, centraux au travail de l'organisme, sont aussi hautement et très délibérément médiatisés (et *alternativement* médiatisés comme je le soulignerai plus loin), et par les dépliants et les discours que nous préparons pour l'événement, comprennent sans conteste un volet « éducation ». Ou encore, il y a Otesha qui, de son côté, a une pièce de théâtre et une vidéo qui y sont centrales, et à l'aide de ces outils, organise des événements dans différentes écoles, ce qui nous permet de faire de l'éducation populaire à propos des choix et modes de vie plus écologiquement viables. Donc il y a certainement une acceptation du fait que, pour rejoindre une population diversifiée, et une population que plusieurs semblent croire inatteignable, il faut emprunter différentes stratégies, différentes approches et bien mélanger nos médiums.

Si un des buts du *outreach* est de recruter et de regrouper des individus qui sont sympathiques à une cause, comment parler de *outreach* sans parler avant tout des coalitions que forment les jeunes et les groupes de jeunes. Comme son nom l'indique CYCC – le Canadian Youth Climate Coalition – est une coalition d'organismes de jeunes qui se préoccupe des causes environnementales, notamment le changement climatique. Ces organismes choisissent d'agir à titre de coalition pour réunir différents groupes et parler d'une voix unie et forte pour que les jeunes puissent peser sur les discussions politiques du jour sur le sujet. Comme le souligne Wood et Moore (2002), il existe trois niveaux de coalitions : les coalitions ad hoc ou de projets, les « *organizing coalitions* » et les coalitions globales. (2002 : 29) CYCC agirait donc à titre de *organizing coalition*, donc une coalition qui agit à plus long terme, et qui fait le lien entre les enjeux, les organisations et les mouvements (*Idem*), ainsi qu'à titre de coalition globale, « coalitions between movements in different countries, which exchange information, human and material resources, and coordinate actions » (*Idem*), puisque des homologues Indiens et Australiens de CYCC sont en train de voir le jour et que des actions et ressources sont développées de concert.

Créé, je le rappelle, par des représentantEs de 48 différents organismes à travers le Canada, CYCC est un parfait exemple de l'usage du *ouïtreach* pour mobiliser plus de gens, pour créer une communauté plus large que celle du groupe, ce que Buechler (1990) appelle « social movement community— defined as a loose network of politicized individuals with fluid boundaries, flexible leadership structures, and malleable divisions of labor » (tel que cité dans Lichterman, 1996: 138) À ce sujet, ce membre fondateur dit,

We really helped to connect other youth organizations from across the country and have a founding summit in Toronto that September which I was able to attend fortunately as well as about 50 other young people from different organizations, [...] It was a very very timely initiative, very exciting initiative, to bring a youth voice to climate change issues across the world, and in Canada there was not a lot of work being done specifically, that was getting a lot of attention on climate change, and after we started our coalition we started working with a number of different groups, and we pushed the issue, and there was a lot of sort of resounding interest. (Bruno - 21 ans)

Ce qui est intéressant à propos de cette coalition est la diversité des groupes qu'elle représente.

We had a set of really really diverse people that were at our first meeting from labour unions to aboriginal groups to religiously affiliated organizations, to of course, all the big youth environmental initiatives. (Bruno - 21 ans)

Par contre, bien qu'une coalition doive savoir réunir des membres, elle doit aussi savoir faire de ces membres des acteurs engagés, des parties prenantes de la coalition, et pour cela, plus de temps est requis. La directrice nationale parle donc du développement de projets comme lieu de ralliement possible.

we're doing project development stuff now, which I'm hoping will.. and I feel like member organizations are having a really hard time figure out how to, like "we have this coalition and I don't really know what that means!" (laughs) you know, and, so hopefully this will give them something tangible that they can latch on to (Bridget - 24 ans)

Malgré son nom, SYC - le Sierra Youth Coalition - n'est pas une réelle coalition. Certes, l'organisme rassemble différents groupes qui militent sur des campus à travers le Canada sur toute une variété d'enjeux. Mais l'organisme est *membre* de coalitions plus qu'il n'est *lieu* de coalition. En effet SYC est un membre fondateur et très actif au sein de CYCC (de fait, ces deux organismes partagent un

bureau), et est également le premier organisme membre canadien de Energy Action<sup>99</sup>, une coalition états-unienne de groupes environnementaux de jeunes qui revendique le développement d'énergie « propre » (*clean energy*). D'autres actions « coalitionnaires », si je peux dire, consistent en des partenariats avec d'autres groupes, tel le Parti Vert qui participe à la Parade de la fierté et la journée du nettoyage de la rivière Rideau, ou GRIPO qui a une présence dans la plupart des manifestations et des événements « progressistes » qui ont lieu dans la Capitale nationale, ou encore Otesha qui cultive des alliances et des partenariats avec des coopératives de vélo un peu partout à travers le Canada.

L'éducation populaire est également un outil privilégié par les groupes qui souhaitent atteindre les jeunes et faire ce travail de « préparation de la culture. » Mentionnons avant tout ces événements qui sont destinés principalement à faire du recrutement, comme par exemple, GRIPO qui organise le Théâtre social et *Alternative 101*. Cette dernière initiative semble avoir un formidable impact sur les jeunes qui y participent.

What really helped was OPIRG's alternative 101 week, that kind of got me interested in these things and gave me an outlet, une raison d'être almost, to help me decide what I was really interested in and what I really did want to pursue [...] Alt 101 has such potential, with the impact and change it had on my life, I can just imagine what it could do for others too, it's definitely an interesting project and a nice alternative to chanting and drinking from plastic cups. (Janelle - 21 ans)

I did the Alternative 101 week with OPIRG. I found out about that, because I went to a conference and I met [XX] and she told me about it, so that was cool and that kind of gave me an in right away to all the different opportunities that there was on campus. (Jaela - 19 ans)

Otesha, de son côté, a des journées « portes ouvertes » pendant lesquels des membres de la communauté peuvent visiter *the Mansion of Marvellous Mayhem*, voir comment les gens qui y habitent parviennent à utiliser les ressources naturelles plus responsablement, et apprendre en quoi consiste le travail et la vision de l'organisme.

L'éducation populaire n'est évidemment pas seulement un outil de recrutement et cette forme d'éducation comprend le travail d'auto-conscience que les groupes pratiquent davantage à l'interne jusqu'aux formes plus organisées et institutionnalisées, tels les foires d'information, les *teach-in*, et ces multitudes de conférences mentionnées par mes participantEs. En effet, en racontant leur

---

<sup>99</sup> De son site web : "Energy Action is led by its 48 members. We have an active council made up of representatives from each partner organization, a steering committee that helps keep everything moving, and a number of active working groups that develop programs." <http://energyactioncoalition.org/>

trajectoire quant à leur engagement social et politique, plusieurs m'ont fait part d'une expérience inoubliable lors d'une conférence; une rencontre, un atelier particulier, un moment où elles/ils ont vraiment été inspirés et où elles/ils ont réellement eu l'impression d'appartenir à une communauté de personnes engagées et solidaires.

Ça vient juste de me frapper, j'ai comme oublié le plus gros highlight de mon implication environnementale. À la fin du secondaire 5, j'ai participé au forum planétaire, c'est un forum de la société civile qui rejoint les acteurs de l'éducation relative à l'environnement. J'me suis rendu à Paris premièrement, c'était assez cool pour un étudiant en secondaire 5, c'est ça, donc c'est des acteurs de la société civile de partout dans le monde qui se réunissaient puis reliaient ça d'une façon ou d'une autre au milieu de l'éducation eh que ce soit l'éducation populaire ou l'éducation formelle, en tout cas, ça a vraiment été une bonne expérience de réseautage, voir qu'est-ce qui se fait aussi un peu partout, partout dans le monde (Philippe – 20 ans)

Maya, avec son expérience de leader, fait écho à cet énoncé que certains regroupements, comme des conférences, peuvent permettre aux participantEs de se sentir membre d'une collectivité.

When I was doing staff training after the national conference, I was like "wow, people really love being a part of this" and I talked to a few students and they were like "everyone knows each other!" and I was like "they don't" (laughs), "they just love being here". (Maya – 22 ans)

Ayant eu ces expériences (en effet, la plupart de mes répondantEs mentionnent avoir assisté à au moins une conférence de *Campus durables* de SYC), plusieurs reconnaissent la valeur d'organiser elles et eux-mêmes de telles conférences, comme le démontre le fait qu'une répondante aide à l'organisation du forum social d'Ottawa *Imagine Ottawa*, qu'une autre œuvre avec le *National Student Commonwealth Forum*, et que ces jeunes de SYC organisent maintenant les conférences régionales et nationales pour le programme Campus durable, auxquelles elles participaient plus jeunes.

Un autre exemple d'éducation populaire est la Semaine verte dont a beaucoup parlé Philippe. Cet événement, fut, comme le suggère son nom, toute une semaine d'activités sur le campus de l'Université d'Ottawa pour parler d'initiatives vertes et pour conscientiser la population étudiante à propos de problèmes écologiques. Il s'agit incontestablement d'un événement/action avec un côté artistique et une vision holistique des enjeux environnementaux. Par exemple, la semaine a débuté avec une exposition d'art environnemental, et les foires qui avaient lieu à chaque jour comprenaient, entre autres, un échange de vêtements (*clothing swap*) où les étudiantEs pouvaient se défaire de vieux vêtements et en prendre de « nouveaux », pour ne rien dire de la montagne de tasses jetables construite en plein milieu du centre universitaire pour que les étudiantEs et employéEs puissent voir à

quoi ressemble *un* matin de tasses de café jetables en ce qui a trait à notre production de déchets. En réfléchissant à l'impact de cette Semaine verte, Philippe affirme,

le plus gros impact qu'on a pu avoir j'pense c'est dans l'imaginaire du monde. Dans le sens où j'pense pas, tu sais honnêtement, peut-être on a réduit un peu notre consommation, réduit nos déchets et tout ça, mais j'pense là où on a le plus d'impact c'est dans la tête des gens, dans le sens où j'veux dire, la fédération rejoint quand même plusieurs milliers de personnes pis j'pense juste le fait que les gens sachent que leur fédération étudiante se préoccupe de l'environnement, ça contribue à faire changer les mentalités pis que c'est tout le monde qui doit s'en occuper, t'es pas obligé d'être Greenpeace pour te préoccuper de l'environnement, tu sais, ton syndicat étudiant, c'est un groupe aussi. (Philippe - 19 ans)

En ce qui a trait à l'éducation populaire et la conscientisation, le travail d'Otesha est notoire. Non seulement l'équipe d'employéEs forment des jeunes à monter la pièce de théâtre dans des écoles et centres communautaires pour qu'ils puissent, à leur tour, effectuer ce travail d'éducation auprès de non-initiéEs, mais en rendant cette expérience de groupe possible, ce sont les jeunes qui partent en tournée et qui forment la « troupe » qui s'auto-conscientisent.

There are two facets [to Otesha's outreach and popular education work], educating or talking to people, however you want to call it, and using theater and story telling to plant seeds and give people ideas, but the other facet is giving people the opportunity to live this experience and learn for themselves and just be totally absorbed in this lifestyle and then *get* quote unquote Otesha's message because they experienced it. And that's the coolest one because it's like this secret thing that Otesha does to you, it hooks you because you want to spread its message to other people and you don't realize that you're going to be the one doing most of the learning in spreading that message. It's kind of manipulative (laughs) in a good way, I think. (Jade - 25 ans)

Et cet apprentissage que font les membres des troupes/tournées est incontestable. Jean l'a souligné de son côté et Janelle, elle, affirme,

Otesha really helped with the "be the change you wish to see" (laughs) and that definitely helped me to see how easy it is [to be that change and to have a more positive impact on the earth] and to really think about things and as many times as I've done the banana game<sup>100</sup> now (laughs), I just seem to do the banana game with everything (laughs) "oh, where did that thing come from? Well, it had to come from here and from here," you know! (Janelle - 21 ans)

---

<sup>100</sup> *The Banana Chain Game* est un atelier que nous présentions aux jeunes dans les écoles que nous visitons qui consiste à montrer toutes les étapes et les personnes requises pour faire en sorte que des bananes soient sur les étagères de nos épiceries ici, en Amérique du Nord. L'atelier nous permet de discuter avec les jeunes de thèmes comme la monoculture, les cultures de rentes, le commerce équitable, la culture biologique, la justice sociale, la pollution des sources d'eau, le mouvement pour l'alimentation locale (par exemple, le « 100 mile diet »), etc. Cet atelier tente aussi d'encourager les participantEs à faire cette expérience de « chaîne » avec tous les aliments qu'ils/elles mangent et les produits dont elles/ils se servent, du simple au complexe (par exemple, le système de la banane est relativement simple comparé à celui du téléphone cellulaire. D'où viennent ces métaux, ce plastique, ce caoutchouc? Fabriqué par qui? Dans quelles conditions? Transporté comment? etc.). Il va sans dire que, lors de la tournée, plusieurs discussions et réunions ont été inspirées par nos réflexions sur ces chaînes et ces systèmes.

Je recadre. Suite à ces exemples du travail de sensibilisation et de conscientisation qu'effectuent certains groupes, il est clair que ce travail d'*outreach* et de micromobilisation, c'est-à-dire « le recrutement de nouveaux militants dans une organisation de mouvement social, » (Mathieu, 2004 : 66) devient un processus qui permet à une organisation d'aligner son cadre interprétatif avec celui d'un individu qu'elle espère recruter. Cet alignement permet donc à différents acteurs—organismes ou individus—de faire sens d'une situation, d'un problème, ou d'un défi, de la même façon. L'alignement des cadres désigne donc,

la relation qui s'établit entre les interprétations des situations par les individus et par les organisations de mouvement social, de telle façon que certains intérêts, valeurs et croyances des individus, et certaines activités, buts ou idéologies des mouvements sociaux, sont congruents et complémentaires. [Cet alignement constituant] une condition nécessaire de la participation à un mouvement, quelle que soit sa nature ou son intensité (Snow *et al.* tel que cité dans Mathieu, 2004 : 66)

Ainsi, c'est en créant un espace pour la discussion et une compréhension bienveillante entre personnes qu'un groupe peut favoriser cet alignement de cadres chez ses nouveaux membres et sympathisantEs. Snow *et al.* ont également proposé quatre types d'alignements de cadres, à savoir : la connexion de cadres, l'amplification de cadre, l'extension de cadre, et la transformation de cadre. (Mathieu, 2004 : 67) Quelques exemples. CYCC effectue la connexion de cadres en rejoignant, en tant que coalition, différents jeunes qui sont déjà impliqués dans le mouvement environnemental et qui voudraient militer sur l'enjeu du changement climatique. La « connexion » désigne donc « le travail mené par une organisation à l'égard de personnes qui partagent son point de vue, mais qui ne la connaissent pas ; son action consiste donc à fournir un schéma interprétatif unifié et une base organisationnelle à ses futures recrues sans pour autant agir sur leurs convictions ou perceptions. » (Mathieu, 2004 : 67)

Otesha, de son côté, en recrutant des jeunes qui sont, pour la majeure partie déjà sympathiques, à un degré plus ou moins élevé, aux causes environnementales et de justice sociale, pour partir en tournée de vélo et former une troupe de théâtre activiste, pratique avant tout l'amplification de cadre. Son travail consiste alors à « clarifier ou à développer un schéma interprétatif déjà existant chez les individus en insistant sur des valeurs ou des croyances préexistantes mais n'ayant pas débouché sur une volonté d'engagement ; il s'agit également de permettre à l'individu [...] de faire le lien entre ses

préoccupations quotidiennes et les objectifs du mouvement. » (Idem) En ce qui a trait à ce lien, le « *Banana Chain Game* » dont je viens de parler en est le parfait exemple. Pour les membres de tournée qui arrivent à l'organisme avec un moindre bagage « activiste », on peut parler d'extension de cadre. On dit que cette stratégie intervient lorsque « les individus ne partagent pas les valeurs ou les objectifs de l'organisation ; celle-ci doit alors élargir son discours en y intégrant des éléments qui *a priori* n'en font pas partie mais qui sont pertinents pour sa cible de recrutement potentielle. » (Idem) En recrutant des membres par son volet « théâtre », son volet « vélo », ou son volet « travail pédagogique avec des enfants », Otesha parvient donc à étendre son cadre pour rejoindre des jeunes moins « militants », moins « activistes », et donc non seulement cette poignée de jeunes qui ont déjà travaillé sur des campagnes contre le déboisement des forêts boréales, ou pour la justice environnementale sur les réserves canadiennes, telle la campagne de Grassy Narrows dont on entend beaucoup parler, mais aussi les jeunes moins « *hardcore* », plus « *newbie* », comme les qualifie une jeune.

Une autre pratique démocratique alternative que j'ai présentée dans mon cadre théorique est la pratique de la recherche. Il est intéressant de noter que personne n'a dit mot à propos de l'utilisation de la recherche au niveau organisationnel. Comme la littérature soulignait que cette pratique est plus fréquente de nos jours parce qu'il y aurait une certaine professionnalisation des mouvements sociaux et une hausse du niveau d'éducation, peut-être pourrais-je en déduire que les jeunes interviewés sont, pour la plupart, en voie d'obtenir un diplôme, la majorité n'occupent pas des positions rémunérées au sein de leurs groupes, et la plupart des organismes, en voulant être *par et pour les jeunes*, n'ont pas intérêt à être trop « académiques » ou « professionnels ». <sup>101</sup>

Si les jeunes parlent moins de recherche, ils parlent pourtant, comme le pariait la littérature, d'action directe. Cette pratique démocratique, je le rappelle, consiste en la confrontation directe, en face-à-face, entre un groupe et une cible et ce parce que le groupe a une revendication à faire connaître. (Sen, 2003 : 79) Par contre plusieurs théoricienNEs élargissent ce concept. Jordan par exemple,

---

<sup>101</sup> Je tiens à noter, par contre, qu'en tant que membre de ces groupes, je sais que plusieurs de leurs listservs sont bourrés de « recherche. » Par exemple, lors de la Conférence sur les changements climatiques de l'ONU qui a eu lieu en Indonésie l'hiver passé (2007), plusieurs membres de CYCC y étaient et ont créé maints « backgrounders » et blogues d'information pour nous aider à mieux comprendre ce qui se passait. Par contre, les jeunes interviewés n'en ont pas parlé.

avance : « direct action should not be thought of as a single tactic, but as a collection of ideas and actions which stretches from passive notions of civil disobedience to active, often aggressive, interventions. » (2002: 60) Et plus loin, « Direct action means a shift to actions that stop what is wrong, rather than simply having faith that moral superiority will lead, somehow, to change. » (Ibid.: 61) Il s'agit donc non seulement de l'acte de *manifester*<sup>102</sup>, mais aussi de l'acte de signaler son refus *activement*. Et comme Pleyers (2004) l'a souligné, l'action directe, surtout chez les jeunes, est une occasion comme nulle autre d'insérer tout ce que nous voulons de festivité, de théâtralité, de transgressions, et de créativité dans nos actions politiques.

Pendant la journée d'action internationale contre l'occupation de l'Irak et de l'Afghanistan, ce jeune affirme avoir participé à un « die in », action spectaculaire par excellence, soulignant aussi ce que ce genre d'action peut susciter au sein d'un groupe.

« Cette année on a fait un « die-in » donc une action collective pendant la manifestation, pis ça j'pense que c'est quelque chose qui a créé pas mal de bons feelings. » (Philippe - 22)

À CYCC aussi, le visuel et le théâtral dans les actions collectives sont très importants. Les équipes locales ont organisés des funérailles pour le futur où tous les jeunes sont en noir, munis de parapluies noirs, portant un cercueil jusqu'à la colline parlementaire, pleurant ce futur perdu en insérant dans le cercueil des « objets symboliques », par exemple tout l'attirail hivernal canadien, pour montrer à quel point cette saison va manquer à la jeunesse d'aujourd'hui. Il a les fameux costumes d'ours polaires, les fausses conférences de presse où des jeunes se déguisent en Stephen Harper ou en John Baird pour ridiculiser la façon dont ceux-ci justifient leur inaction en ce qui a trait aux enjeux environnementaux. En ce qui a trait à l'action directe comme pratique démocratique et comme pratique efficace de recrutement, ce membre affirme,

“our protests, marches, rallies, gatherings, really helped to get the message out about what we were doing.” (Bruno - 21)

---

<sup>102</sup> Bien que cette *manifestation* soit déjà beaucoup. « Une manifestation, comme l'a montré Bourdieu (2001), manifeste l'existence du groupe qui exprime ainsi sa protestation ; plus exactement, il manifeste l'importance de sa mobilisation dans le même temps qu'il exprime son identité en se donnant publiquement à voir. » (Mathieu, 2004 : 139)

Je tiens à noter que ce jeune, même s'il n'en a pas parlé lors de notre entretien, a suivi une formation en action directe avec le Ruckus Society et le Rainforest Action network, montrant ainsi à quel point l'action directe est prisée. Bien que la directrice nationale de la coalition n'entre pas dans les détails à propos des actions organisées par l'organisme, elle mentionne à maintes reprises tout le travail que nécessitent les journées d'action, notamment les deux semaines d'action de la Délégation canadienne de jeunes lors de la Conférence sur les changements climatiques de l'ONU qui a eu lieu en Indonésie en hiver 2007.

SYC aussi sait se mobiliser pour des actions semblables. Récemment, et avec l'équipe de CYCC, des jeunes se sont présentés « sacs de couchage en main et matelas de sols prêts, [...] au Comité parlementaire sur l'environnement pour y rester aussi longtemps que le gouvernement conservateur utiliserait l'obstructionnisme (*filibuster*) pour empêcher la mise en place de politiques d'action sur les changements climatiques. » (Youri Cormier, directeur national, communiqué de presse, 10 avril 2008) Belle façon de combiner nos connaissances sur les projets de lois, les comités parlementaires, et nos droits de citoyenNES, en plus de notre idéalisme pragmatique.

Ces actions s'apparentent bel et bien à un répertoire d'action directe, qui s'apparente à son tour à l'engagement distancié, mais l'engagement plus conventionnel, le dénommé engagement « militant » de Ion (1994), est également présent chez les jeunes écolos d'Ottawa, comme le sont les formes d'action collective plus traditionnelles. En ce qui a trait aux actions, les jeunes prennent donc part aux traditionnelles manifestations, mais peu importe le caractère « conventionnel » de cette forme d'action et d'activisme, les festivités et la créativité sont quand même hautement prisées, comme le souligne ce jeune,

Aux manifs de SCAW, il y a pas mal de monde qui chante, énormément de slogans, j'veux dire les manifs de SCAW j'pense que c'est le plus de slogans au mètre carré que tu peux trouver. [...] il y a des tam-tams, ce qui fait que c'est intéressant. (Philippe - 22 ans)

Par contre, si SCAW organise des manifestations, considérées comme traditionnelles et conventionnelles, c'est cet organisme qui a aussi organisé le « die in » que ce jeune mentionnait plus haut. Ceci est également le cas avec d'autres groupes, CYCC notamment, qui va avoir un répertoire qui inclut et les actions plus *directes* et les actions collectives plus traditionnelles. Pour les groupes de jeunes, la frontière entre le répertoire « militant » et le répertoire « distancié » semble alors être

poreuse et perméable, marquant ainsi leur facilité à emprunter des pratiques de répertoire d'ici et de là, naviguant dans le monde activiste comme bon leur semble.

J'ai discuté des festivités et du théâtral lors d'actions collectives organisées, mais je tiens également à explorer le spontané et l'informel. Lors des tournées Otesha, par exemple, le *culture jamming* est quelque chose qui nous tenait à cœur. Voilà pourquoi, par exemple, chaque tournée est équipée d'une bonne boîte de craies de trottoir dont nous nous servons pour écrire toute une variété de messages politiques. De plus, toute action qui n'est pas en phase avec la culture dominante vient à être appelé « *culture jam* » comme par exemple donner le rôle et le costume (une belle et ample robe rose) de « dame nature » aux garçons de la troupe. Retenons que Jordan a défini le *culture jamming* comme « an attempt to reverse and transgress the meaning of cultural codes whose primary aim is to persuade us to buy something or to be someone. » (2003: 102) C'est effectivement ce qu'espère faire Otesha par ses tournées, puisque c'est en faisant les choses un peu différemment qu'un groupe peut tenter de véritablement encourager les gens à penser à leur environnement différemment. PRD aussi, en préparant et en servant de la nourriture « post-consommateur » gratuitement à la communauté, oblige cette même communauté à réfléchir aux différents enjeux liés à la sécurité alimentaire, au végétalisme, et ainsi, à notre rapport à notre environnement et à la justice alimentaire et environnementale, surtout de ces temps-ci avec la crise alimentaire qui fait actuellement toutes les manchettes. Cette pyramide de tasses jetables créée lors de la Semaine verte aussi est un parfait exemple d'un *culture jam* et d'une action festive, puisqu'il tente, en forçant les passantEs à voir leur consommation sous un autre œil, de les pousser à agir différemment. Et une atmosphère festive et créative règne définitivement lorsqu'une bande de jeunes fouillent ensemble dans les vidanges, pour ensuite se mettre à créer, sous l'œil souvent confus, parfois estomaqué ou désapprobateur, et quelques fois rieur ou complice, d'une belle pyramide de déchets un peu dégueulasse et pas mal collante sur la place publique.

Un autre bel exemple d'une action collective faisant usage du théâtral, du festif et du créatif serait le théâtre de rue et le « hop ». Comme les troupes d'Otesha se déplacent de communauté en communauté avec une pièce de théâtre, le théâtre de rue fait incontestablement partie de l'expérience. En ce qui a trait au « hop », une jeune explique,

I do hop, it's this dance thing where you just spontaneously start dancing in a public space (laughs) where nobody expects it. (laughs) I think that has a lot of potential to have a message in it, you know hops, or just jumping into theater in the middle of the street. And like talking about issues, yeah, we just bring up issues and people are like "oh, I didn't know that" you know, so that's a definite, we've thought about it and need to get our act together, kind of thing. Act, ha! (laughs) (Tanika - 25 ans)

Un thème sous-jacent à plusieurs de ces actions est celui de la réappropriation de l'espace urbain, thème souvent traité dans la littérature portant sur les mouvements sociaux « jeunes ». Par exemple, je pense à cette « occupation » de la chambre du comité parlementaire organisée par des jeunes de SYC et CYCC pour faire voir aux députés que les jeunes sont là et que nous avons droit d'y être. Ou encore, il y a le travail du Garden Group, qui s'est « réapproprié » un bout de verdure sur le campus de l'Université d'Ottawa pour créer un jardin communautaire pour la communauté étudiante.<sup>103</sup> Bien qu'aucun jeune n'ait fait mention de la réappropriation comme but ultime d'une action ou d'une vision du groupe, chaque groupe à sa façon réclame son droit à un espace : Otesha à la rue avec ses caravanes de vélo, CYCC à la chambre des communes avec ses actions, SYC aux lieux des instances décisionnelles des universités canadiennes avec son programme Campus durables, et Campus vert par sa participation dans ce programme. Cette théorisation sur la réappropriation, qui vient par après—après coup, après l'action—survient dans plusieurs groupes, et plusieurs genres de groupes. Par exemple,

What I've noticed is that all of these events and actions had one thing in common: RECLAIMING. Whether we were reclaiming the roads from cars, reclaiming buildings for squatters, reclaiming surplus food for the homeless, reclaiming campuses as a place for protest and theater, reclaiming our voice from the deep dark depths of corporate media, or reclaiming our visual environment from billboards, we were always reclaiming. Taking back what should have been ours all along. Not "ours" as in "our club" or "our group," but ours as in the people. All the people. "Ours" as in "not the governments" and "not the corporations." ... We want power given back to the people as a collective. We want to Reclaim the Streets. (RTS Toronto, tel que cité dans Klein, 2000 : 323)

Et c'est de même pour le DIY (*Do It Yourself*), cette culture du « faisons le nous-même », personne n'en parle explicitement, mais tout le monde en pratique certains principes : nous faisons nous-même la bouffe végétalienne et bio sur le campus puisque personne ne le fait (PRD), nous nous

---

<sup>103</sup> C'est dommage qu'il n'y a pas suffisamment de temps ou de pages ici pour s'emporter avec les fabuleuses et délicieuses démonstrations de créativité de groupes qui oeuvrent pour et/ou en faveur de jardins communautaires, je pense notamment aux collectifs « Food not Lawns » actifs à l'Université Concordia notamment, et tous ces groupes qui militent dans des groupes pour la sécurité alimentaire, le groupe JustFood/Alimentation saine d'Ottawa, par exemple, ou les fameux « Food not Bombs », etc.

préoccupons de la durabilité de notre campus puisque personne d'autre ne s'en soucie (SYC, Campus vert et la FÉUO), nous allons parler aux enfants à propos de la durabilité écologique puisque nos systèmes scolaires ne le font pas (Otesha), nous nous occupons nous-même d'envoyer des jeunes en Indonésie pour une conférence de l'ONU sur les changements climatiques puisque notre gouvernement ne le fait pas (CYCC). Et les jeunes savent instinctivement que, puisque c'est DIY—*par et pour* les jeunes, cela porte plus qu'un certain poids.

Pour rejoindre et mobiliser, les jeunes savent également se servir des médias. Par contre, si ils savent se servir de leurs portables pour rester "connectés", ils n'ont pas pour autant abandonné les médias plus traditionnels et conventionnels. Les médias étudiants, que ce soit les journaux ou la chaîne radio, sont mentionnés, comme le sont les journaux communautaires, et la télévision locale et nationale. Et bien sûr, s'ils se servent des médias traditionnels, ils savent les instrumentaliser, comme sait si bien le faire CYCC, avec ses actions en Indonésie par exemple<sup>104</sup>. Ces jeunes soulignent l'importance de l'usage de ces médias pour se faire connaître ainsi que l'excellente réception du groupe auprès des médias plus traditionnels.

At the beginning, we really had to fight to get our name put out and we really wanted to do that in a big way so that basically meant going for big media and we were surprised that a lot of media was actually really into us and interested in hearing a fresh voice, especially as the issue gained momentum. Umh we were able to get in national publications, we were able to get on TV. (Bruno - 21 ans)

Je dirais qu'en gros [notre stratégie pour faire passer notre message] c'était les médias parce que on essayait de faire des actions qui sont plus ou moins publiques puis on envoyait des lettres aux médias pour les informer donc c'était une des façons les plus, comme on a fait une conférence de presse une fois puis on a, okay, la plupart des événements sont des événements comme des manifestations, différents types de manifestations je dirais, on avait besoin de parler au, comme c'était la seule façon qu'ils pouvaient savoir c'était through the media. (Corinna - 20 ans)

Malgré cette reconnaissance de l'utilité et de la désirabilité de l'usage des médias traditionnels, cela ne va surprendre personne, les jeunes se servent de l'internet et s'en servent pas mal plus et de façon pas mal différente des générations plus âgées. C'est immanquable, tout le monde qui

---

<sup>104</sup> À chaque jour lors de la conférence des Nations Unies sur les changements climatiques en Indonésie en décembre 2007, les délégations de jeunes de partout préparaient des actions pour que les ministres reconnaissent leur présence et les considèrent dans leurs prises de décisions. Vers la fin de la conférence, ces beaux jeunes de partout se sont regroupés avec des affiches sur lesquelles ils avaient inscrit « s'il-vous-plaît » en plusieurs langues; un dernier plaidoyer avant les signatures et ratifications de fin de session. Cette image touchante s'est retrouvée sur la première page du Globe and Mail.

mentionne l'usage des médias, mentionne l'Internet et les communautés virtuelles qu'elle crée. Non seulement ces jeunes se *servent* de ces médias alternatifs, mais ils les utilisent également pour créer (et ainsi, devenir) *leurs propres* médias. En effet, quelle meilleure façon de diffuser leurs informations et d'assurer une représentation juste de leurs intérêts et de leurs histoires qu'en créant leurs propres sites web, leurs propres publications, ou leurs propres *zines*. Que ce soit People's Republic of Delicious, la FÉUO, SYC, Imagine Ottawa, Green Campus, GRIPO, CYCC ou Otesha, chacun a ses listes d'envois, la plupart ont des *google groups* (ou un équivalent), un *facebook group*, peut-être un communiqué électronique mensuel, un espace bien à eux ou une importante présence sur *youtube*, sur *flickr*, et sans doute ils se rejoignent (les groupes ou les membres) par l'intermédiaire de l'organisme/la communauté virtuelle Taking IT Global,<sup>105</sup> pour ne nommer qu'une de ces « communautés ».

Et, en effet, en discutant du défi du désengagement des jeunes, Bruno souligne la nécessité de savoir rejoindre les jeunes différemment, notamment par la création de communautés virtuelles.

A lot of young people seem a lot more disconnected so it's been a challenge not just for our organization but for a lot of these organizations to try and remain relevant and engage young people in different types of ways and not sort of, you know present themselves as being the same sorts of organizations that existed 20 years ago. In particular I'm thinking about engaging in different types of media, engaging young people online but also just doing things in different types of ways, doing different types of public outreach and public engagement. (Bruno - 21 ans)

Puisque les jeunes parlent la langue de l'Internet, ce serait donc, comme le suggère ce jeune, une arène et un forum; pour les rejoindre, et, avec un peu de chance, les mobiliser et les engager.

Certaines personnes chantent les éloges de l'Internet, non pas pour son potentiel d'*outreach*, mais pour son potentiel démocratique. En effet, sans adopter un processus totalement délibératif ou participatif, il y a moyen d'adopter certaines pratiques qui facilitent tout de même la participation, comme, par exemple, l'usage des wiki, sites web collectifs et faciles d'usage, pour construire de façon collaborative des documents de travail. Il s'agit de télécharger un document dans le site, ce qui le rend disponible à tous les membres qui possèdent le mot de passe, et ceux/celles-ci peuvent

---

<sup>105</sup> De leur site web : "Taking IT Global is an online community that connects youth to find inspiration, access information, get involved, and take action in their local and global communities. It's the world's most popular online community for young people interested in making a difference, with hundreds of thousands of unique visitors each month." - <http://www.takingitglobal.org>

ensuite faire des modifications au texte. Comme l'affirme ce jeune, c'est une pratique que certains apprécient.

Pour le Parti Vert, la session maintenant elle a beaucoup plus utilisé un wiki, pour eh bâtir de façon collaborative l'agenda, ça c'est quelque chose que j'aime beaucoup. (Jean - 26 ans)

Alors comme le souligne Pleyers, « Si rien ne remplace les réunions et le contact réel, les sites Internet et les listes de courrier électronique jouent souvent un rôle important [...] pour tisser des réseaux » et comme le témoignent plusieurs jeunes que j'ai interviewés, « l'organisation en réseau du mouvement est particulièrement chère à de nombreux jeunes militants. Elle permet aux acteurs de s'unir tout en préservant les spécificités de chacun (Wahl, 1997) et représente une alternative à la formation de mouvements plus structurés et à l'institutionnalisation. » (Pleyers, 2004 : 128)

J'ai parlé à quelques reprises de l'usage de l'Internet pour faciliter la prise de décision plus collaborative et moins hiérarchique, soulignons que CYCC se sert énormément des *google groups* pour dialoguer à l'échelle nationale, que SYC a un nombre important de listes d'envois par lesquelles plusieurs documents sont échangés, et plusieurs décisions sont prises, et que Otesha et Campus vert n'hésitent pas non plus à se servir de tels outils pour diffuser de l'information et rejoindre leurs membres. Cette jeune souligne justement l'importance du partage de l'information, grandement facilité par l'Internet et les listes d'envois et le wiki de son groupe, pour honorer un processus de prise de décision par consensus.

We all [make an effort] to share information that's relevant to decision-making and I think that's a part of consensus that people often forget about, that people cannot be equal decision-makers if they don't have the same information. (Maya - 22 ans)

En effet, pour faciliter une participation juste et équitable de toutes celles et ceux qui veulent y être et qui veulent s'engager, un groupe a besoin de mécanismes pour assurer le flux de l'information et des ressources. Assurément, cette génération branchée sait se servir de ressources électroniques pour faciliter ce partage, cette distribution, et, par ricochet, cet engagement *différent*, cette participation personnalisée.

Par les pratiques démocratiques que les jeunes adoptent pour démocratiser les relations externes (et non intra, internes) du groupe, les jeunes font preuves de leurs divers engagements, distancés et « militants ». Par l'établissement de coalitions et par la préparation culturelle, et donc la conscientisation et la sensibilisation, l'éducation populaire et le travail d'auto-conscience, ces jeunes effectuent du *outreach*, se regroupent, partagent et discutent. En ce qui a trait aux « manifestations » des groupes, celles-ci peuvent donc être des événements politiques plus conventionnels, telles des manifestations et des grèves, ou des actions (directes) pensées comme coups, et des actions de *culture jam*. CertainEs vont faire du théâtre, d'autres vont faire un « die in ». CertainEs vont se servir de craies, d'autres de leurs casseroles. CertainEs vont pratiquer le « hop » et d'autres vont enfiler des robes. Certains vont battre leur tam-tam, d'autres vont faire des pyramides de déchet. Les jeunes se réapproprient donc non seulement de leurs rues, ces espaces *dits* publics, mais aussi de leur droit à de la nourriture saine, à un espace créatif et festif, à leurs jardins, à une masculinité saine et quelque peu alter, à une façon bien à elles/eux, et *par et pour* elles/eux, de faire les choses. Et si ils savent se servir de leurs portables et de leurs réseaux sans fil pour se rejoindre les unEs les autres et s'organiser, ils savent aussi écrire aux journaux, instrumentaliser les médias télévisés, ainsi que créer eux-mêmes les espaces médiatiques dont ils ont besoin pour se rejoindre et pour diffuser leurs savoirs, leurs expériences, et leurs espoirs. Il s'agissait, à travers ces pages, de savoir dans quelle mesure les jeunes expérimentent des formes diverses et alternatives de *faire* la démocratie par leur engagement dans leurs groupes, et, par l'examen des pratiques internes et externes de groupements, dans les groupes exemplaires comme dans les groupes adversariaux, il est maintenant possible de discerner une panoplie de façons de faire et une gamme de stratégies. Il y aurait donc autant de façons de *faire* ou de pratiquer la démocratie qu'il y aurait de modes et de lieux d'engagements.

## *Chapitre 5 - la politique formelle. les jeunes. la démocratie*

I don't think that politics in general, like the government, wants young people, especially young people who have change in mind, to get so involved. I guess that's why we have to find a way in. Or out. (Laughs) (Corinna - 20 ans)



Comme les jeunes l'ont démontré, les groupes de jeunes adoptent toute une panoplie de stratégies différentes pour avoir un impact à l'extérieur de leur groupe. Comment alors est-ce que ceci se traduit dans la sphère de la politique formelle? Si, comme plusieurs théoricienNEs l'ont fait, j'ai soutenu tout au long de ce travail que les jeunes sont engagés et qu'ils participent à leur façon, reste à savoir s'ils ont une présence dans la sphère de la politique formelle. Ces jeunes ont des intérêts à défendre, et la majorité d'entre eux sont très éloquents : elles/ils savent l'art de raconter, d'expliquer, de dialoguer, et de convaincre. Est-ce qu'elles/ils se servent de ces connaissances et de ces habiletés pour amener leurs inquiétudes, leurs intérêts, et leurs espoirs sur la place publique, dans la sphère de la politique formelle? Dans ce dernier chapitre, je vais explorer ce que les jeunes ont à dire sur la politique formelle et la démocratie, et sur la place que les jeunes occupent dans celles-ci, et ce, non seulement parce qu'il est primordial de donner aux jeunes la place qui leur revient pour discuter de ces thèmes, mais parce que ce sont les discussions que j'ai eu avec elles et eux qui nourrissent mes propres réflexions sur mes grandes questions de recherche. Il s'agit ici, non de parler de leur engagement en tant que tel, ou des pratiques démocratiques qu'elles/ils pratiquent et adoptent, mais bien d'effectuer une réflexion ensemble, et de créer un espace pour que les différentes narrations et les différents récits dont les jeunes m'ont fait part se recoupent, se retouchent, et se complètent. Je vais tout d'abord explorer la question, « est-ce que les jeunes sont là? » pour voir dans quelle mesure l'absence ou la présence de mes répondantEs dans les instances de politiques formelles correspond à celle des jeunes CanadienNEs tel que documenté dans la littérature. Ceci me permettra de montrer ce qu'en pensent les jeunes, et pourquoi ils choisissent ou non de prendre une part active dans cette sphère. J'examinerai ensuite le lieu de leur participation. Si elles/ils affirment choisir de participer ailleurs, où situent-elles/ils leur engagement? Quels critères de sélection utilisent-ils/elles pour choisir où elles/ils s'engagent? Et finalement, plusieurs jeunes en ont long à dire sur ce que cela prendrait pour que les jeunes soient plus présents dans la sphère de la

politique formelle, donc j'explorerai ce thème avec eux, avant de conclure et, de réfléchir sur la politique, les jeunes et la démocratie, en théorie et en pratique.

### Est-ce que nous y sommes?

Après avoir lu article sur article, universitaires et grand public, sur les jeunes qui brillent par leur absence de la sphère politique formelle, il a été extrêmement intéressant d'avoir l'occasion d'en discuter avec des militantEs, de les laisser parler en expertEs, de les laisser parler de « nous », ou parler d' « eux/elles » si elles/ils le voulaient. De les laisser parler d'amour : de leur amour pour leur « travail » et pour leur engagement. Comme une des raisons qui m'a poussé à entreprendre ce projet sur l'engagement et les jeunes était le désir de dissiper cette croyance populaire trop facile que les jeunes sont apolitiques et désengagés, il fut intéressant de voir que plusieurs de mes répondantEs ont aussi un *laïus*, un *spiel* tout prêt pour contredire celle ou celui qui ose lui faire porter tout le poids de la jeunesse désengagée.

But they *are* involved just not in the way that adults are trying to measure it. Because they're voting in less numbers, well they're volunteering, like they're going to protests, they're getting involved in NGOs, they're like, they're traveling and working with these organizations around the world, and here in Canada, like there's 100 groups on campus, so student involvement, like cultural groups, social justice, every kind. But it just doesn't register on like how they're trying to measure involvement, because they just look at this one statistic, and they say "kids aren't voting enough, they're uninvolved, therefore we're not going to listen to them". And I mean they *should* be voting, if they want to get involved, voting should just be one more thing, but it shouldn't be the only thing. (Thomas - 19 ans)

I believe that youth are involved, I see it all around me, sometimes I'm really overwhelmed by the amount of what youth are doing, especially when you get into like the SYC circuit and you see "wow, these people are doing so much" and [...] you just see the possibilities that are out there for you to get involved. (Janelle - 21 ans)

Moi je dirais qu'ils sont engagés, moi quand j'étais dans Indymedia puis Otesha, les médias disaient que les jeunes n'étaient pas assez engagés pis c'est juste parce que le style de politique que toi tu appelles politique, ton mot politique est pas assez inclusif, dans les médias traditionnels le mot « politique » est pas assez inclusif, le mot politique veut pas dire pour les médias traditionnels, les groupes communautaires, les manifestations, ça veut pas dire les organisations à but non lucratif. (Jean - 26 ans)

C'est en plein ce que disaient nos théoricienNEs, comme quoi il serait porteur de demander plus souvent aux jeunes leur avis. Et justement, c'est parce que la définition du politique et de l'engagement a été monopolisée par ceux/celles qui conçoivent l'engagement comme quelque chose qui se limite au vote et à la participation dans les partis politiques (O'Neill 2007, Hudon et al., 1991) que même certains jeunes choisissent de ne pas s'y reconnaître.

Je me considère pas comme une personne très impliquée au niveau politique, puis cette discussion-là, sérieusement, m'a fait réfléchir à ça, qu'est-ce que ça veut dire être impliquée politiquement? Pis moi, quand je pense politique, je pense être impliquée dans un parti... de faire partie de plusieurs manifestations, tu sais, des choses plus typiquement politique, donc c'est ça, j'avais commencé en disant ça parce que je me sentais pas super qualifiée pour répondre à cette question-là. (Gabrielle - 30 ans)<sup>106</sup>

Par contre, un peu plus loin, cette dernière en dit long non sur « l'engagement politique », mais sur « l'implication des jeunes dans leurs communautés », réclamant ainsi le droit de faire reconnaître à sa juste valeur l'implication communautaire, la sienne et celles des jeunes qu'elles côtoie dans son travail à Otesha. Elle dit,

Je trouve ça incroyable la passion pis l'enthousiasme pis le temps que les jeunes donnent à des causes qui leur tiennent à cœur, ça fait que moi les gens qui disent, « les jeunes sont pas très impliqués » oui, ils ne sont peut-être pas très impliqués dans, tu sais, il n'y a peut-être pas beaucoup de jeunes dans la chambre des communes, assis à écouter des discours qui n'en finissent plus, (rires) pis une des raisons c'est que ce format là c'est un format qui n'est pas très vivant, tu sais. C'est un format qui ne touche pas nécessairement la vie des jeunes ou la vie de qui que ce soit (rires) vraiment. (Gabrielle - 30 ans)

Cette critique du système politique, plusieurs en font écho. En effet, plusieurs jeunes affirment ne pas être impliqués dans la sphère de la politique formelle à cause de la nature et de la structure de cette sphère, ce que la littérature confirme. Young et Cross, par exemple, affirment « the non-party members in our sample are skeptical of parties as institutions. They tend to see them as hierarchical organizations that do not welcome young people and that do not give members an adequate role in directing the organization. » Et encore "There is a culture clash between these egalitarian members of Generation Y and the top-down organization of Canadian political parties." (2007: 25-6). Comme le démontrent les citations qui suivent, ce n'est effectivement pas une arène qui brille dans l'esprit des jeunes.

I briefly kind of played around with getting involved in politics but to me there's a lot of things, like politics, I mean if we're talking federally or provincially, maybe provincially it's less like this, but federally it's eh, it doesn't feel like a mature way to approach things. (Laughs) It seems that to be a politician you have to sell yourself out, in a sense, and there *are* some people who don't do that, like I've worked on campaigns, I worked on [XX's] campaign this year, and he's a great guy but he's had to make concessions and those aren't concessions that I'd

---

<sup>106</sup> Cette répondante parle au passé parce que lors de notre entretien, mon magnétophone a fait défaut et l'entrevue a été perdue. Elle a très gentiment acceptée d'effectuer une deuxième entrevue avec moi (pour laquelle je lui suis infiniment reconnaissante). Elle connaissait donc les questions que j'allais lui poser et a, au cours de la semaine qui s'est écoulée entre notre premier et deuxième entretien, réfléchi à cette question de l'engagement des jeunes en politique formelle.

want to make. So, I think that's probably a big part of it, if you're a politician, you have to represent the middle ground of people you're representing, and sometimes that means that you don't get to be yourself. (Jaela - 20 ans)

I have *no* interest in being involved in formal politics because to me it's not a democratic process, change doesn't happen fast and I think as youth, and within the current world context, we know that we want to see change happen fast and to wield a massive bureaucracy is not (laughs) where some of our energy is... and I know that that's not where my strengths will take me, you know. (Maya - 22 ans)

Right now I'm at a phase where I'm really cynical about the idea of any political party being able to do anything that's going to help make the world, help human civilization stay on the earth basically, like I feel like this problem is just so huge and that no matter, no political process is going to come close to addressing the complexity of it. (Jade - 25 ans)

Effectivement, les partis politiques ne sont pas des institutions prisées par les jeunes. Young et Cross le soulignent, « parties do not appear to young Canadians to be meaningful vehicles for political activity. The non-party members we surveyed perceive parties as offering less satisfaction than an advocacy group for an individual who wants to influence public policy on an issue.» (2007: 26) Ces jeunes insistent donc pour redéfinir ce qu'est l'engagement et ce qu'implique être une personne engagée et en même temps, ils racontent leur participation et celle des jeunes de leur entourage, pour en rendre compte et pour rendre justice à cet engagement *différent*. Par contre, le désengagement demeure un problème et un défi, non seulement pour les instances de politiques formelles et pour les mouvements sociaux plus traditionnels, comme le souligne Pleyers (2004), mais aussi pour les groupes de jeunes, et cela aussi, certains y réfléchissent.

I think there has been some trouble lately with young people getting involved and we've seen it with the changes in popular culture, sort of movements towards individualism that's been really pushed by private interests most of all, most often, you see a lot of people being involved, more connected to online communities, you know communities that do entertainment rather than the communities that they inhabit. A lot of young people seem a lot more disconnected so it's been a challenge not just for our organization but for a lot of these organizations. (Bruno - 21 ans)

Et comme plusieurs autres, ce dernier tient à souligner le fait que les jeunes qui tentent de s'impliquer en politique souvent ne sont pas pris au sérieux, et que même les façons dont ils s'expriment ne sont souvent pas prises au sérieux. Ce qui est intéressant à propos de ses propos est vraiment la perspicacité et la profondeur de l'analyse.

There's often disconnect between the ability and the possibility of the formal political system of hearing and understanding what young people are trying to communicate and that really really puts them in a serious spot when you think about down [the road], the future, we have all these passionate passionate voices and they really

want change but they're not being taken seriously by the political system and I think we really need to see a shift to sort of recognize young people as important political constituents, as people, citizens, who have been disengaged from the political process and really work to try to change the political process to sort of adapt to this humongous humongous constituency that doesn't really respect the role of traditional formal politics in the same way as it used to. (Bruno - 21 ans)

Assurément, plusieurs jeunes parlent d'être découragés et déçus, ou, en leurs mots, *disempowered*, par un système politique qui ne les prend pas au sérieux, qui ne les reconnaît pas comme des citoyenNES à part entière mais plutôt comme une tranche de la population qui, à cause de son poids démographique moindre, n'en vaut pas électoralement la peine, c'est-à-dire ne leur est pas utile. Ceci m'oblige à me poser la question, si, comme ce dernier jeune l'affirme, tant de jeunes ne respectent pas le rôle des instances de politiques formelles, comment est-ce qu'ils situent leur participation dans l'ailleurs et quel « ailleurs »? Est-ce que c'est un choix réfléchi, mesuré?

mais alors, où sommes nous? comment participons-nous?

Si tant de jeunes choisissent de participer ailleurs que dans des instances de politique formelle, comment est-ce qu'ils choisissent leurs lieux? Quels sont leurs critères? Si nous nous engageons, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, pour changer les choses, pour une communauté, ou pour apprendre, où allons-nous mettre nos énergies et pourquoi? Plusieurs jeunes vont alors parler de la politique informelle, de l'engagement communautaire, de la participation sociale ou civique.

I think that is one big reason that youth are involved in more community based activism where you know, the issues are important to you and the results are important to you and you can learn very quickly from your mistakes and from your successes and all of that. (Maya - 22 ans)

J'pense que c'est clair qu'il y a plein de jeunes qui sont très actifs en politique informelle, qui sont actifs dans des groupes communautaires, des groupes sur leurs campus, qui ont, eh, qui sont pas très intéressés par la politique formelle. Je pense que ces jeunes-là peut être plus tard vont considérer un petit peu plus la politique formelle. [... Mais] c'est logique de d'abord s'intéresser à la politique concrète pour les causes, les valeurs, whatever, la politique concrète pour moi c'est pas aller mettre un 'X' (Philippe - 22 ans)

Les jeunes cherchent donc le concret, ce qui est près d'eux, ce qui les « affecte » dans leur quotidien, ce qui change la vie des gens. Si l'engagement au quotidien est important, comme je l'ai démontré par l'entremise des travaux de Lichterman sur les *personalized politics*, ici l'activisme dans le

quotidien est important. Être engagéE et *agir* dans le quotidien pour améliorer une situation que les jeunes connaissent et qui est la leur.

Like doing something like the PRD or the U-Pass is a way that we can improve our community and sort of build social capital here on campus, a way to improve our lot. (Thomas – 19 ans)

[Les instances de politique formelle] ça affectent pas les gens dans leur quotidien [...] Ça fait que moi je dirais oui, les jeunes sont très impliqués : dans des mouvements qui sont actifs pis des mouvements qui sont réels et concrets (Gabrielle – 30 ans)

Et c'est en parlant de cet engagement *ailleurs* et *différent* que plusieurs jeunes, ceux qui, malgré tout, veulent avoir un impact sur la sphère politique formelle, parlent d'intermédiaires. En effet, c'est en trouvant un groupe—une communauté—qui les aide à comprendre le processus et le langage politiques/démocratiques, à développer les habiletés et l'audace pour se frayer un chemin, que plusieurs parviennent à s'engager et à demeurer engagés dans la politique formelle et informelle, et cela tout les « leaders » le savent.

An intermediary is important because there is a lot of language and like it's not something I would have wanted to do alone, at all, I needed a group, the right group for me and I sorta did look around for a while, and when I found my group it was like "okay, I can be a part of this because my energy is accepted here or is good here" and some people who are involved with PERC for example, they need to write or you know, and they have things to write about, so yeah, finding the right intermediary is just as important as having one. (Tanika – 25 ans)

Reconnaissant que le groupe, pour plusieurs, sert d'intermédiaire entre la communauté/le quotidien et la politique/les instances formelles, il faut aussi lui reconnaître son caractère de tremplin vers le politique formel. Comme je l'ai souligné dans le chapitre trois, (à travers mes propres entretiens et ceux de Quéniart et Jacques, 2007) les jeunes qui sont impliqués pendant leur enfance et leur adolescence ont tendance à le demeurer et la participation civique, telle le bénévolat, mène, pour plusieurs, à un engagement politique plus formel. Donc si un groupe parvient à inspirer les jeunes à s'engager sur leur campus, non seulement aide-t-il ces jeunes à développer des habiletés qui sont transférables (tels l'art d'organiser des conférences, d'écrire des communiqués de presse, et d'associer différents acteurs), mais le groupe parviendrait aussi, souvent, à inspirer ces jeunes à s'engager de plus d'une façon et peut-être leur faire voir la valeur et l'importance de s'engager dans la politique plus formelle, tout en le faisant *différemment*, en tant que jeunes.

I think there's so many opportunities to engage youth during their youth, like in their early 20s, and I think that, if youth are engaged on one level, it's much easier, like they're much more likely to be engaged on multiple levels,

so I think that in that way the youth NGOs or whatever NGOs or groups that they're involved with, they're a really important part and I think that like, yeah, I think in terms of where the impetus should lie, that it shouldn't be the only thing that's helping youth become more engaged. (Anna - 24 ans)

Je pense qu'il y a une façon de faire différente, au sein des jeunes. J pense que c'est définitivement le cas, est-ce que ça veut dire que ça ne mène pas du tout à l'engagement politique formel, non. J pense que ça mène là, mais est-ce que ça veut dire qu'on va juste accepter le processus politique formel tel qu'il est, pis qu'on va pas changer pour en venir là? Pour en venir là, pas du tout. (Philippe - 22 ans)

Les organismes écolos de jeunes, en développant différents talents et différentes expertises chez les jeunes, seraient donc, pour certains, intermédiaires *et* tremplins. Puisque ces groupes parviennent à inspirer les jeunes à s'impliquer et à s'engager, il serait intéressant comme l'a recommandé Anna dans la citation plus haut, qu'il existe des mécanismes pour mieux soutenir et seconder les groupes qui font se travail. Les chercheurEs le reconnaissent aussi, « Governments should more consciously work with leading edge youth-serving and youth-based civil organizations to develop strategies and approaches to help young people make the linkages between the activities in which they engage and public policy. » (MacKinnon et al., 2007: 25)<sup>107</sup> Effectivement, comme je le soulignerai plus loin, les jeunes émettent des recommandations à cet égard. Les jeunes, sans être directement impliqués dans la politique formelle, auraient donc pour ainsi dire un pied dedans un pied dehors des institutions politiques formelles. À la question « où sommes-nous, les jeunes, si nous ne sommes pas en politique formelle? » il faudrait alors répondre : dans le milieu, dans le gris, encore une fois dans le *in-between* dont parlait Arnett (2004). Peut-être en devenir, en train de prendre pied, peut-être juste bien dans notre quotidien, engagé dans un beau quelque chose local.

### Qu'est-ce que ça prendrait pour améliorer la participation?

Bien que plusieurs des jeunes interviewés se retrouvent ainsi tiraillés entre des instances communautaires, la politique informelle, et les instances de politique formelle, bon nombre d'entré eux et elles, plutôt que d'accepter cette situation comme allant de soi, offrent des suggestions pour

---

<sup>107</sup> Plus loin elles affirment, "Policies designed to assist volunteer organizations in their recruitment, organization, development and other functions should exploit opportunities to increase levels of civic literacy. Indigenous youth-led and youth-focused groups student associations and sports groups are well positioned to get youth talking about political issues, gaining political knowledge and learning the necessary skills to engage from their peers and mentors. Supporting and creating such opportunities would be a good investment in the future of all youth." (MacKinnon et al., 2007: 25)

sortir de l'impasse. Celles-ci peuvent être regroupées en deux catégories : les changements structurels, et l'éducation et *l'outreach* par d'autres instances.

### Les changements d'ordre structurel

Comme le souligne MacKinnon et al. (2007) dans un rapport de synthèse sur la participation politique et civique des jeunes, si une majorité de CanadienNEs souhaitent voir l'adoption de pratiques démocratiques plus participatives, ceci est d'autant plus vrai pour les jeunes qui sont, d'après ces auteures « particularly impatient with hierarchical, top-down practices (CPRN, 2006). For these cognitively mobilized youth, the formal processes and hierarchical organizational structures of representative government provide little in the way of satisfying and results-based practices.» (2007: 23)<sup>108</sup> C'est en effet ce que plusieurs jeunes interviewés ont affirmé. Par contre, comme ces jeunes connaissent tout de même le système politique, ils sont en mesure de parler de réformes<sup>109</sup> : quelques-uns parlent de réformes électorales, d'autres affirment sans univoque qu'il nous faut dépasser le système de partis politiques, et d'autres encore suggèrent la création de conseils consultatifs de jeunes et des tables rondes de jeunes.

En ce qui a trait à la réforme électorale, certains jeunes interviewés affirment,

On a besoin de la proportionnelle. C'est clair. Les jeunes ont supporté la proportionnelle, les 18 à 34 ont supporté la proportionnelle à 60% au référendum de 2007 et puis donc je pense que ça ferait, ça laisserait plus de place à la participation. Dans le système qu'on a en ce moment eh le plus qu'il y a une grande implication, le plus il y a de candidats, de partis politiques, le moins de gens que le gagnant doit représenter. Il y a comme une règle pour que les gens ne participent pas. Donc c'est certain je pense que, dans le cas des jeunes où il y a un poids démographique plus... ils sont une minorité donc ils sont moins bien représentés par le système politique qu'on a en ce moment. (Jean - 26 ans)

We're making the best of some bad choices when we vote which is a sad feeling. [...] Yeah, it's hard not to feel disempowered. And like proportional representation was overturned in Ontario? Who was campaigning for that?

---

<sup>108</sup> D'autres l'affirment. "Inglehart (1990) and Nevitte (1996) posit a value shift among younger cohorts of voters in post-industrial states, arguing that younger, post-materialist voters reject hierarchical forms of political participation." (Young et Cross, 2007: 14)

<sup>109</sup> Il est intéressant de voir les parallèles entre les suggestions qui suivent des interviewéEs et de MacKinnon et al.: "Some of the measures that could make politics more attractive to youth include these: electoral reform, discussion about lowering voter age to 16, strengthening the role of parliamentary committees and backbenchers, lessening the excessive control of the Prime Minister's Office (Turnbull and Aucoin, 2006), elevating the tone and content of Question Period, enhancing the role of constituency offices in policy (MacLeod, 2005) and generally institutionalizing public engagement in policy processes." (2007: 23-4)

When I got to Toronto I was like "why is no one campaigning for this?" this should be all of our work right now. (Maya - 22 ans)

Il faudrait donc, d'après ces jeunes, modifier le système actuel pour cultiver la participation et l'engagement des citoyenNEs, et bien que la transition de la communauté au politique ne soit pas facile, plusieurs reconnaissent sa valeur, comme Maya par exemple qui souligne :

The activist community and the youth activist community are very stand-offish when it comes to entering formal political processes, like maybe all of them vote, like we're involved in pressuring MPs and like, that type of thing, but I think that it's a growth area, for people who have links in radical communities to push [...] I think that needs to happen because we need to be making change across all sections and as much as we'd all like to stay in our happy activist bubbles, [...] it's somewhere we need to go because the government is going to have to change too and it can be, I mean, I can't think of an example of this that has happened in the world, but ideally a state will be something, oh dear, this is state theory! (Laughs) I don't know. But ideally we would have someone representing us somewhere. (Maya - 22 ans)

Si certainEs reconnaissent que les réformes électorales pourraient en encourager plus d'unE à s'investir dans la sphère de la politique formelle, certains sont plus sceptiques.

What we need is a space for youth in politics outside of party politics, so a way for them to get involved directly on issues. I'm not sure what the formal structure to use for it, whether they be able to weigh in on committees, or whatever. (Thomas - 19 ans)

En effet, ces espaces, plusieurs en réclament la création, chez les jeunes, comme chez les chercheurEs. En recommandant la création d'un portfolio « jeune » au fédéral, MacKinnon et al. soulignent l'importance de créer des mécanismes institutionnels tels « a national youth council and advisory bodies that are given sufficient resources and secretariat support. These bodies must have real power if they are to be taken seriously by youth<sup>110</sup>. » (2007: 24) Certains exemples de telles instances sont le Secrétariat à la jeunesse Québec<sup>111</sup>, d'autres provinces, telles le Manitoba et la Nouvelle-Écosse ont intégré des conseils consultatifs dans leurs mandats ministériels, et certaines municipalités, telles Toronto (le Youth Cabinet) et Vancouver (Vancouver City Council) adoptent des moyens pour solliciter et intégrer l'avis des jeunes. (MacKinnon et al., 2007 : 24)

---

<sup>110</sup> En effet, plus loin elles écrivent, « youth have a highly developed authenticity antennae. Government actions need to be genuinely engaging and reflective of their needs and interests. » (MacKinnon et al., 2007: 25)

<sup>111</sup> MacKinnon et al. affirment que le Québec est un chef de file en ce qui a trait à la promotion de l'engagement des jeunes (2007 : 24) Le Secrétariat à la jeunesse Québec a comme mandat d'agir « comme observateur privilégié du gouvernement en ce qui a trait à la situation des jeunes. Il assiste le premier ministre dans l'exercice de ses responsabilités à l'égard de la jeunesse. » <http://www.jeunes.gouv.qc.ca/>

Comme la création d'espaces « jeunes » dans la politique formelle est reconnue comme souhaitable par les jeunes, certainEs mentionnent l'illustre et obsolète Table ronde des jeunes sur l'environnement d'Environnement Canada<sup>112</sup> comme une initiative qu'elles/ils voudraient voir poindre dans différents ministères et à différents paliers gouvernementaux.

The first time I really heard of youth being really involved in formal politics was the Roundtable for Youth on the Environment, umh, which I was just like "whoah! They actually got students and got them to talk to the environment minister!" that was totally beyond my comprehension because I totally saw this as us versus them and not us all working together, so I thought that was a really beautiful experiment, and I don't know if that went anywhere and I know it was axed once Stephen Harper came to power but I think that would definitely be something worth exploring further and not even, it doesn't have to be at the federal level. I would love to see something like that at the municipal level and to see what people think of their cities, what youth think of their cities. (Janelle - 21 ans)

Comme cette jeune le souligne, ce genre d'initiative a le pouvoir de (re)donner confiance à des personnes et des communautés marginalisées en démontrant que oui, leurs gouvernements veulent connaître leur avis et cherchent sincèrement des façons de les impliquer. Bruno, quant à lui, cherche à souligner le potentiel émancipateur de telles initiatives en ce qui a trait aux jeunes.

There are a number of countries that have these [youth] parliaments that are sort of empowered by their national federal government and in that sort of capacity they have the ability to bring forth policy and comment on things, like in a very official capacity, they are elected membership as well, so they do have official standing and I think there's definitely a capacity and there could definitely be a role for that, within processes in Canada, to try to involve these constituencies who are traditionally underrepresented, very underrepresented, don't traditionally vote, to get young people into these positions of leadership. [...] there used to be sort of a youth council on the environment, on environmental issues, but you know they got their money cut so even when we did have one of those, even sector specific, young people's councils across the country, there hasn't been a lot of support by the current government for Canada's new generation. (Bruno - 21 ans)

Si les jeunes n'y sont pas, il faudrait peut-être voir à créer des instances qui marquent l'engagement des ministères ou des gouvernements à considérer et inclure les jeunes dans les processus de prises de décisions, les délibérations ou encore dans les processus menant à l'établissement de politiques publiques, tels les processus consultatifs. Cela les jeunes et les chercheures l'affirment. Des changements structureaux sont nécessaires.

---

<sup>112</sup> Visiter le [http://www.phac-aspc.gc.ca/dca-dea/7-18yrs-ans/participation01\\_f.html](http://www.phac-aspc.gc.ca/dca-dea/7-18yrs-ans/participation01_f.html) pour plus d'information sur ce comité consultatif (note : la page date de 2002 et le programme a, effectivement, été coupé par le gouvernement conservateur de Stephen Harper)

### L'outreach et l'éducation par d'autres instances

Si plusieurs groupes de jeunes agissent comme intermédiaires et tremplins vers l'engagement dans la politique formelle, il faudrait qu'il y ait d'autres instances qui fassent également ce travail. Les jeunes ont donc émis certaines recommandations, effectué certaines réflexions qui voudraient que les groupes de jeunes ne soient pas seuls à faire un travail d'éducation politique/démocratique auprès de leurs pairs, mais aussi qu'ils soient davantage soutenus dans ce travail et que ce dernier soit reconnu. Sa valeur pourrait être ainsi nommé. Parce que, comme le souligne si bien Anna, la population canadienne ne sait guère ce qu'elle perd suite au désengagement des jeunes de la sphère politique formelle et donc ne reconnaît pas à sa juste valeur le travail bien réel qu'effectuent nos groupes de jeunes.

I think that [youth are more engaged when they see the difference their engagement makes and being made to see the difference their involvement makes] shouldn't have to come from youth NGO, and it's great, I'm glad to help students make campuses more sustainable and as a result they become more engaged [...]but it shouldn't be the [sole] responsibility of the NGOs to be engaging youth in formal politics because in the formal political sphere, they're missing out and as a result, the whole country is missing out. (Anna - 24 ans)

Donc il ne s'agirait pas seulement de créer des instances où les jeunes engagés puissent avoir leur mot et s'impliquer davantage, mais aussi qu'il y ait un système en place pour apprendre comment et pourquoi s'impliquer. Il s'agirait donc de la socialisation politique et de l'éducation civique et politique dans nos écoles, ainsi que des efforts particuliers par des instances municipales et gouvernementales pour conscientiser et solliciter l'avis des citoyenNEs, jeunes et moins jeunes. Je tiens à souligner que touTEs les leaders de groupes rencontrés mentionnent ce désir de voir davantage d'éducation à l'engagement pour les jeunes, et donc que ce travail de conscientisation ne soit pas laissé aux seuls ONGs de jeunes.

My current opinion as to why more youth don't do it [run and organize campaigns] is because they're not being taught to do it. So not being supported. (Bridget - 24 ans)

Et si les jeunes leaders le disent, les chercheures le soulignent également. MacKinnon et al. par exemple, affirment que, malgré le fait que cette voie est actuellement peu explorée ou investie, « Civic education remains a singularly important and effective mechanism to address gaps and deficiencies in political knowledge and in preparing youth to undertake the public responsibilities and rights associated with citizenship. » (2007: 21) D'autre part, si plusieurs ONG de jeunes effectuent un

travail d'éducation à la vie politique et à l'engagement, ce travail doit être reconnu et soutenu par les instances de la politique formelle. Des alliances entre différents groupes et instances politiques pourraient certainement porter fruit, comme le soulignent ces chercheurs.

Wherever possible, participatory decision-making structures ought to be adopted, fully supported, and implemented. This necessarily involves the ceding of a measure of political power but brings with it a host of benefits in the form of a more engaged, informed and involved citizenry. The Ontario Student's Assembly on Electoral Reform is a compelling recent example of how quickly and intensely high school students engaged and contributed to a complex democratic issue. This and other examples of youth engagement in politics and civic issues (e.g. TakingITGlobal, Apathy is Boring, Centre of Excellence on Youth Engagement, Student Vote, Canada25) demonstrate that political institutions have an impressive array of youth partners with which to work. (Mackinnon et al., 2007: 24)

L'importance des alliances, de trouver des alliés pour plus efficacement engager les jeunes, est une composante du travail activiste que certains jeunes mentionnent. Reste que, malgré cela, il existe toute de même des instances politiques formelles qui font un effort pour rejoindre la jeunesse. Comme exemple d'instances municipales qui fournissent des ressources pour faciliter l'implication des citoyenNEs, la ville d'Ottawa a des sessions d'informations pour expliquer les arrêtés municipaux à sa population que cette jeune interviewée a trouvé fort utile en ce qui a trait à sa compréhension du système et son désir de s'impliquer.

I went to a planning course at the city of Ottawa the other day, where they explained the bylaws to me and they explained the [transportation] plan more clearly and like how I can change it and stuff like that, so I think the city reaching out, because they need us, you know, and they know that, they need more public participation, they need more public input, umh, and so, with them reaching out, and with community groups, there is a way (Tanika - 25 ans)

Si des sessions d'information peuvent être profitables pour certainEs, d'autres vont préférer des occasions de travailler dans leurs communautés à titre de participantE à part égale, peu importe leur âge. C'est effectivement ce que souligne ce jeune en expliquant comment, dans certaines communautés autochtones, les jeunes sont appelés à travailler directement avec les aînéEs, une pratique qui, à mes yeux, est un modèle pour le mentorat que nous connaissons aujourd'hui.

As indigenous groups, a lot of them [the groups I'm involved with] have respect for traditional teachings, for traditional knowledge, and a respect for elders in our community and you know part of the work of involving young people is connecting them to these sources of knowledge, connecting them with people with a lot of experience, a lot of wisdom, people who know the land for example, know the issues, know the culture, really really well and giving them the chance to work and learn from these people and then apply it and really work to

apply it and I see a lot of aboriginal organizations really work to involve not just the youth voice but also bring the youth voice there with an understanding that they're going to be working with the elders and everyone has to be working towards, one, what we say is, one heart one mind. Then that would be one of the ultimate lessons, to always remember that, that we're all in this together and we all need to be just working together. (Bruno - 21 ans)

Il y aurait donc, d'après les jeunes interviewés, maintes façons d'aider les jeunes à s'impliquer dans la politique formelle, et bien que certaines de ces façons comprennent l'élaboration de comités et de tables rondes, d'autres impliquent seulement de continuer à « faire ce qu'on fait », comme l'a dit une jeune, c'est-à-dire, de continuer d'être engagéEs dans nos communautés. Effectivement, il n'est pas surprenant de constater que pour plusieurs jeunes, être engagé dans sa communauté est bien suffisant et, parfois, plus important que d'être engagé dans la sphère de la politique formelle. Que ce soit en soulignant l'importance de la conscientisation chez ses pairs ou de la nécessité de trouver et de travailler avec des alliés, individuels *et* organisationnels, ou encore, de parler du travail qu'ils effectuent pour que leur entourage sache ce qui leur tient à cœur et pourquoi, les jeunes à qui j'ai parlé reconnaissent la valeur de leur travail et voudraient mieux diffuser leurs réussites, et faire voir l'étendue et l'ampleur de l'engagement des jeunes. En effet, une jeune affirme,

I feel like if more people knew about what youth are doing and what people our age have accomplished, that would also be a different approach to getting people more interested too. (Janelle - 21 ans)

Si les jeunes sont engagés avant tout dans des groupes de jeunes, cela ne veut pas pour autant dire qu'ils ne reconnaissent pas la valeur et l'importance d'un engagement dans la politique formelle. Par contre, pour les jeunes interviewés, l'engagement dans le communautaire et dans le social est souvent un choix réfléchi, et si les jeunes participent autrement, différemment, alternativement, ils ont de bonnes raisons de le faire. Bien qu'il fut juste d'affirmer, dans les chapitres de résultats, que l'engagement communautaire prime chez les jeunes interviewés, ces derniers savent pourtant suggérer des voies propices à faciliter et encourager une plus grande présence des jeunes dans la politique formelle, présence qui ne serait pas, comme c'est souvent le cas, symbolique. CertainEs mentionnent les changements structurels et d'autres, l'outreach et l'éducation par d'autres instances que les groupes de jeunes, mais peu importe la voie suggérée, c'est la réflexivité dont font preuve ces jeunes qui est saillante.

## Conclusion

I almost feel as though we're just about to have this huge upswing in terms of youth engagement and we're gonna kill this whole voter apathy thing because it's really easy to engage youth right now like you can make them excited, like young people, and I'm talking young people my own age, or a couple years younger, who I work with primarily, and like, I don't know I can kinda feel it a little bit, like something's about to happen and it's going to be exciting and like, you know, we're all about to rise up or... and the reason is because crappy stuff is going on! The tar sands, it's terrible, but not even just the environment, but Status of Women stuff being cut and like there's all, in terms of the things that youth care about and activists care about and that people can rally around, everything's a mess, everything's a mess so it's like a key time to use our civil disobedience side and get some action. (Anna - 24 ans)



L'étude présente avait comme but d'explorer les différentes façons dont les jeunes s'approprient aujourd'hui des façons de faire politiques et démocratiques. Par l'entremise de groupes environnementaux, les jeunes interviewés pour ce projet m'ont fait part non seulement des lieux et des formes que prennent leurs divers engagements, mais aussi des raisons pour lesquelles il est important pour eux d'expérimenter des façons alternatives de faire la démocratie. Les jeunes font ainsi de la politique différemment (Quéniart et Jacques 2002; Hudon et al. 1991; Pleyers 1998; O'Neill 2007; MacKinnon 2007). Qui plus est, en cherchant une cohérence entre leurs idéaux et leurs styles de vie (Carraud 1989; Lichterman 1996; Gaudet 2007) plusieurs d'entre eux parviennent à faire de leur vie ce que j'ai appelé une œuvre politique. Que ce soit en prenant la décision de se déplacer principalement en bicyclette, en habitant une coopérative, en démarrant des stations de compostage dans son voisinage, ou en fabriquant soi-même ses vêtements et sa nourriture, les jeunes écolos à qui j'ai parlé rendent poreux et extrêmement flou la frontière qui démarquerait le politique du communautaire, le formel de l'informel. Bien que les instances traditionnelles de pouvoirs ne représentent guère des lieux de pouvoirs bannis pour touTEs mes répondantEs, la majorité d'entre elles/eux prennent plaisir à faire *autrement*, à adopter des pratiques qui marquent leur dissidence, leur rejet ou leur refus de la politique formelle, ou encore, leur désir de voir poindre une démocratie différente, une communauté, politique ou non, qui serait plus soutenable, plus durable, et au sein duquel il ferait bon de participer. Dans les pages qui suivent j'effectuerai avant tout une brève synthèse de l'ensemble des résultats de recherche, ainsi qu'une réflexion sur ma démarche méthodologique, pour ensuite revenir sur les grands questionnements suscités par ma question de

recherche, à savoir, que faire de cette démocratie en crise, comment se porte l'engagement citoyen, et quelle est la place des jeunes dans le système politique formel?

À la question, « dans quelle mesure les jeunes membres de groupes environnementaux à Ottawa pratiquent-ils des formes d'engagements individualisés, distanciés, multiples et transitoires décrits dans la littérature? » il m'est alors possible de répondre que ces caractéristiques de l'engagement distancié sont hautement prisées chez ces jeunes et que, par ricochet, c'est par ces caractéristiques que je peux le mieux rendre compte de leur engagement. Pour arriver à comprendre et à rendre compte analytiquement de l'engagement des jeunes écolos, je me suis inspirée de certaines théories de l'engagement, notamment les travaux de Ion (1997) sur l'émergence de nouvelles formes d'engagement. Ce sociologue développe deux modèles d'engagements citoyen : l'engagement militant, où l'individu adhère corps et âme à l'organisme dont il est membre et l'engagement distancié, où l'organisme devient un outil permettant à l'adhérentE-acteurE de mener à bien des projets ou des actions souvent limités dans le temps. Ces deux formes d'engagement, encore d'après Ion, peuvent être présentes chez une même personne et dans un même groupe ou mouvement, donc il ne s'agit guère d'un progrès vers une forme d'engagement qui serait de plus en plus distanciée, circonstanciée, et transitoire. Par contre, l'idéal-type de l'engagement distancié est un outil privilégié pour rendre compte de l'engagement des jeunes puisque ce dernier m'a permis d'explorer les particularités de la sociabilité des jeunes, et donc de l'importance des amitiés et de la sociabilité dans les groupements de ceux-ci (Ion 1997; Pleyers 2004), la personnalisation et l'individualisation de l'engagement, ainsi que la phénoménale pluri-appartenance des jeunes interviewés et le nomadisme dans l'engagement dans les groupes de jeunes écolos à Ottawa. À cet effet, je tiens à rappeler que, bien que plusieurs jeunes m'ont fait part et font preuve d'un engagement par projet, et d'une très grande agentivité dans les formes de participation qu'ils adoptent, l'engagement militant est tout de même présent chez nombre d'entre eux. Par exemple, les ailes jeunesse de partis politiques sont représentées dans mon échantillon, comme le sont les fédérations étudiantes et les conseils étudiants, organisations qui sont davantage pyramidales, hiérarchiques et structurées en fédérations associatives. Il y aurait donc, comme l'affirment Corcuff et al. (2005), plusieurs façons aujourd'hui d'être militantE-activiste : les modèles et formes d'engagement—nouveaux ou anciens, militants ou distanciés—se recourent.

Si pour les jeunes interviewés, j'ai davantage affaire à un type d'engagement qui serait distancié, les entrées en associations se font et par les appartenances primaires, et par les appartenances secondaires ou les préoccupations et intérêts personnels. De plus, la création de niches identitaires ou de « petits nous », tels que les a appelés Ion (1997 : 59) est importante dans les groupes de jeunes, et ainsi, rappelle indubitablement le *nous* intense et imperméable de l'engagement militant. D'autres théoriciens le soulignent, Hudon et al. (1991) en traitant de 'petits groupes', Gauthier et al. (2004) et Mathieu (2004) en notant l'importance de l'appartenance à un groupe pour susciter et maintenir l'engagement, et Pleyers (2004) en soulignant l'importance des 'groupes d'affinités' chez les jeunes. Puisque plusieurs jeunes de mon échantillon parlent de « communautés » : de *community building*, d'engagement communautaire, et de création de communautés alternatives, il est intéressant de rappeler que, dans l'engagement militant, les appartenances communautaires priment et sont très importantes pour l'individu—en effet elles meublent et structurent non seulement son temps et sa participation, mais aussi son identité. Bien que les communautés dont parlent les jeunes sont avant tout construites sur base d'affinité, c'est-à-dire un genre de communauté reconstituée, pour ainsi dire, sur base d'idéaux semblables, de valeurs et de styles de vie particuliers, (plutôt que de la communauté dans le sens traditionnel, conventionnel – le lieu où on demeure, le voisinage duquel on vient, la communauté de travail), c'est tout de même une réappropriation conceptuelle et langagière intéressante. En effet cette réappropriation marque leur désir de construire des communautés où les appartenances qui les lient sont très fortes, comme c'est le cas avec les communautés qui ont comme base les appartenances primaires. Et je dirais que cette réappropriation donne créance à la théorie de Lichterman (1996) voulant que les groupes se formant autour de valeurs et d'idéaux culturellement radicaux finissent par former de petits groupes intensifs qui pratiquent ce qu'il a appelé « personalized politics », c'est-à-dire un engagement dans le quotidien qui ferait preuve d'une éthique de responsabilité bien particulière. En effet, les jeunes qui m'ont fait part de leurs histoires cherchent à se regrouper en « communautés » pour s'appuyer dans leur travail et leur engagement, et ce de façon intentionnelle. Il fut alors juste de soutenir, tout au long de cette thèse, que les jeunes font de leur vie et de leur quotidien une œuvre politique, et ce parce qu'il est important pour ces jeunes de créer des communautés alternatives dans lesquelles la concordance entre les idéaux et les pratiques quotidiennes est valorisée.

En ce qui a trait aux pratiques démocratiques adoptées par les jeunes, j'ai démontré que celles-ci dépendent de la nature du groupe dans lequel ils oeuvrent, c'est-à-dire, du genre de contre-organisme dont il s'agit. Dans les organismes davantage exemplaires, dont Otesha est le parfait exemple, le processus de prise de décision et, par ricochet, tout le fonctionnement interne, priment sur l'impact direct du groupe sur la cible extérieure ou sur ce que j'ai appelé l'externe. Le groupe exemplaire *sort* alors de l'arène de la politique formelle, pratiquant ainsi la stratégie de la sortie telle que développé par Hirschman (dans Starr, 1979). Ici, le consensus formel est important, comme l'est la participation, l'inclusion et l'égalité de chacunE (Mansbridge 1980; Rothschild-Whitt 1979). Le groupe se veut alors un exemple de ce que le monde pourrait être, comme le dit si éloquemment cette jeune :

"The experience of a bike tour, of living in a community like that it is about having genuine connections, it is about giving people fair share of space to speak, of food (laughs) that we made that night, of you know, the stuff we dumpstered, like whatever it is, you know. It's really about taking a microcosm of what a larger community could be and think, not only what's the ideal way of buying our food, but what's the ideal way to work together so that this can be a community where everyone feels heard and everybody feels that they're making a meaningful contribution." (Joanna - 28)

Comparativement, les contre-institutions adversariales, en utilisant plutôt la stratégie de la voix, se préoccupent davantage de leur impact direct, et ont alors plus tendance à adopter des pratiques démocratiques plus « conventionnelles », telles la délégation, la représentation, et le vote. Par contre, un fait saillant de ce projet est immanquablement l'importance que les jeunes de toutes tendances accordent au consensus. Dans Otesha comme dans CYCC, le groupe le plus adversarial de l'échantillon, les membres affirment essayer, tenter, ou vouloir fonctionner par consensus, ce qui fait en sorte qu'il m'a fallu parler de consensus au pluriel : consensus formel et informel, consensus tenté, consensus avec possibilité de recourir au vote, consensus avec signaux, consensus dans des groupes élus ou nominés qui représentent un organisme, et encore. Bien que les défis soulevés par ce mode de prise de décisions ne manquent guère, les jeunes reconnaissent sa valeur et la plupart ont longtemps réfléchi sur le comment et le pourquoi de cette méthode et de l'importance d'adopter des pratiques qui permettent plus de délibération et de participation des membres (comme le démontre bien cet article de Treloar (2003) cité et recommandé par une répondante).

De plus, pour les jeunes membres de petits groupes, la sociabilité interne et donc les rapports entre individus, sont très importants. Il s'agit ici de former une communauté, d'adopter et de pratiquer

certains rituels pour arriver à mieux connaître l'autre et à mieux s'exprimer, ainsi que de promouvoir l'écoute active, les amitiés, l'intimité et la proximité. Par contre, pour les jeunes membres de coalitions et les groupes qui sont constitués d'employés et de bénévoles, ou plus généralement de personnes de statuts différents, les rapports entre individus sont généralement moins importants que l'efficacité ou le pain qui est sur la planche.

Pour ces groupes, et pour les groupes plus adversariaux, l'externe ou le *outreach* prime, que nous ayons affaire à l'éducation populaire, aux événements ou aux actions des groupes ou leur usage et élaboration de médias. Comme la littérature le suggérait (notamment Pleyers 2004; Jordan 2002; Shepard et Hayduk 2002; Losson et Quinio 2002), l'action directe comme stratégie employée et comme pratique démocratique est effectivement présente dans les récits des jeunes. En effet, ces jeunes participent à des « die-in », de fausses funérailles, des manifestations de tous genres, du théâtre de rue, et des opérations de « masse critique ». Que de créativité et de festivité. À la question, « dans quelle mesure est-ce que, par leur engagement dans ces groupes, ceux-ci expérimentent des formes diverses et alternatives de *faire* la démocratie? », il m'est alors possible de souligner qu'en effet, les jeunes interviewés, pour la plupart, prennent un grand plaisir à expérimenter avec, ainsi que de réfléchir à et discuter de différentes façons de *faire* la démocratie et d'être des êtres politiques.

Si ces jeunes semblent être avant tout engagés dans l'informel, le communautaire et le social—c'est en effet le cas, bien que deux jeunes hommes interviewés soient membres de partis politiques et se soient présentés comme candidats pour des élections fédérales—la majorité des jeunes, s'ils en ont l'occasion, en ont long à dire sur la politique, leur gouvernement, et le système démocratique. C'est effectivement ce que j'ai voulu démontrer au chapitre cinq : ce sont des jeunes politiquement sophistiqués qui ont des enjeux qui leurs tiennent à cœur et ils réfléchissent et savent discourir sur la politique formelle même si cet engagement, parce que cela en est un, ne se traduit pas en action concrète dans cette sphère (Norris dans O'Neill 2007; Muxel 2001, Gauthier 2003, 2004). Avant de rattacher cet engagement différent des jeunes au thème plus large de la démocratie et de l'engagement citoyen, je vais effectuer un bref retour et une réflexion sur ma démarche méthodologique.

Dans ce projet, j'ai voulu étudier la démocratie de façon démocratique et l'engagement de façon engagée. En explorant divers questionnements épistémologiques et méthodologiques, notamment les principes de la recherche action, les diverses problématiques liées à la connaissance, ainsi que différentes méthodes participatives, j'ai tenté de rendre compte des différents dilemmes qui ont sous-tendu mes choix méthodologiques. Comme le suggéraient Heron et Reason (2001), j'ai fait un effort particulier pour laisser suffisamment d'espace pour les différentes façons de connaître, c'est-à-dire pour inclure et valoriser les expériences vécues des jeunes interviewés, ainsi que leurs façons de les narrer et les connaissances ainsi acquises, et ce, tout en les rattachant à notre quotidien activiste et aux différentes théories qui en rendent compte. En effectuant cette réflexion ensemble, en entrevue, je voulais faire en sorte que les jeunes interviewés soient davantage *informateurs/trices* et *co-chercheurEs* que *sujets*. Malgré les échéances et le temps limité qu'une étudiante peut accorder à un terrain de maîtrise, j'ai réussi, par ma proximité sociale et ma complicité avec les jeunes interviewés, à adopter les principes de l'enquête co-opérative, tels que je les ai développés dans mon chapitre méthodologique.

Suite aux questionnements épistémologiques qui m'ont préoccupée lors de la conception de ce projet, j'ai tenu à adopter certains principes de la recherche participative, notamment en empruntant une approche constructiviste et en établissant des relations non hiérarchiques et horizontales/égalitaires avec mes participantEs. J'ai exploré comment me servir d'une méthode qui rend compte de la complicité sur base d'une expérience commune, (Tillmann-Healy, 2006), ainsi qu'une méthode auto-ethnographique telle que développée par Carolyn Ellis (2001). Ces deux méthodes m'ont permis d'inclure mes expériences, de les mentionner et d'en discuter lors des entrevues, et ainsi, de mieux entrer en dialogue avec mes participantEs. Ceci me permit également d'être davantage réflexive lors du processus de rédaction.

Bien que j'avais voulu, lors de la phase de la conception de ce projet, effectuer de l'observation directe ou participante pour être mieux à même de trianguler mes données, ceci fut impossible étant donné l'organisation de certains groupes étudiés. Par contre, j'ose croire qu'une telle entreprise aurait comporté plus d'un défi en ce qui a trait au temps que je pouvais allouer au terrain et à la collecte de données. De plus, étant donné mon propre engagement dans les groupes étudiés, mon incorporation des méthodes de Tillmann-Healy (2006) et de Ellis (2001), et l'adoption de la pratique

du « proofing », je crois que mes propres réflexions et mes notes de terrain m'ont permis de remplir les lacunes que l'abandon de l'observation directe aurait pu laisser.

En ce qui a trait à la narration, je me suis assurée de bien faire usage des transcriptions d'entrevues en citant fréquemment les propos des jeunes. Par contre, si j'ai voulu les laisser parler, j'ai aussi voulu avoir ma voix. Je me suis donc permis de parler et d'écrire à propos de mes propres expériences d'engagement, ainsi que de m'allouer une certaine mesure de créativité pour mieux jouer avec mes mots, ainsi qu'avec des images et des métaphores. Ceci m'a permis d'être davantage réflexive dans ma recherche et mon écriture et ainsi, m'a donc aidé à mieux ancrer ce travail, qui se veut avant tout académique, dans mon quotidien.

Par mon guide d'entrevue, j'ai entamé des discussions sur l'engagement et sur les pratiques démocratiques mais ce fut également un tremplin pour « parler politique » avec des jeunes engagés. Le sujet de la politique formelle fut alors une occasion de dialoguer avec les jeunes interviewés sur les questions de recherche qui ont servi de fondation à ce projet. Ce fut une parfaite entrée en matière pour une réflexion plus large sur la démocratie en crise, l'engagement citoyen et la place des jeunes.

Les institutions démocratiques peuvent bien être en crise, mais comme on me l'a fait remarquer lors d'une discussion animée sur l'état du système politique canadien, la délibération, le partage d'idées, et les discussions ont lieu et doivent d'abord avoir lieu dans un espace citoyen, c'est-à-dire à l'extérieur de la politique, du gouvernement, des comités parlementaires. Et en fait, c'est ce que nous faisons, et c'est ce que j'ai eu le plaisir de faire avec les autres jeunes interviewés pour ce projet. Échanger, avancer de nouvelles idées, prononcer des radicalités, mettre sur pied différents projets, retrousser nos manches et débattre avec des gens qui ne sont pas du même avis que nous, voilà un travail *politique*, et voilà ce que signifie, pour plusieurs jeunes, *faire* la démocratie. Cette dernière est donc réellement un travail et comme le soulignent certains théoriciens, ce travail effectué par des groupes de jeunes, ou par l'action collective au sens large, sert à « rétablir une relation entre l'activité sociale et la manifestation de la volonté politique. Son activité vise à établir un va-et-vient entre la vie

sociale et les débats politiques. » (Dubet et Martuccelli, 1998 : 290) Ces deux penseurs vont plus loin encore en affirmant que « ces mouvements, de quelque manière qu'on les nomme et qu'on les évalue, ont construit un espace de représentation parallèle à celui des partis. » (*Idem*) Il s'agirait donc réellement d'intermédiaires et, j'ose le croire, de tremplins, entre les individus et le système politique. S'il y a une crise au niveau de ce dernier, les groupes de jeunes et les contre-organismes dont j'ai parlé, sont une solution de rechange. Là où il y a problème est lorsqu'il s'agit d'institutionnalisation, soit l'institutionnalisation de l'action des contre-organismes par des instances gouvernementales, soit une institutionnalisation désirée par certainEs partisanNEs pour avoir un meilleur impact politique. C'est justement ce que soulève Pleyers en nommant ce qu'il appelle l'impact politique limité des jeunes altermondialistes. Il écrit « ont-ils choisi une solution efficace en évitant des débats difficiles mais importants et en se centrant sur des logiques de contre-pouvoir? [Et donc en refusant de confronter leurs idées à celles d'autres acteurs.] Dans quelle mesure peuvent-ils se passer des relais politiques pour parvenir à des transformations sociales à la fois concrètes et d'une certaine ampleur? » (2004 : 130)

Que faire de cette impasse? D'un côté, cette contre-démocratie, le travail effectué par des contre-organismes, les groupes de jeunes dont j'ai traité, permet aux citoyenNEs de poser des gestes variés afin de tenter de surveiller, dénoncer, contrôler et empêcher ce que leurs gouvernements font en leurs noms (Rosanvallon, 2006). Il est incontestable que la démocratie, ce pouvoir par le peuple, a beaucoup à gagner d'un corps citoyen qui cherche à s'impliquer au delà de son bulletin de vote, qui non seulement cherche un espace pour la dissidence et le rejet, mais un forum et une instance par lesquels il peut faire entendre sa voix. Par contre, cette défiance, ce rejet, ce « non » perpétuel ne permet pas, en effet, de réellement prendre en ligne de compte l'avis de celles et ceux qui prononcent ce « non » et pour les militantEs-activistes qui souhaitent avoir un impact sur les politiques publiques de leurs gouvernements, ceci est problématique. La question de l'institutionnalisation se pose alors. Mais comment institutionnaliser, pour contrer les institutions démocratiques légales, un contre-pouvoir sans que celui-ci ne soit compromis par cette institutionnalisation? Je tiens à souligner que l'institutionnalisation des mouvements sociaux a soulevé d'importants débats auxquels je ne peux guère rendre justice ici, mais je tiens à rappeler que pour celles et ceux qui rejettent cette voie, comme la majorité des jeunes interviewéEs pour ce projet,

l'institutionnalisation comporte trop de risques, notamment la co-optation du mouvement, la déradicalisation des idéaux, et les compromis sur les objectifs.

Bien que certainEs théoricienNEs semblent vouloir institutionnaliser ou trouver une façon quelconque de légitimer l'action activiste des jeunes, vouloir institutionnaliser et ainsi figer l'action des jeunes est, en quelques sorte, retourner à la case de départ, c'est-à-dire, essayer de faire en sorte que les jeunes (et tout autre groupe marginalisé ou mal représenté dans le système politique actuel), se voit obliger de fonctionner comme une instance de ce même système politique formel : s'établir, suivre les règles, avoir un mandat, unE représentantE, une vision; tout ce qui rendrait ces groupes plus faciles à comprendre, à réguler, à contrôler ou à co-opter par les individus et organismes qui n'en sont pas membre.

Les jeunes forment un groupe qui, comme l'a souligné Gaudet, suite à son absence des institutions formelles, a un accès limité aux lieux de pouvoir qui pourraient défendre ses intérêts (2007 : 20), mais aussi un groupe qui, comme l'a soulevé Pleyers, préfère agir de l'extérieur du système politique et semble donc refuser, critiquer et déconstruire davantage qu'il ne propose. Peu importe le caractère négatif de ces affirmations, les jeunes veulent et réussissent à être engagés *autrement*. Ils papillonnent, ils s'engagent par projet, de façon transitoire, veulent exprimer leur individualité, leur créativité, ils veulent être pragmatiques tout en étant idéalistes, veulent se sentir interpellés par le travail qu'ils effectuent pour les causes, et je dis bien /*les causes*, qui les tiennent à cœur. Si en raison de cet engagement différent, souvent distancié, il est plus ardu de rendre compte de l'avis des jeunes, cette forme d'engagement, par les défis et les enjeux qu'elle soulève, permet tout de même, comme l'affirme Pleyers, de

repenser le rapport au politique, l'engagement et le lien social dans son ensemble. Ils nous montrent des voies nouvelles pour penser l'institution et la participation politiques en mettant en œuvre les structures et les potentiels de la société contemporaine : réseaux, nouvelles technologies, fluidité, réflexivité, individuation, articulation des niveaux d'action et de réflexion... (2004 : 131)

De plus, la démocratie est un travail, comme le démontre le consensus qui prend des heures et des heures à se former, ou les projets de loi qui, eux aussi, prennent un temps fou à être compris mais qui, comme la prise de décision délibérative, sont outils et symboles d'une démocratie saine. La

contre-démocratie—l'action collective, l'activisme, le militantisme—c'est bel et bien un travail démocratique et reconnaître l'importance de ce travail c'est reconnaître que celui-ci doit être continu—que la démocratie n'est pas un aboutissement, qu'elle n'est pas la fin de l'histoire, la dernière étape sur une ligne de temps menant au Progrès. Les jeunes interviewés l'ont démontré, il faut choisir entre un engagement politique et une citoyenneté symbolisés par les urnes—le bulletin de vote, *ou* la démocratie et un engagement véritable. Par leur engagement différent, elles/ils attestent qu'il faut rejeter les doctrines toutes faites et statiques et adopter une conception plus dynamique, plus fluide, de la démocratie. Par la démocratie représentative, plusieurs citoyenNEs sont arrivés à croire que ce système démocratique pouvait prendre soin de lui-même, qu'il avait été institué une fois pour toutes et qu'il fallait que le renouveler tous les quatre ans en nommant des représentantEs qui deviendraient, ainsi, irrévocablement dépositaires de toutes les aspirations du peuple. Au contraire, ce que suggère l'engagement des jeunes est que la démocratie est à refaire dans le quotidien, dans nos groupes et dans nos communautés.

Bien que ce soit peut-être un mot qui « à force d'échecs, manipulations ou de trahisons, [ne suffit plus] à canaliser les espérances » (Rosanvallon, 1976 : 13), la démocratie signifie reconnaître que les citoyenNEs instituent leur monde, qu'elles/ils sont responsables pour ce qui est. Sans cet impératif responsabilisant, cette conscience du rôle de citoyenNEs, elles/ils perpétuent un système qui ne les « représente » pas, un système hétéronome. Transmettre l'hétéronomie et éduquer dans un tel système c'est faire défaut aux nouvelles générations : c'est faire le choix de ne pas éduquer pour la démocratie.<sup>113</sup> La contre-démocratie et les contre-organismes des jeunes et autres représentent donc le rejet d'un projet qui serait devenu archaïque et périmé. En refusant l'hétéronomie, la contre-démocratie et donc les contre-organismes présentent une solution imparfaite, temporaire, qui, à plus long terme, permettra de repenser le projet démocratique. La démocratie, comme le dit si bien Rui, « est une œuvre collective qui ne peut se figer à moins de se nier elle-même. » (2004 : 17) Il faut d'abord rejeter ce qui est pour imaginer ce qui pourrait être.

---

<sup>113</sup> Ceci rejoint ce que Arendt soutient dans « The Crisis in Education » : « the educators here stand in relation to the young as representatives of a world for which they must assume responsibility although they themselves did not make it, and even they may, secretly or openly, wish it were other than it is. This responsibility is not arbitrarily imposed upon educators; it is implicit in the fact that the young are introduced by adults into a continuously changing world. Anyone who refuses to assume joint responsibility for the world should not have children and must not be allowed to take part in educating them.» (2006: 186)

Les jeunes, en s'engageant différemment contribuent, comme l'a souligné Pleyers, à cette ré-  
imagination du système politique actuel. Pour cette raison, les modèles d'engagement de Ion (1997)  
sont très porteurs ici. Celui-ci démontre qu'il existe de nouvelles et de diverses façons d'être  
militantE-activiste, et que les organismes eux-mêmes peuvent devenir des outils dont peuvent se  
servir les individus pour mener à bien un projet ou une action, sans pour autant miner l'effort de  
l'organisme en question. De plus, Lichterman (1996), en développant sa théorie autour de  
l'engagement personnalisé, rend compte d'une forme d'engagement distancié qui existe dans le  
mouvement environnemental aux États-unis, ce qui me permet de me nourrir théoriquement et de la  
théorie d'Ion, notamment sur ces écrits concernant l'engagement distancié et la sociabilité juvénile,  
et des écrits de Lichterman. Ces deux sources parlent à (et parlent de) mes propres recherches et  
mes propres données.

Justement, en ce qui a trait à ces données, il fut intéressant d'entendre que pour les jeunes écolos  
d'Ottawa, il est important de pouvoir être membres de groupes qui rendent compte, d'une façon plus  
ou moins explicites, de leurs divers intérêts, croyances et idéaux. Ceci est quelque chose dont la  
littérature ne parle guère. Si plusieurs théoricienNES reconnaissent l'importance d'une éthique de la  
responsabilité (Carraud 1989; Gaudet 2007), et du phénomène de la pluri-appartenance chez les  
jeunes (Ion 1997; O'Neill 2007; Pleyers 2004), ces deux éléments ou caractéristiques de  
l'engagement des jeunes ne sont pourtant jamais unis ou liés dans la littérature. Si comme tant de  
jeunes l'ont affirmé, l'adoption d'une vision du monde holistique et d'un paradigme qui reconnaît les  
interdépendances (entre la justice sociale et environnementale par exemple) est quelque chose qui  
leur tient à cœur, il faudrait que les recherches sur l'engagement des jeunes en rendent compte. Il  
s'agit donc de la concordance entre les idéaux et les pratiques quotidiennes poussée au niveau du  
groupement.

De plus, bien que la littérature récente sur l'engagement des jeunes reconnaisse en effet que les  
jeunes sont engagés et qu'il faut savoir élargir la définition de l'engagement et de la participation si  
le but est de rendre justice à leurs formes particulières d'engagement, il serait intéressant de voir  
davantage d'études qualitatives sur le sujet et davantage de recherche-action qui laissent aux jeunes  
la possibilité de suggérer, de commenter, de développer et de théoriser leur engagement. En ce qui a

trait au besoin pour un plus grand nombre de recherches qualitatives de voir le jour, MacKinnon et al. écrivent, « A recurring theme in the papers in this series (reinforced by a recent UK study on youth participation in politics) is the need for youth participation research to combine qualitative in-depth analysis of smaller-scale studies with large-scale quantitative surveys. This would serve to paint a more accurate picture of youth engagement in Canada.» (2007: 35) et plus loin « Sloam contends that a « qualitative, bottom up approach is important to help contextualize the findings of quantitative surveys within young people's own discursive frameworks.» (Sloam, 2007: 554)" (*Idem.*) En ce qui a trait à la recherche-action, Torre et Fine (2006) démontrent, dans un article intitulé « Researching and Resisting : Democratic Policy Research By and For Youth », comment la recherche action par et pour les jeunes peut et doit être un outil prisé pour aborder le thème du désengagement ou de la piètre participation politique des jeunes<sup>114</sup>. Comme je l'ai démontré au chapitre cinq, les jeunes sont extrêmement bien placés pour faire des recommandations en ce qui a trait aux politiques publiques et aux projets qui touchent à l'engagement, à la participation civique et à la socialisation politique des jeunes. En effet, ce sont des expertEs en la matière, et c'est dommage si, en tant que société, nous ne parvenons pas à nous inspirer de cette expertise.

Bien que de telles études, plus participatives, plus axées sur les jeunes—leurs expériences et leurs savoirs, sont souhaitées et souhaitables, je tiens à souligner, avant de conclure, qu'il serait formidable, non pas d'uniquement nommer différentes pistes de recherche ou de recommander de nouvelles voies méthodologiques, mais d'affirmer qu'il existe aujourd'hui plusieurs recherches, et une multitude de documents de discussion, et qu'il serait intéressant, à l'heure actuelle, de dépenser plus de nos énergies à véritablement amorcer ce travail (d'engagement citoyen, de réforme électorale, d'éducation populaire, etc.) plutôt que de l'étudier afin de le justifier théoriquement. Nos travaux doivent alors véritablement, comme le voulait Ellis, (nous) inspirer à *faire* et à *agir* autant qu'à connaître.

---

<sup>114</sup> Elles écrivent, « Enabling youth to interrogate and denaturalize the conditions of their everyday oppression inspires a process of community and knowledge building. As Paulo Freire (1982) has eloquently argued: "The silenced are not just incidental to the curiosity of the researcher but are the masters of inquiry into the underlying causes of the events in their world. In this context research becomes a means of moving them beyond silence into a quest to proclaim the world."» (Torre et Fine, 2006: 271)

Dans ce projet, j'ai voulu examiner comment les jeunes font de la politique autrement, et ce, en explorant les différents lieux et formes de leurs engagements ainsi que leurs façons d'expérimenter avec différentes formes de démocratie. Je suis maintenant en mesure d'affirmer qu'en s'engageant différemment, les jeunes adoptent en effet des pratiques démocratiques alternatives et celles-ci témoignent d'un engagement dans le quotidien; un engagement qui est souvent holistique, et souvent pragmatique tout en étant idéaliste. Il s'agirait donc d'une œuvre politique, d'un engagement démocratique *contre-démocratique*, dans le sens de Rosanvallon (2006), qui permet une réclamation toute particulière d'un lieu bien à elles/eux pour discuter, pour créer, pour ré-imaginer, pour haranguer, pour déconstruire et parfois pour refuser. Peu importe à quoi sert le lieu, il témoigne d'un engagement, comme par ailleurs la création et l'adhésion à des groupes de jeunes. Plutôt que de refuser de reconnaître cette participation comme un engagement à part entière, il est temps d'accepter qu'il existe une diversité de façons de faire la politique, de pratiquer la démocratie, et que, comme un écosystème sain nécessite une multiplicité d'organismes, une démocratie saine a beaucoup à gagner de comprendre en son sein une pluralité d'acteurEs, de façons de fonctionner et de lieux de concertation. Quelle meilleure façon de célébrer cette diversité démocratique et politique qu'en reconnaissant le travail passionné qu'effectuent les jeunes et en prenant le temps de réfléchir, de discuter, et de débattre de ce travail démocratique qui est à faire et qui doit, certes, être fait en communautés; collectivement, solidairement.

## Bibliographie

Alfred, Taiaiake, Pitawanakwat, Brock et Price, Jackie (2007) "The Meaning of Political Participation for Indigenous Youth. Charting the Course for Youth Democratic and Political Participation", *CPRN Research Report*, Ottawa.

Alinsky, Saul (1971) *Rules for Radicals*, New York : Random House.

Arendt, Hannah (2006) *Between Past and Future*, London : Penguin Books.

Arnett, Jeffrey Jensen (2004) *Emerging Adulthood. The Winding Road From the Late Teens Through the Twenties*, New York: Oxford University Press.

Arnett, Jeffrey Jensen et Tanner, Jennifer Lynn (2006) (ed.) *Emerging Adults in America. Coming of Age in the 21st Century*, Washington : American Psychological Association.

Aubenas, Florence, et Bensayag, Miguel (2002) *Résister c'est créer*. Paris : La découverte.

Banksy (2005) *Wall and Piece*. UK: Century.

Berg, Bruce L. (1998) *Qualitative Research Methods for the Social Sciences. Third Edition*, Boston : Allyn and Bacon.

Beverly, John (2005) "Testimonia, Subalternity, and Narrative Authority" in the *SAGE Handbook of Qualitative Research*, London: SAGE Publishing, pp.547-557.

Blickstein, Susan et Hanson, Susan (2001) "Critical mass: forging a politics of sustainable mobility in the information age", *Transportation*, vol. 28, pp. 347-362.

Boal, Augusto (1979) *Theater of the Oppressed*, London: Pluto.

Boal, Augusto (2002) *Games for Actors and Non-Actors*, New York: Routledge.

Bourdieu, Pierre (1987) « La jeunesse n'est qu'un mot », *Actes de la recherche en sciences sociales*, XXIV.

Bourdieu, Pierre (1993) « Comprendre » dans Bourdieu, Pierre (dir.) *La misère du monde*, Paris : Éditions du Seuil, pp.1389-1447.

Boy, Daniel, et al. (1994) « Jeunes écologistes : un portrait en creux, » dans Perrineau, Pascal (dir.) *L'engagement politique, Déclin ou mutation?*, Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques, pp. 267-290.

Bréchon, Pierre (2001) « Une jeunesse globalement peu contestataire », dans O. Galland et B. Roudet, éd. *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*. Paris : L'Harmattan.

Brydon-Miller, Mary (2004) "The Terrifying Truth: Interrogating Systems of Power and Privilege and Choosing to Act", dans Brydon-Miller et al. (eds.) *Travelling Companions : feminism, teaching and action research*, Westport: Praeger, pp. 3-20.

Buechler, Steven (1990) *Women's Movements in the United States: women suffrage, equal rights, and beyond*, New Brunswick: Rutgers University Press.

Campbell, Marie (2006) "Research for Activism: Understanding Social Organization from Inside it" dans Frampton Caelie et al. eds., *Sociology for Changing the World*, Halifax: Fernwood Publishing, pp.87-96.

Carraud, Michel (1989) *Que faire des jeunes? : radiographie d'une nouvelle fracture sociale*, Paris : Published.

Castoriadis, Cornelius (1978) *Domaines de l'homme. Les carrefours du labyrinthe II*, Paris : Seuil.

Cefaï, Daniel et Trom, Danny (2001) *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans les arènes publiques*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Corcuff, Philippe (2005) « Le pari démocratique à l'épreuve de l'individualisme contemporain », *Revue du Mauss*, numéro 25.

Corcuff et al. (2005) *Politiques de l'individualisme, entre sociologie et philosophie*, Paris : Les éditions Textuel.

Czarniawska, Barbara (2004) *Narratives in Social Science Research. Introducing Qualitative Methods*, London: SAGE Publications.

Denis, Serge (2005) *L'action politique des mouvements sociaux aujourd'hui. Le déclin du politique comme procès de politisation?*, Saint-Nicholas (Qc) : Presses de l'Université Laval.

Doucet, Andrea (2006) *Do Men Mother? Fathering, Care and Domestic Responsibility*, Toronto: University of Toronto Press.

Dubet, François (1987) *La galère : jeunes en survie*, Paris : Fayard.

Dubet, François (1994) *Sociologie de l'expérience*, Paris : Éditions du Seuil.

Dubet, François et Martuccelli, Danilo (1998) *Dans quelle société vivons-nous?*, Paris : Seuil.

Duchastel, Jules (2005) « Légimité démocratique : représentation ou participation? » dans *éthique publique*, 7 :1, pp.70-80.

Duncombe Stephen (2002) 'Stepping off the sidewalk : Reclaim the Streets/NYC » Shepart, Benjamin and Hayduk, Ronald (eds.)(2002) *From ACT UP to the WTO. Urban Protest and Community Building in the Era of Globalization*, London: Verso, pp. 215–228.

Elliott, Jane (2005) "Listening to People's Stories: The Use of Narrative in Qualitative Interviews" in *Using Narrative in Social Research: Qualitative and Quantitative Approaches*. London: Sage, pp.17–25.

Ellis, Carolyn (2001) "Being real: moving inward toward social change", *Qualitative Studies in Education*, 15:4, pp.399–406.

Fals Borda, Orlando et Rahman, Muhammad Anisur (1991) *Action and Knowledge : Breaking the Monopoly with Participatory Action Research*, New York : Apex Press.

Flacks, Richard (1971) *Youth and Social Change*, Chicago : Markham.

Flanagan, C.A. & Syvertsen, A.K. (2006) "Youth as a Social Construct and Social Actor", in Sherrod, Lonnie (ed.) *Youth Activism. An International Encyclopedia*. Volume 1: A–J. Connecticut: Greenwood Press, pp.11–19.

Franzosi, Roberto (2004) "Content Analysis" dans Lewis–Beck, Michael S. et al. (dir.) *The SAGE Encyclopedia of Social Science Research Methods*, London : SAGE Publications, pp.186–189.

Freeman, Jo (1973) "The Tyranny of Structurelessness", *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 17, pp.151–165.

Freire, Paulo (1970/2000) *Pedagogy of the Oppressed*, New York: Continuum International Publishing Group.

Galston, William A. (2005) "Civic Education and Political Participation" in V.V.Gehring (ed.) *Community Matters. Challenges to Civic Engagement in the 21<sup>st</sup> Century*, New York: Rowman & Littlefield Publishers, Inc., pp. 23–31.

Gaudet, Stéphanie (2007) « L'émergence de l'âge adulte, une nouvelle étape du parcours de vie. Implications pour le développement de politiques. Document de discussion », *Projet de recherche sur les politiques*, Gouvernement du Canada.

Gauthier, M. (2000) « La participation des jeunes à la vie civique emprunte des voies différentes » dans M. Gauthier et al. (dir.) *Être jeune en l'an 2000*, Québec : IQRC, pp.50–54.

Gauthier, Madeleine et al. (2004) « Qu'est-ce qui pousse les jeunes à s'engager? Les valeurs des jeunes militants d'aujourd'hui », Pronovost, Gilles et Royer, Chantal (dir.) *Les valeurs des jeunes*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, pp.148–168.

Gaventa, John et Cornwall, Andrea (2001) "Power and Knowledge" in Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp. 70–80.

Greenwood, Davydd J., Levin, Morten (1998) *Introduction to Action Research. Social Research for Social Change*, California: SAGE Publications.

Haeringer, Nicolas (2007) "Participating in the Social Forums' process –plasticity, cohesion and democracy of an open space", *Paper presented at the ECPR Joint Session of Workshops. Helsinki, Finland, May 7–12.*

Hamel, J. (2000) « Citoyenneté, jeunes et droits sociaux » dans Y. Boisvert, J. Hamel et M. Molgat (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation*, Montréal : Liber, pp.65–73.

Heron, John et Reason, Peter (2001) "The Practice of Co-operative Inquiry: Research "with" rather than "on" people" dans Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp. 179–188.

Horton, Myles et Freire, Paulo (1990) *We Make the Road by Walking. Conversations on Education and Social Change*, Philadelphia: Temple University Press

Hudon, Raymond et al. (1991) « L'intérêt des jeunes pour la politique : Une question de mesure – Enquête auprès de jeunes de 16 à 24 ans », dans Kathy Megyery (dir.) *Les jeunes et la vie politique au Canada. Engagement et participation*. (Volume 8) Commission royale sur la réforme électorale et le financement des partis et Groupe Communication Canada, Toronto : Dundurn Press, pp. 3–66.

Hudon, R. et Fournier, B. (dir.)(1994) *Jeunesse et politique, tome 1 : Conceptions de la politiques en Amérique du Nord et en Europe*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval.

Ion, Jacques (1997) *La fin des militants?* Paris: les éditions ouvrières.

Ion, Jacques (2005) « Individualisation et engagements publics, » dans Corcuff, P., Ion, J., De Singly, F, *Politiques de l'individualisme : entre sociologie et philosophie*, Paris : Textuel, pp. 88–112.

Jacquard, Albert et Domergue, Alix (2001) *Paroles citoyennes*, Paris : Albin Michel

Jasper, Melanie A. (2005) "Using reflective writing within research," in the Journal of Research in Nursing, 10: 3, pp.247–260.

Jordan, Tim (2002) *Activism! Direct action, hacktivism and the future of society*, London, UK: Reaktion Books.

Jupp, Victor (ed.) (2006) *The SAGE Dictionary of Social Research Methods*, London: SAGE Publications.

Klein, Naomi (2000) *No Logo*, Toronto: Random House.

Klein, Naomi (2002) « The vision thing : were the DC and Seattle protests unfocused, or are critics missing the point?» Shepart, Benjamin and Hayduk, Ronald (eds.) *From ACT UP to the WTO. Urban Protest and Community Building in the Era of Globalization*, London: Verso, pp.265–273,

Lahey, George (1973) *Strategy for a Living Revolution*, New York: Grossman Publishers.

Lahey, George (2002) "Training for Change", [www.trainingforchange.org](http://www.trainingforchange.org)

Laslett, Peter (1956) "The Face to Face Society" in P.Laslett (Ed.) *Philosophy, Politics and Society*, Oxford: Blackwell.

Lichterman, Paul (1996) *The Search for Political Community. American Activists Reinventing Commitment*, Cambridge: Cambridge University Press.

Lincoln, Yvonna S. (2001) "Engaging Sympathies: Relationships between Action Research and Social Constructivism" in Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp. 124-132.

Losson, C. et Quinio, P. (2002) *Génération Seattle. Les rebelles de la mondialisation*, Paris : Grasset.

MacKinnon, Mary Pat et al. (2007) « Lost in Translation : (Mis)Understanding Youth Engagement. Synthesis Report", *CPRN Research Report*.

Mansbridge, Jane (1979) « The Agony of Inequality » in John Case and Rosemary C.R.Taylor (eds.) *Co-ops, Communes & Collectives. Experiments in Social Change in the 1960s and 1970s*, New York: Pantheon Books, pp.194-214.

Mansbridge, Jane (1980) *Beyond Adversary Democracy*, New York: Basic Books, Inc., Publishers.

Marshall, Judi (2001) "Self-Reflective Inquiry Practices" in Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp. 433-439.

Mathieu, Lilian (2004) *Comment Lutter? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris : Textuel.

Mauthner, Natasha S. and Doucet, Andrea (2003) "Reflexive Accounts and Accounts of Reflexivity in Qualitative Data Analysis" in *Sociology*, 37: 3, pp. 413-431.

Melucci, Alberto (1989) *Nomads of the Present: Social Movements and Individual Needs in Contemporary Society*, Philadelphia: Temple Press University.

Melucci, Alberto (1993) "Vie quotidienne, besoins individuels et action volontaire," *Sociologie et sociétés* 25, 1 pp. 189-197.

Muxel, Anne (2001) *L'expérience politique des jeunes*, Paris : Presses de sciences po.

Neuman, W. Lawrence (1997) *Social Research Methods. Qualitative and Quantitative Approaches. Third Edition*, Boston : Allyn and Bacon.

Norris, Pippa (2002) *Democratic Phoenix : Reinventing Political Activism*, Cambridge : Cambridge University Press.

Norris, Pippa (2003) « Young people and political activism : From the politics of loyalties to the politics of choice », *Keynotes, Symposium «Young People and Democratic Institutions: From Disillusionment to Participation»*, Strasbourg: Conseil de l'Europe, 27-28 novembre.

Ollivier, Michèle et Tremblay, Manon (2000) *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Montréal: L'Harmattan.

O'Neill, Brenda (2007) « Indifferent or Just Different? The Political and Civic Engagement of Young People in Canada, Charting the Course for Youth Democratic and Political Participation », *CPRN Research Report*, Ottawa.

Percheron, Annick (1993) *La socialisation politique*, Paris : Armand Colin.

Perreault, Jean-Philippe (2005) « Être jeune, c'est vieillir... Les défis de la construction de sens » dans Fahmy, Miriam et Robitaille, Antoine (dir.) *Jeunes et engagés*, Québec : Fides, pp. 79-83.

Pleyers, Geoffrey (2004) "Des black blocks aux alter-activistes: pôles et formes d'engagement des jeunes altermondialistes", *Lien social et Politiques* -- RIAC 51:123-134. OOO

Pleyers, Geoffrey (2005) « From disillusionment to a new culture of participation: young alterglobalization activists' commitment, » dans *European Commission and Council of Europe, Revisiting youth political participation*, Strasbourg: Press of the Council of Europe.

Poletta, Francesca (1998) "Contending Stories: Narrative in Social Movements", *Qualitative Sociology*, 21: 4, pp.419-446.

Poletta, Francesca and James, Jasper (2001) "Collective Identity and Social Movements", *Annual Review of Sociology*, 27: 283-305.

Poletta, Francesca (2002) *Freedom is an Endless Meeting*, Chicago: University of Chicago Press.

Polletta, Francesca (2004) « Culture is Not Just in Your Head, » dans *Rethinking Social Movements. Structure, Meaning and Emotion*, Goodwin, Jeff and Jasper, James (eds.), New York: Rowman & Littlefield Publishers Inc., pp.97-110.

Quéniart, Anne et Jacques, Julie (2002) *Apolitiques les jeunes femmes? Regards sur les forme et le sens de leur engagement*, rapport de recherche, Montréal, Service aux collectivités de l'UQAM (Protocole UQAM/Relais-femmes, en collaboration avec l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes).

Reason, Peter, Bradbury, Hilary (2001) "Inquiry and Participation in Search of a World Worthy of Human Aspiration", in Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp.1-14.

Rosanvallon, Pierre (2006) *La contre-démocratie*, Éditions du Seuil : Paris.

Rothschild-Whitt, Joyce (1979) « Conditions for Democracy : Making Participatory Organizations Work » in John Case and Rosemary C.R.Taylor (eds.) *Co-ops, Communes & Collectives. Experiments in Social Change in the 1960s and 1970s*, New York: Pantheon Books, pp. 215-244.

Rui, Sandrine (2004) *La démocratie en débat. Les citoyens face à l'action publique*, Paris : Armand Colin.

Sen, Jai et al. (Eds.)(2004) *World Social Forum. Challenging Empires*, New Delhi: The Viveka Foundation.

Sen, Rinku (2003) *Stir It Up. Lessons in Community Organizing and Advocacy*, San Francisco: Jossey-Bass. A Wiley Imprint.

Shepard, Benjamin and Hayduk, Ronald (2002) "Urban protest and community building in the era of globalization", Shepart, Benjamin and Hayduk, Ronald (eds.) *From ACT UP to the WTO. Urban Protest and Community Building in the Era of Globalization*, London: Verso, pp. 1-10.

Siméon, Jean-Pierre (1989) « La pensée de la démocratie chez Castoriadis », dans Busino, Giovanni (dir.) *Autonomie et autotransformation de la société. La philosophie militante de Cornelius Castoriadis*, Genève : Droz, pp.375-392.

Sommier, Isabelle (2003) « Protester à l'heure de la mondialisation : Langage et évolution : nouvelles hypothèses », *Sciences Humaines (Auxerre)*, no. 144, pp.20-23.

Sommier, Isabelle (2003) *Le renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Paris : Flammarion, coll. « Champs ».

Spry, Tami (2006) "Performing Autoethnography: An Embodied Methodological Praxis", in Sharlene Nagy Hesse-Biber and Patricia Leavy (Eds.), *Emergent Methods in Social Research*, California: SAGE Publications, pp. 183-212.

Starhawk (1990) *Truth or Dare. Encounters with Power, Authority, and Mystery*, San Francisco: Harper Collins.

Starr, Paul (1979) "The Phantom Community" in John Case and Rosemary C.R.Taylor (eds.) *Co-ops, Communes & Collectives. Experiments in Social Change in the 1960s and 1970s*, New York: Pantheon Books, pp.245-273.

Steinberg, Marc W. (2004) « The Intellectual Challenges of Toiling in the Vineyard, » dans *Rethinking Social Movements. Structure, Meaning and Emotion*, Goodwin, Jeff and Jasper, James (eds.), New York: Rowman & Littlefield Publishers Inc., pp.121-134.

Thévenot, Laurent (2006) *L'action au pluriel. Sociologie des régime d'engagement*, Paris : Éditions la découverte.

Thuot, Jean-François (1998) *La fin de la représentation et les formes contemporaines de la démocratie*, Montréal : Éditions Nota Bene.

Tillmann-Healy, Lisa M. (2006) "Friendship as Method", in Sharlene Nagy Hesse-Biber and Patricia Leavy (eds.) *Emergent Methods in Social Research*, California: SAGE Publications, pp.273-294.

Torre, Maria et Fine, Michelle (2006) « Researching and Resisting : Democratic Policy Research By and For Youth », dans Ginwright et al. (eds.) *Beyond Resistance! Youth Activism and Community Change. New Democratic Possibilities for Practice and Policy for America's Youth*, New York: Routledge, pp. 269-285.

Treloar, M. (2003) « The Tyranny of Consensus », *Clamor Magazine*, number 20.

Venne, Michel (2005) « Introduction. Jeunes et lucides » dans Fahmy, Miriam et Robitaille, Antoine (dir.) *Jeunes et engagés*, Québec : Fides, pp. 6-8.

Wadsworth, Yoland (2001) "The Mirror, the Magnifying Glass, the Compass and the Map: Facilitating Participatory Action Research" in Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp. 420-432.

Wainright, Hilary (2003) *Reclaim the State. Experiments in Popular Democracy*, New York: Verso.

Wood, Lesley and Moore, Kelly (2002) "Target practice: community activism in a global era" dans Shepart, Benjamin and Hayduk, Ronald (eds.) *From ACT UP to the WTO. Urban Protest and Community Building in the Era of Globalization*, London: Verso, pp.21-34.

Young, Lisa and Cross, William (2007) "A Group Apart: Young Party Members in Canada. Charting the Course for Youth Democratic and Political Participation. *CPRN Research Report*, Ottawa.

Zavella, Patricia (1993) "Feminist Insider Dilemmas: Constructing Ethnic Identity with 'Chicana' Informants," *Frontiers: A Journal of Women's Studies*, 13: 3, pp.53-76.

Zeichner, Ken (2001) "Educational Action Research" in Peter Reason and Hilary Bradbury (Eds.), *Handbook of Action Research. Participative Inquiry and Practice*, London: SAGE Publication, pp. 273-284.

## Annexe 1 : Guide d'entrevue pour les membres de groupes de jeunes

### Engagement

#### Participation civique/sociale

Q1 – Est-ce que tu pourrais me parler un peu de ta trajectoire quant à ta participation sociale et de ton engagement social/politique?

(sous-thèmes pour la relance)

- Bénévolat (quel genre à quel âge)
- Le genre d'organisation (sociale, communautaire)
- Engagement à titre de « jeune », de « citoyenNE », d'« environnementaliste »
- Engagement « politique » ou « social », « activiste »/« militant »,
- Le sens de l'engagement (c'est quoi une « personne engagée »?)
- Personnes engagées comme modèles (parents, enseignantEs)

#### Engagement traditionnel vs engagement distancié

Q2 – J'aimerais que tu me parles de ton engagement dans ce groupe : depuis quand tu en fais partie, comment tu l'as connu, pourquoi ce groupe plutôt qu'un autre, qu'est-ce que ce « membership » implique?

(sous-thèmes pour la relance)

- D'autres causes, d'autres groupes, d'autres mouvements...

Q3 – Concrètement, décris-moi en quoi consistent tes activités quotidiennes ou ponctuelles liées à ton engagement. Décris-moi par exemple une journée type ou une séance type ou un sommet type (selon le cas).

(sous-thèmes pour la relance)

- Existence d'unE chef, de représentantE, de mandat
- La prise de décision
- Quelle sorte de contribution (selon habiletés/intérêts?), d'implication
- Combien de temps

Q4 – Quelles autres activités/implications/pratiques témoignent de ton engagement?

(sous-thèmes pour la relance)

- Pratiques individuelles, « lifestyle politics »
- Lien avec le travail/les études

Q5 – J'aimerais aussi savoir qu'est-ce que cet engagement t'apporte.

(sous-thèmes pour la relance)

- convivialité, amitié, occasion d'être avec des gens qui partagent les même opinions/idéaux

- chance d'exprimer ta créativité, tes convictions

## *Pratiques démocratiques alternatives*

### **interne : la communauté**

Q6 – Parle-moi un peu du fonctionnement interne de ton groupe. Par exemple, comment se passe la prise de décision, les rapports qui se forment au sein du groupe, et les rituels que vous pratiquez.

(sous-thèmes pour la relance)

- Prise de décision : la délégation, la représentation, le consensus, les procédures, les méthodes, les rôles
- « Communauté » : amitiés dans le groupe, des coalitions/partnership avec d'autres groupes, anti-oppression/inclusivité
- Rituels : potluck, check-in, go-around, fêtes, etc.

### **externe : le outreach**

Q7 – Comment est-ce que vous (ton groupe) faites passer votre message? Quelle méthodes, quelles voies utilisez-vous?

(sous-thèmes pour la relance)

- Éducation : travail d'outreach dans les communautés d'appartenances primaires, l'auto-conscience, foires d'information, teach-in, conférence, recherche, écriture d'articles, lobbying
- Les événements/actions des groupes: le politique formel (événements politiques conventionnels : grèves, manifs), action directe (sorte d'événement, côté artistique (pamphlets, affiches, musiques, costumes, couleurs, pancartes, danses), l'ambiance)
- Médias : usage conventionnel des médias traditionnel, médias alternatifs, instrumentalisation (être dans les médias), site web, journaux, listserv, culture jamming, pétitions en ligne, partage d'information, site web collectifs.

Q8 – On a beaucoup parlé ces derniers temps des jeunes et de la politique : quel est ton point de vue sur cette question? Comment vois-tu cela? Trouves-tu que la politique laisse assez de place aux jeunes? Pourquoi selon toi les jeunes ne s'impliquent pas plus?

### **Caractéristiques socio-économique**

- Quel âge as-tu?
- Quelle est ton occupation principale?
- Quel est ton dernier diplôme obtenu?
- Quel poste occupes-tu au sein du groupe dont on a parlé?
- Demeures-tu chez l'unE ou l'autre de tes parents?
- Quelle est l'origine de tes parents? Leur scolarité? Leur profession?

#### Participation civique/sociale

Q1 – Est-ce que tu pourrais me parler un peu des différentes trajectoires des jeunes qui sont actifs dans ton groupe? D'où viennent ces jeunes et comment sont-ils engagés socialement ou politiquement?

(sous-thèmes pour la relance)

- Bénévolat (quel genre à quel âge)
- Le genre d'organisation (sociale, communautaire)
- Engagement à titre de « jeune », de « citoyenNE », d' «environnementaliste »
- Engagement « politique » ou « social », « activiste »/« militant »,
- Le sens de l'engagement (c'est quoi une « personne engagée »?)
- Personnes engagées comme modèles (parents, enseignantEs)
- Composition du groupe (nombre, âge, diversité, etc.)

#### Engagement traditionnel vs engagement distancié

Q2 – J'aimerais que tu me parles un peu de la forme de l'engagement des jeunes dans ton groupe. Est-ce qu'ils sont là depuis longtemps? Est-ce qu'ils sont membres de d'autres groupes? Est-ce que d'autres causes leur tiennent à cœur? Est-ce que tu sens que c'est très important pour eux de prendre part aux activités de ce groupe?

(sous-thèmes pour la relance)

- La forme et la nature du membership
- L'importance de l'engagement
- La nature transitoire/migratoire de l'engagement
- Grand thème de la mobilisation politique des jeunes

Q3 – Concrètement, décris-moi en quoi consistent les activités quotidiennes ou ponctuelles liées à l'engagement dans ton groupe. Décris-moi par exemple une réunion type ou une séance type ou un sommet type (selon le cas).

(sous-thèmes pour la relance)

- Existence d'unE chef, de représentantE, de mandat
- La prise de décision, la durée
- Quelle sorte de contribution (selon habiletés/intérêts?), d'implication

Q4 – Est-ce que tu dirais qu'il y a d'autres activités/implications/pratiques qui témoignent de l'engagement des jeunes de ton groupe (les pratiques quotidiennes, par exemple, ou encore, leurs études, leurs emplois)?

Q5 – D'après toi, qu'est-ce que cet engagement apporte aux jeunes qui sont actifs dans le groupe?

(sous-thèmes pour la relance)

- convivialité, amitié, occasion d'être avec des gens qui partagent les mêmes opinions/idéaux
- chance d'exprimer la créativité, les convictions)

### *Pratiques démocratiques alternatives*

Q6 – Parle-moi un peu du fonctionnement interne de ton groupe. Par exemple, comment se passe la prise de décision, les rapports qui se forment au sein du groupe, et les rituels que vous pratiquez.

(sous-thèmes pour la relance)

- Prise de décision : le consensus, les procédures, les méthodes, les rôles
- « Communauté » : amitiés dans le groupe, des coalitions/partnership avec d'autres groupes, anti-oppression/inclusivité
- Rituels : potluck, check-in, go-around, fêtes, etc.

Q7 – Est-ce que leur groupe a réfléchi dans le passé / réfléchit actuellement à la démocratisation de ses pratiques ou à se donner des pratiques alternatives de prises de décision? Si oui, quelles sont les modalités qu'on se donne / qu'on s'est donnés?

(sous-thèmes pour la relance)

- L'histoire du groupe, de quels modèles/groupes on s'inspire ou s'identifie
- Comment on s'organise pour faire respecter ces modalités démocratiques et/ou alternatives et/ou "communautaires" (voir Question 6) et pour éduquer/socialiser les nouvelles-nouveaux membres à ces pratiques? Comment ça se passe (facile, difficile? Obstacles? réactions des participantEs?)
- Pourquoi c'est pratiques internes sont importantes

Q8 – On a beaucoup parlé ces derniers temps des jeunes et de la politique : quel est ton point de vue sur cette question? Comment vois-tu cela? Trouves-tu que la politique laisse assez de place aux jeunes? Pourquoi selon toi les jeunes ne s'impliquent pas plus?

### **Caractéristiques socio-économique**

- Quel âge as-tu?
- Quelle est ton occupation principale?
- Quel est ton dernier diplôme obtenu?
- Quel poste occupes-tu au sein du groupe dont on a parlé?
- Demeures-tu chez l'unE ou l'autre de tes parents?
- Quelle est l'origine de tes parents? Leur scolarité? Leur profession?

### Annexe 3 : Texte de recrutement

---

Bonjour,

Mon nom est Josée Madéïa et je suis en train de faire ma thèse de maîtrise sur l'engagement (politique et social) des jeunes, l'action politique, et l'exercice de la démocratie dans le mouvement environnemental.

Je suis à la recherche de participant-e-s pour effectuer des entrevues (d'environ une heure, date et heure flexible) pour poser des questions sur votre engagement et sur les différentes pratiques démocratiques adoptées par des groupes de jeunes écolos à Ottawa.

Depuis longtemps on dit que les jeunes sont apolitiques, qu'ils ne sont pas impliqués et pourtant, on sait que ce n'est pas vrai : qu'on est impliqué, mais à notre façon! Ce que vous avez à dire est super important, parce que les jeunes *sont* engagés. SVP aidez moi à rendre compte de cet engagement différent en partageant vos histoires avec moi.

Si vous êtes intéressés ou si vous voulez plus d'informations, svp me contacter par courriel ou me téléphoner au

Merci énormément.  
Solidarité,

Josée Madéïa

---

Hi,

My name is Josée Madéïa and I'm doing my master's thesis on the political and social engagement of youth, on political action and on the exercise of democracy in the environmental movement.

I'm looking for participants to conduct interviews (of about an hour, time and place flexible) to ask questions about your political/environmental engagement and on the democratic practices adopted by environmental youth groups in Ottawa.

For some time now, people have been saying that youth are apolitical, that we're not involved and yet, we know this isn't true: we are involved but in our way! What you have to say is really important because youth *are* engaged and *do* participate. Please help me shed light on this form of engagement/participation by sharing your stories with me.

If you're interested or if you'd like more information, please don't hesitate to write or call me at

Thanks so much.  
In solidarity,

Josée Madéïa.

## **Annexe 4 : Liste des groupes mentionnés par les interviewéEs, groupés en thèmes**

---

### **Droits de la personne / Dév. International**

Aboriginal Student's Association  
Amnesty International  
Anti-Racist Group  
Entraide mondiale du Canada  
Groupe pour le commerce équitable  
Make Poverty History  
Oaxaca Solidarity Group  
Student's Against Sweatshops  
Student's for Palestinian Rights  
UNESCO Youth Advisory Committee  
War Child Canada  
SCAW - Student Coalition Against War

### **Groupes environnementaux**

Campus vert/green campus  
Canadian Environmental Network  
Coalition jeunesse sierra/Sierra Youth Coalition  
Comité environnement  
CYCC - Canadian Youth Climate Coalition  
Energy Action  
Enviro-Action (GRIPO)  
Environmental Science Student's Association  
Garden Group (Green Campus)  
Greenpeace  
Indigenous Environmental Network  
Otesha  
Sierra Club of Canada  
YEN - Youth Environmental Network

### **Sécurité alimentaire**

CSA - Community Supported Agriculture  
Falls Brook Centre  
PRD - People's Republic of Delicious  
WOOOFING  
Garden Group (Green Campus)

### **Conscientisation/ par projet**

Alternative 101 (GRIPO)  
Bottled Water Free Zone (GRIPO)  
Buy Nothing Day/Journée sans achat  
Corporate Social Responsibility Group

**Crime Stoppers**

Green Communities – Safe Routes to School

Groupe anti-Walmart

Jane's Walk

PEN – Peace and Environment News

People and the Planet Conference

PERC – Peace and Environmental Resource Center,  
Planète'ere

SWITCH – Students Working in Tobacco Can Help

U-Pass (Green Campus/FÉUO)

**Groupes/clubs sociaux, d'intérêt/étudiants**

English Debating Society

GRIPO

groupe franco-ontarien

Guelph Centre for Gender Empowerment and Diversity

Model UN

Queer Group

réduisez les frais/lower tuition

Student Council

SWACC – Students With a Collective Consciousness

Youth for Social Justice

**Démocratie communautaire**

Imagine Ottawa

Indy Media

**Groupes plus établis et *mainstream***

Guides

Katimavik

Kid's Help Phone

**Partis politiques**

NPD – Nouveau parti démocrate

Parti Vert/ Green Party

**Éducation alternative**

Waldorf